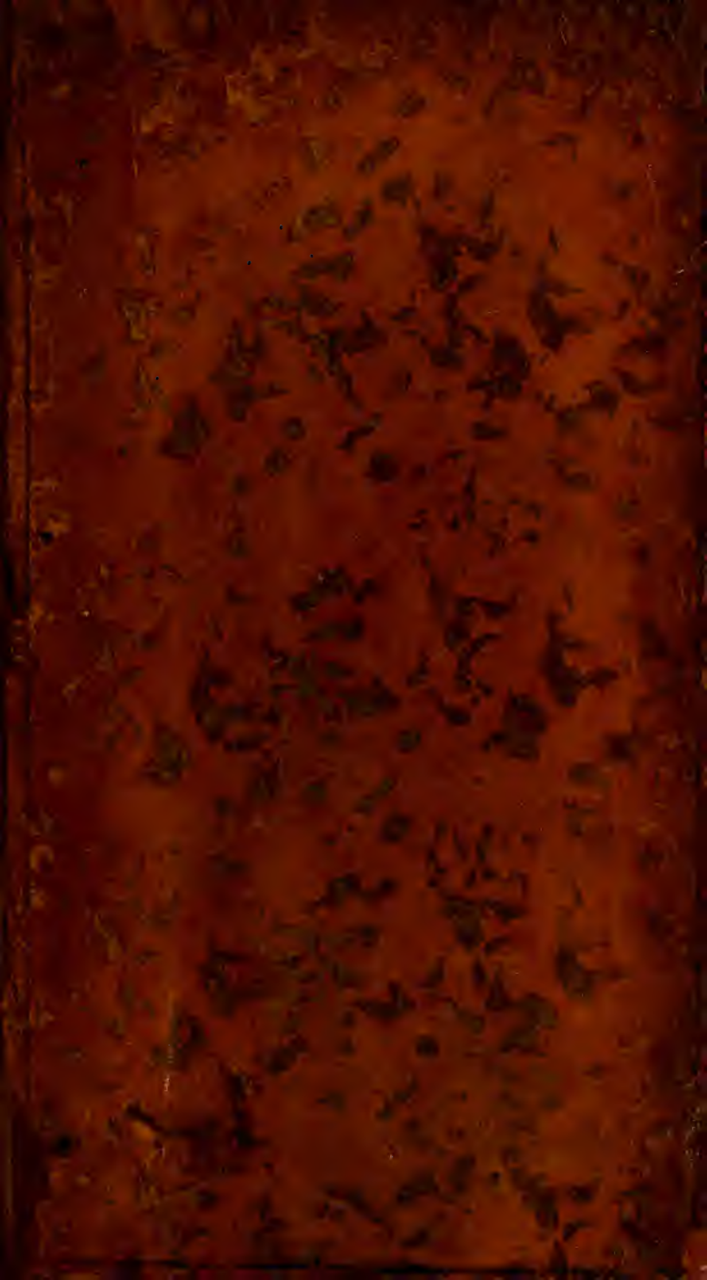


John Adams Library,

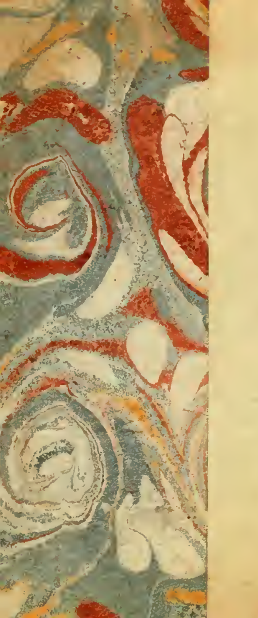
IN THE CUSTODY OF THE BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No

* ADAMS

163.9

v.5





b.12.3.5.

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER.

TOME CINQUIEME.

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,

FRERE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADEMOISELLE, très-curieux.

TOME CINQUIEME.

A MAESTRICHT,
Chez J. EDME DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.

ADAMS 163.9
v.5



MÉMOIRES DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

CINQUIEME PARTIE.



JE quittai la Cour à Cofne. Elle continua fa route vers Paris, & moi je m'en allai à St. Fargeau, où je demeurai fept à huit jours. Le Roi me demandoit pourquoi j'y allois; que je n'y avois aucune affaire; qu'il croyoit que je m'y ennuyerois, & que je ne faifois ce voyage que parce que je l'avois dit, & que je ne voulois pas m'en dédire. Je ne m'y ennuyai pourtant point pendant ce féjour; les perfonnes de mon

humeur se divertissent par-tout. La Reine m'ordonna de n'y demeurer que le temps que j'avois dit. Elle m'avoit admirablement bien traitée tout ce voyage, & j'appris à mon retour qu'elle avoit parlé de moi fort souvent, & d'une maniere fort obligeante; qu'elle témoignoit même de l'impatience de mon retour. Je vins descendre au Louvre; & comme j'avois un juste-au-corps, je passai par une porte de derriere, & personne ne me vit. Monsieur vint m'ouvrir celle du cabinet de la Reine, & je fus quelque temps à causer avec lui. Il me conta qu'il avoit été en masque habillé en Demoiselle; qu'il avoit trouvé un Monsieur qui lui avoit dit des douceurs dont il avoit été fort aise, & qu'il s'étoit fort bien diverti; qu'il alloit ce soir-là avec le Roi chez la Maréchale de l'Hôpital, & qu'il donneroit le lendemain un bal que le Roi lui avoit demandé; qu'il avoit voulu m'attendre. La Reine, qui étoit avec le Cardinal, m'entendant parler, m'appella, & me fit mille amitiés. Mr. le Cardinal me dit qu'il avoit une petite chienne de Boulogne la plus jolie du monde, qu'il vouloit me la donner. Il l'envoya querir. Je fus fort aise, j'aime les chiens; les levriers me plaisent plus que les épagneuls. Quand

c'eût été un mâtin, j'en aurois été bien-aise. Le lendemain je la montrai à tout le monde, ravie de dire cent fois le jour, c'est Mr. le Cardinal qui me l'a donnée. Quoique l'on connoisse bien ce qui est solide, & ce qui n'est que du vent, il faut se satisfaire de bagatelles à la Cour, où cette marchandise est commune, pour parvenir aux réalités; & quelquefois on est plus prudent de se conduire ainsi, que de les mépriser.

Le lendemain j'allai au bal chez Monsieur, qui fut très-agréable comme à l'ordinaire; tout le monde étoit paré, hors moi. On m'en fit fort la guerre; je m'excusai sur ce que je ne faisois que d'arriver. La vérité étoit que je crains fort de me parer, & j'ai tant de confiance à ma bonne mine, que je crois qu'elle me pare plus que tous les diamants de mille créatures qui ne sont pas faites comme moi. Le Carnaval fut court pour nous. La Cour n'arriva qu'au commencement de Février, & moi le 6 du même mois. On se déguisa souvent; nous fîmes une mascarade la plus jolie du monde. Monsieur, Mademoiselle de Villeroi, Mlle. de Gourdon & moi, nous étions habillés de toiles d'argent blanches; fort chamarrées de dentelles d'argent avec des passepoils couleur de rose, des tabliers & des

pieces de velours noir avec de la dentelle or & argent. Nos habits étoient échancrés à la Bressane, avec des manchettes & des collerettes à leur mode, de toile jaune; à la vérité un peu plus fines que les leurs. Il y avoit à nos manchettes & collerettes du passement de Venise. Nous avions aussi des chapeaux de velours noir tout couverts de plumes couleur de feu, de rose & blanc. Mon corps étoit lacé de perles, & attaché avec des diamants : il y en avoit par-tout. Monsieur & Mlle. de Villeroi étoient parés de diamants, Mlle. de Gourdon d'émeraudes. Nous étions coëffées en Paysannes de Bresse, avec des cheveux noirs, des houlettes de vernis, couleur de feu, garnies d'argent. Les Bergers étoient le Duc de Roquelaure, le Comte de Guiche, Péguilain, & le Marquis de Villeroi. Ils étoient fort bien vêtus. Jamais mascarade n'a été si magnifique ni si agréable. La Reine nous trouva fort à sa fantaisie, ce qui n'est pas peu. Elle est fort difficile à ces ajustements. Nous allâmes à l'Arsenal. La Maréchale de la Meilleraye donnoit une grande assemblée : il y avoit une si furieuse quantité de monde, que l'on ne s'y pouvoit tourner, quoique la salle fût fort grande. Nous fûmes fort contraints d'aller dans une

chambre, & d'y faire venir des violons & quelques Dames pour faire un second bal. Le Roi y étoit aussi en masque, il étoit habillé avec sa troupe en vieillards & en vieilles. Il y vint quantité d'autres masques; & comme il ne se démasqua pas d'ordinaire, on ne le connut point. Nous nous habillâmes encore une fois de la même maniere; la Reine le voulut: nous allâmes encore à l'Arsenal, & ce fut dans l'appartement de Me. Doradou, femme d'un Lieutenant d'Artillerie, cousin du Maréchal de la Meilleraye. Il y avoit bal chez lui. Nous y trouvâmes un grand ordre & peu de presse. Aussi on nous regarda & loua fort, ce qui nous fit plaisir. On avoit eu assez de peine à s'habiller, pour en avoir un remerciment. Le Roi y vint avec sa troupe ordinaire, habillée de brocards d'or & d'argent, avec de la broderie. Il avoit donné ces habits, qui étoient magnifiques, sans invention; aussi nous parûmes petits Bergers & Bergeres du bord du Lignon. (Je crois qu'elles sont habillées comme les Bressanes.) Nous parûmes plus par nos agréments & notre propreté, que ces Divinités avec tout leur or & leur argent.

Me. d'Olonne alloit en masque tous les jours avec Marsillac, le Marquis de

Silleri, Me. de Salins & Margot Cornuel. Le Marquis de Silleri avoit été amoureux de Me. d'Olonne : en ce temps-là il n'étoit que confident. Cette troupe alloit s'habiller chez Gourville; elle n'osoit le faire chez Me. d'Olonne, à cause de son mari. Le Comte de Guiche continuoit sa belle passion pour elle ; & l'Abbé Fouquet, qui étoit enragé contre tous les deux, s'avisa de les brouiller & de s'en venger par-là. Il obligea le Comte de Guiche à demander à Me. d'Olonne les lettres de Marsillac, lorsqu'il se verroit un moment mieux avec elle ; ce qu'il fit. Elle les lui donna. Le Comte de Guiche les mit entre les mains de l'Abbé Fouquet, qui d'abord les montra à Me. de Guimené, afin qu'elle en parlât au Port-Royal, & que cela allât à Mr. de Liancourt, pour le dégoûter de lui donner sa petite-fille. Il les montra aussi au Maréchal d'Albret, qui alla trouver Mr. de Liancourt comme son parent & son ami, pour l'avertir de l'amitié qui étoit entre Me. d'Olonne & Mr. de Marsillac ; & je crois même qu'il avoit pris quelques-unes de ces lettres. Mr. de Liancourt lui dit : Je m'étonne que vous, qui êtes galant, soyez persuadé que l'on rompe un mariage sur cela : pour moi qui l'ai été, j'en estime davantage

Marsillac de l'être, & je suis bien-aise de voir qu'il écrit si bien. Je doutois qu'il eût tant d'esprit. Je vous assure que cette affaire avancera la sienne. Je crois que le Maréchal d'Albret fut étonné de cette réponse. Les médisants disoient qu'il avoit fait cela autant pour plaire à l'Abbé Fouquet, que pour donner un bon avis à Mr. de Liancourt. Véritablement si l'Abbé Fouquet eût pu réussir à rendre ce mauvais office à Marsillac, de rompre son mariage, il ne lui en pouvoit pas faire un plus considérable, puisque par-là il lui pouvoit faire perdre cinquante mille écus de rente avec une maison à la campagne admirable & renommée par tout le monde, à cause de ses eaux, (cette maison s'appelle Liancourt) & une autre maison fort belle à Paris, sur-tout une fille fort bien faite. Rien n'égaloit ce parti; & ce qui rendoit cette affaire agréable, c'est que Mr. de Marsillac n'en avoit obligation à personne qu'à Mr. de Liancourt, qui l'a choisi par amitié, parce qu'il étoit son petit neveu, & qu'il voyoit que la Maison de la Rochefoucault n'étoit pas aisée. Il la voulut rétablir par ce mariage, dont la conclusion fut hâtée à cause des avis que donna le Maréchal d'Albret. Il se fit cinq ou six mois après. On tira la

fille du Port-Royal, où elle avoit été élevée. Comme l'Abbé Fouquet vit que cela n'avoit pas réussi, il porta à Mr. le Cardinal toutes les lettres que Marsillac avoit écrites à Me. d'Olonne. Il prétendoit qu'il avoit écrit contre le respect dû à Leurs Majestés, & qu'il y en avoit aussi qui ne plairoient pas à Mr. le Cardinal. Marsillac en eut connoissance, & prit avis de ses amis de ce qu'il avoit à faire. On lui conseilla de tirer de Madame d'Olonne les lettres du Comte de Guiche, ce qu'il fit, aidé du Marquis de Silleri, lequel reprocha à Madame d'Olonne ce qu'elle avoit fait pour se raccommoder avec le Comte de Guiche. Il l'obligea de lui donner ses lettres. Le Marquis de Silleri les porta à Mr. le Cardinal. Il y en avoit une où il parloit de Monsieur & de la Reine, & il disoit: J'ai fait tout ce que j'ai pu pour résoudre l'Enfant à être votre Galant; il en avoit assez d'envie, mais il craint la bonne-femme. Ces termes parurent assez familiers; & comme tout se sait, cela fut bientôt public.

Un des premiers jours de Carême, Monsieur me pria d'aller dîner à St. Cloud. Me. la Maréchale de Villeroi, ses filles, Me. de Courcelles y vinrent avec moi. Après le dîner nous étions dans un cabi-

net. Je croyois que Monſieur ſût tout cela, & qu'il eût pris l'affaire à ſon ordinaire. Il trouvoit bon tout ce que le Comte de Guiche diſoit & faiſoit. Je l'appellai & lui dis: Venez-çà, l'enfant, craignez-vous bien la bonne-femme ? Il ſe mit à rire, & me demanda ce que cela vouloit dire ? Je lui dis : Vous êtes bon de faire le fin ici, où il n'y a que de vos amis. Il me demanda encore ce que je voulois dire ; ſur cela perſonne ne dit mot, & tout le monde garda un grand ſilence. Il me preſſa tant que je lui contai l'hiſtoire, puis chacun dit ſon mot ; ainſi Monſieur ſut tout. Il témoigna n'en être pas ſatisfait. Nous allâmes enſuite à la foire ; j'y allois aſſez ſouvent, & j'y gagnois preſque tous les jours. Monſieur dit qu'il avoit appris à la Reine-mere l'affaire de Mr. de Guiche. Elle la conta à Mr. le Cardinal. Monſieur fronda le Comte de Guiche. Cela lui fit une affaire à la Cour, dont le Maréchal de Grammont fut fâché. On lui dit que c'étoit moi qui en avoit fait le récit à Monſieur. Il en parla avec reſpect lorſqu'il s'expliqua ſur ce ſujet. Il dit qu'il ne m'avoit jamais obligée à en uſer comme j'avoit fait. Bartet me le vint dire. J'en eus du déplaiſir. Le Maréchal a toujours été de mes amis. Je le chargeai de lui en

faire des complimens de ma part, ce qu'il fit. J'en parlai moi-même au Maréchal chez la Reine. Il fut fort satisfait de moi. Le Comte de Guiche me fit dire qu'il n'osoit venir chez moi après ce que je lui avoit fait, qu'il croyoit que ce seroit me manquer de respect. Bartet, qui me fit ce compliment de sa part, me dit : C'est un homme qui sera bien-aise de n'avoir point de sujet de se plaindre de vous, & la moindre civilité que vous me chargerez de lui faire, il viendra ici. Vous témoignez considérer son pere, ainsi je pense que vous ne ferez point difficulté de me donner cette commission. Je lui dis que je le voulois bien. Le Comte de Guiche vint chez moi. Je l'assurai que je n'avois point fait l'histoire à Monsieur pour lui faire une affaire; que je croyois que ce fût une plaisanterie, & que j'étois trop des amis du Maréchal pour en avoit usé autrement; qu'il étoit vrai que sans la considération de son pere, je l'aurois peut-être dit pour lui faire dépit, parce que je croyois avoir eu quelque sujet de me plaindre de lui. Il m'assura fort de ses services, & que de sa vie il ne me donneroit aucun sujet de me plaindre de sa conduite envers moi. Je lui fis des compliments aussi, & nous demeurâmes bons

amis. Je rendis compte à la Reine de ce procédé.

Un soir que je n'avois point été au Louvre, Monsieur me manda que la Reine alloit dîner le lendemain au Val-de-Grace, & qu'après-dîner Dom Juan d'Autriche iroit la voir; qu'il passoit inconnu; qu'il venoit de Flandres & s'en alloit en Espagne; qu'il avoit couché au Bourget, & s'en alloit coucher au Bourg-la-Reine. J'allai dîner au Val-de-Grace. Je m'ajustai pour cela. Pour voir les étrangers il faut être mieux qu'à son ordinaire, & particuliérement moi qui suis toujours négligée, & sur-tout les jours que la Reine va dans les Couvents. Dom Juan arriva comme nous étions à Vêpres. On le vint dire à la Reine, qui s'en alla aussi-tôt en sa chambre, où il vint. C'est un fort petit homme, assez bien fait & un peu gros. Il étoit habillé de gris avec un juste-au-corps de velours noir, à la Françoise. Comme les justes-au-corps couvrent les défauts de la taille, on ne peut rien dire de la sienne. Il a les cheveux noirs & la tête belle; il a du noble & de l'agréable dans le visage: il mit un genou en terre lorsqu'il aborda la Reine. Elle lui donna sa main à la mode d'Espagne, & lui parla toujours en Espagnol. Elle l'appella, mon neveu.

Après avoir parlé quelque temps ensemble, elle se tourna vers Monsieur & moi, qui étions derriere elle, & lui dit : Voilà mon fils & ma niece. Il tira un peu le pied : ce qu'il fit, ne peut pas être appellé révérence. Lorsque nous vîmes cette fierté, nous fûmes fort fâchés, Monsieur & moi, de lui en avoir fait d'effectives. Il avoit deux ou trois Espagnols avec lui, qu'il présenta à la Reine : c'étoient des gens de qualité, entr'autres le Gouverneur d'Anvers, & un Porto-Carrero du même nom de celui qui prit Amiens avec des noix.

Au-lieu d'aller coucher au Bourg-la-Reine, comme on avoit dit, il alla coucher au logis de Mr. le Cardinal. Le lendemain il vint au Louvre ; il y fut longtemps enfermé avec la Reine & le Cardinal, puis tout le monde y entra, & ensuite le Roi, & avec lui tout le monde. Je le trouvai un peu plus gracieux. Il me fit une plus grande révérence. On dit qu'il iroit à la foire. Nous y allâmes Monsieur & moi. Il envoya de ses Gardes & de ses Suisses à la porte de la foire, pour lui faire faire place. Il passa devant la boutique où nous étions, fort fiérement, sans dire un seul mot, ce qui nous surprit. Il devoit bien rémercier Monsieur de l'hon-

neur qu'il lui avoit fait de lui envoyer ſes Gardes & ſes Suiſſes. Quant à moi il pouvoit bien me faire quelque civilité, & en cela il ne témoigna pas être de l'humeur des Eſpagnols qui ſont fort civils aux Dames. Quantité de Dames l'allerent voir ſouper, & entr'autres la Comteſſe de Fieſque. Elle ſe fit nommer, croyant qu'il lui parleroit, puiſque ſon mari étoit en Eſpagne. Il la regarda & dit : C'eſt donc-là la maîtreſſe de Gintos? Elle n'eſt guere belle, pour faire tant de bruit. Cela réjouit fort la compagnie. Dans la converſation qu'il eut avec la Reine, elle voulut l'obliger à parler contre Mr. le Prince; mais il ne le voulut pas faire; il en parla comme s'ils euſſent été les meilleurs amis du monde, & il en fut fort loué. On lui demanda des nouvelles de ſa folle, il dit qu'il l'avoit laiſſée avec ſon équipage. Elle arriva quelques jours après à Paris; elle étoit habillée en homme, les cheveux coupés, & même avec un chapeau & une épée. Elle eſt laide & a les yeux de travers. Elle a en récompenſe infiniment d'eſprit; c'eſt une fort jolie folle; elle ne quittoit point le Louvre; le Roi l'aimoit fort. La Reine & Monſieur s'en divertiſſoient, & moi auſſi; c'étoit à qui l'auroit; elle parloit ſans ceſſe de l'Infante. Je ne ſais

ſi cela déplut à Mademoiſelle de Mancini; elle la prit en averſion, elle l'appelloit folle, & la mépriſoit. Capitor, on l'appelloit ainſi, en fit quelques railleries pour ſe venger; la Demoiſelle le ſut, en fut fort en colere; de ſorte que l'amitié que le Roi avoit pour elle, ſe tourna en haine: il ne la pouvoit plus ſouffrir; on fut contraint de la renvoyer. Tout le monde lui fit des préſents. La Reine, Monſieur & moi lui donnâmes nos portraits en émail avec des diamants. Madame de Baziniere la régala fort; elle alloit ſouvent dîner chez elle. Elle lui donna de la vaiſſelle d'argent, & des caiſſes pleines de rubans, d'éventails, de gants, dans le deſſein qu'elle les donneroit à l'Infante, & qu'elle lui rendroit de bons offices auprès d'elle. Le Roi s'en moqua fort, & on en fit beaucoup de railleries à la Cour. La Reine, qui n'étoit pas bien-aiſe de l'amitié que le Roi avoit pour Mademoiſelle de Mancini, croyoit qu'elle dégoûtoit le Roi d'elle & de l'Infante, & qu'elle vouloit rendre odieux tout ce qui lui appartenoit. Le Roi, qui n'avoit point accoutumé de danſer les ballets de Carême, dit ſur la fin du Carnaval qu'il vouloit danſer le ſien juſqu'à la fin du Carême. La Reine lui répondit qu'elle s'en iroit au Val-de-

Grace pendant ce temps-là, & qu'elle n'y vouloit point être. Il lui dit qu'elle y pouvoit aller. Mr. le Cardinal les raccommoda, & le ballet ne fut point dansé.

L'Abbé Fouquet, enragé du peu d'effet des mauvais offices qu'il avoit voulu rendre à Marsillac, & outré aussi de ce que lui avoit dit Mr. de la Rochefoucault, que sans la considération de Mr. le Procureur Général, il lui auroit fait donner des coups de bâton, tâcha à lui susciter une querelle. Biscara ne salua pas au Cours Marsillac; & le Mercredi-saint, Marsillac parlant avec Mr. de Bouillon dans la chambre de la Reine, Biscara passa sans les saluer. Marsillac lui demanda pourquoi il en usoit ainsi; l'autre lui dit qu'il faisoit ce qu'il lui plaisoit. Sur cela Marsillac lui dit, que s'il étoit dans un autre lieu, il lui apprendroit à lui parler d'une autre maniere, & lui fit force menaces. On s'apperçut de ce démêlé; de sorte que l'affaire n'alla pas plus loin. Le Roi les fit mettre à la Bastille. On donna un Exempt à Marsillac, & un Garde à Biscara, pour faire différence. Ils y furent quelques jours, Marsillac en sortit le premier; & quand ce fut à les accommoder devant les Maréchaux de France, on mit une grande différence entr'eux, comme on avoit fait

en toute cette affaire. On blâma fort l'Abbé Fouquet de toute cette équipée, & Bifcara ne s'attira pas une bonne affaire, en voulant s'ériger pour fon brave. Mr. le Cardinal, de qui Bifcara étoit Officier des Gendarmes, ne l'eut pas trop agréable. On chercha fort fa généalogie : il y en eut même qui dirent qu'il n'étoit pas Gentilhomme, & que ce qu'il avoit de plus illuftre venoit de Mr. de la Chataigneraye, grand-pere de Marfillac, qui étoit Capitaine des Gardes de la Reine ma grand'mere. Il avoit mis dans fa Compagnie les trois freres, Bifcara, Cufac & Rotondis. Depuis la Reine ma grand'mere les avoit avancés à la confidération de Mr. de Marfillac dont ils étoient parents. Ce vacarme ne fut pas trop avantageux à Me. d'Olonne qui en étoit la caufe, & on la dauba affez à la Cour, où elle n'étoit pas déja trop bien, comme j'ai dit. Il lui étoit arrivé une aventure, il y avoit quelques années, qui ne plaifoit pas à la Reine-mere. Elle étoit allée un jour au Louvre ; elle vit un foufflet qui étoit attaché à la cheminée, le plus joli du monde ; il étoit de peau d'Efpagne & d'ébene garni d'argent. Elle en eut envie & le témoigna à Moret, qui étoit fort ami de Mr. de Candale & d'elle, & qui

étoit souvent chez la Reine. Il ne quittoit point Mr. le Cardinal. Moret prit un jour le soufflet sous son manteau, & le porta à Me. d'Olonne. On trouva le soufflet perdu; cela fit grande rumeur; on le fit chercher par-tout. Comme la Reine en parloit, il vint quelqu'un qui dit: J'en ai vu un chez Me. d'Olonne le plus joli du monde, fait de telle façon. La Reine le reconnut, & lui envoya dire qu'elle avoit appris qu'elle avoit un soufflet qui lui avoit été dérobé, & qu'elle le lui envoyât. Me. d'Olonne n'y manqua pas, & manda qu'on le lui avoit apporté à vendre: on ne laissa pas de découvrir par où elle l'avoit eu.

On commença à parler de la paix assez hautement; & toutes les fois que Mr. le Cardinal alloit à son logis, on disoit que c'étoit pour y voir Pimentel, qui ne se montroit point publiquement. Mon pere vint à Paris, où il fut dix ou douze jours. Tous les soirs à son retour de la Ville il venoit dans ma chambre, & me disoit: Je suis dans un ennui terrible de me voir ici, j'ai la derniere impatience de m'en retourner: le monde m'ennuye; je n'y suis plus propre: si je demeurois ici longtemps, je serois malade de la fatigue que j'y ai. Je lui disois que j'avois bien du

déplaiſir de le voir dans cette humeur; que je ſouhaiterois qu'il ne ſortît point de Paris; que s'il y demeuroit plus long-temps, il n'auroit point la fatigue des viſites, & qu'il ſavoit bien que de quelque qualité que l'on fût, dès que l'on avoit renoncé à tout, comme il avoit fait, on ne ſe preſſoit point de chercher les gens.

J'ai recommencé ces Mémoires à la Ville d'Eu le 18 Août 1677. La grande attache que j'avois à la Cour pendant les premieres années de mon retour; celle que j'avois aux plaiſirs, à cauſe du long-temps que j'en avois été privée; le grand monde que je voyois; les voyages que j'ai faits; mon exil, beaucoup d'autres circonſtances, & particuliérement une qui m'a occupée agréablement pendant quelque temps, quoique je ne fuſſe pas ſans inquiétude par la crainte de l'événement qui m'a enfin coûté un chagrin mortel, qui dure encore : tout cela m'avoit fait oublier mes Mémoires, & perdre la penſée de les continuer. Depuis que je me ſuis vue ici autant paiſible que je la puiſſe être dans un état de douleur, je me ſuis amuſée à en faire la lecture, & l'envie m'a pris de recommencer à y travailler. Il eſt vrai que dix-ſept années de diſcontinuation de tout ce qui s'eſt paſſé pen-

dant cette interruption, peut m'avoir ôté le ſouvenir de beaucoup d'affaires. Comme je n'écris que pour moi, l'exactitude m'en paroît moins néceſſaire. Pendant que mon pere fut à Paris, il me venoit voir tous les jours, plutôt deux fois qu'une : & comme je ſavois qu'il revenoit de bonne heure à ſon logis, je m'y rendois avec ſoin. Il avoit le cœur bleſſé de ce que la Reine & le Cardinal ne lui parloient point de Pimentel, que tout le monde lui diſoit être à Paris. Il ſouhaitoit fort la paix pour le bien de l'Etat. Le grand deſir qu'il avoit que ma ſœur épouſât le Roi, la lui faiſoit craindre, parce qu'il voyoit bien qu'elle ne ſe pouvoit conclure ſans le mariage du Roi avec l'Infante d'Eſpagne. On le flattoit toujours de ce mariage, quoiqu'il n'y eût aucune apparence. Me. de Choiſy, qui eſt une cauſeuſe, qui s'imaginoit & qui vouloit ſe faire valoir, le lui faiſoit eſpérer, & beaucoup d'autres gens de cette maniere. Lorſque l'on aime à être flatté, l'on ne regarde pas par qui l'on apprend ce que l'on deſire, & naturellement on a du penchant à croire ce que l'on ſouhaite. Mon pere étoit de cette humeur. Pour moi je ne lui reſſemble pas en cela, parce que je doute toujours de ce que je

ſouhaite, & je ne me contente pas même de cela, j'y trouve ſans ceſſe des obſtacles invincibles. Sur ce mariage il y en avoit un fort grand du côté de la Reine. Je lui avois oui-dire : Monſieur me fait pitié, de croire que je vouluſſe que mon fils épouſât votre ſœur. C'eſt aſſez qu'elle ſoit fille de Madame, pour que l'affaire ne ſoit jamais : ſa perſonne, ſon humeur & ſes manieres me ſont odieuſes, & je noyerois plutôt mon fils. Je lui dis : Madame, elle eſt fille de mon pere. Elle me répondit : Cela ne fait rien, elle l'eſt auſſi de votre belle-mere ; ce qui gâte tout. A dire le vrai, ce n'étoit pas une femme aimable. Et comme je paroîtrois peut-être ſur ce qui la regarde, trop préoccupée, je n'en veux dire que cela que j'ai appris de la Reine, & je ne veux ni condamner ni louer ſes ſentiments là-deſſus, & laiſſer faire aux gens ce qu'ils voudront. J'aurois fort voulu que mon pere eût pu entendre ce diſcours, parce qu'il recommençoit en toutes occaſions à me blâmer de parler d'elle : il auroit vu comme la Reine étoit faite là-deſſus, & il ne m'eût plus accuſée de rien. Il auroit connu la méchante foi de Me. de Choiſy, qui lui mandoit toujours que j'étois l'obſtacle de la fortune de ma ſœur, & qu'elle ſeroit

Reine ſans moi ; que je ne prétendois pas au Roi ; que je n'avois pas lieu d'y ſonger ; que j'aimois mieux une Princeſſe étrangere que ma ſœur. Elle avoit raiſon d'en juger ainſi, parce que je n'aurois pas aimé à la voir au-deſſus de moi. Je ne pouvois me perſuader que fille de ſa mere, telle qu'elle étoit, quoiqu'elle fût ma ſœur, elle pût avoir beaucoup de tendreſſe pour moi.

Lyonne, Secretaire d'Etat, donna une fête à ſa maiſon de Berny, à deux lieues de Paris : le Roi, la Reine & toute la Cour y étoient, Mr. le Cardinal y mena Pimentel, & ce fut le premier jour qu'il parut. Monſieur étoit convié d'y aller. Je ne ſais s'il eut du chagrin de ce que Pimentel s'y devoit trouver ſans que l'on lui en eût parlé que la veille ſeulement. Je ſais bien qu'il s'en excuſa, & dit, qu'il n'étoit ni d'âge ni de ſanté à aller à des fêtes, ni d'humeur à y prendre plaiſir. Devant que je partiſſe pour m'y rendre, il fut long-temps à moraliſer ſur le détachement où il étoit du monde, & cela d'une maniere à me faire connoître qu'il n'étoit pas ſatisfait de la Cour, ſans pourtant m'en rien particulariſer. L'on partit à deux heures après-midi, & l'on n'en revint qu'à quatre heures du matin. La beauté du lieu,

qui eſt un des plus agréables d'auprès de Paris, & celui où la maiſon eſt bâtie, & les jardins qui ont été accommodés par Mr. de Puiſieux qui étoit Secretaire d'Etat, & le Chancelier de Silleri ſon pere, laiſſent à juger que pour peu que la ſituation y ait répondu, l'on n'y a pas épargné la dépenſe pour y rendre tout agréable. La maiſon eſt fort bien meublée. La Reine à ſon arrivée y trouva le bal & la comédie avec toute ſorte de muſique, rien n'y manqua que l'ordre. La preſſe déconcerta tout, & empêcha que les plaiſirs ne fuſſent exécutés comme ils avoient été projettés. La longueur du temps que l'on y fut, & la confuſion m'ennuyerent un peu, outre que je commençois à n'en plus tant prendre à ces ſortes de divertiſſements. Tout le monde étoit ravi de voir Pimentel; il n'y avoit perſonne qui n'eût une grande joie d'entendre parler de la paix, & qui ne la ſouhaitât. Je parlai fort avec lui pendant le bal, & j'excuſai le mieux qu'il me fut poſſible le déſordre qu'il avoit vu, qui n'avoit été produit que par le plaiſir & par le deſir que les François avoient de voir le Roi; que l'on connoiſſoit en toutes occaſions la grande affection qu'ils avoient pour lui; que l'on leur en voyoit toujours donner des marques;

que je trouvois qu'ils en avoient grande raiſon; que quand même on ne ſeroit pas obligé d'aimer ſon Roi, il étoit ſi aimable & avoit de ſi extraordinaires qualités, qu'il ne ſe pouvoit pas faire que l'on n'eût de la tendreſſe pour lui. Notre converſation fut preſque toujours ſur les louanges du Roi, il y a tant à dire qu'il ſera aiſé de croire que le bal finit plutôt que la matiere de notre entretien. Nous parlâmes auſſi un peu de l'Eſpagne, de l'Infante, & de la paix, & tout cela ne nous écartoit pas de notre ſujet : nous n'en parlions que parce que ces affaires y revenoient.

Peu de temps après, on parla du voyage de St. Jean-de-Luz; tout le monde s'y prépara : l'on fit faire des habits d'une magnificence digne des noces que l'on alloit faire. On peut juger des préparatifs, par la nature des noces. Comme l'hiſtoire marquera le temps du départ, je ne me fatiguerai pas de le chercher, ni dans ma mémoire ni dans les livres, & je paſſerai même légérement ſur beaucoup d'affaires qui pourront être écrites ailleurs. Je m'arrêterai ſeulement ſur celles où je puis avoir quelque intérêt, ou les gens pour leſquels j'en prends, ou bien qui ne peuvent être ſues par d'autres que par moi.

Nous partîmes donc de Paris avec les acclamations de joie du peuple, & des bénédictions qu'ils demandoient à Dieu pour le Roi & pour l'heureux ſuccès de ſon voyage, & pour celui du ſujet qui le lui faiſoit faire. Me. la Princeſſe de Conti accompagna la Reine; la Princeſſe Palatine, Me. la Comteſſe du Fleix ſa Dame-d'honneur, Madame la Ducheſſe d'Uſès, femme de ſon Chevalier d'honneur, y étoient. Me. de Noailles étoit groſſe ou malade. L'on alla à Fontainebleau, où l'on fut quelque temps. L'on voulut coucher à Gergeau, pour ne pas paſſer à Orléans. Monſieur étoit à Chambord, parce que Madame s'étoit bleſſée. La Cour y alla coucher au-lieu de Blois. Le jour que l'on y arriva, le Roi me diſoit dans le carroſſe : Je n'ai pas voulu mettre un autre habit, ni décordonner mes cheveux ; parce que ſi je me parois, je donnerois trop de regret à votre pere, à votre belle-mere & à votre ſœur ; ainſi je me ſuis fait tout le plus vilain que j'ai pu, pour les dégoûter de moi. Il faiſoit ces plaiſanteries avec une grande gayeté. Monſieur vint au-devant du Roi hors du parc de Chambord. L'on alla droit au château, voir Madame. Après cela le Roi monta à cheval avec mon pere, qui le mena promener & tirer

aux

aux faiſans. Comme l'on étoit arrivé de bonne heure, le Roi eut le temps de chaſſer. La Reine demeura au château, parce qu'il n'y a pas d'endroit où elle ſe pût promener à pied. Mes ſœurs n'y étoient pas. Mon pere dit à la Reine qui lui en demanda des nouvelles, qu'il les avoit envoyées à Blois pour laiſſer du logement, & qu'il y avoit même envoyé ſes Officiers : ce qui fut cauſe que l'on ne donna à manger à perſonne. Il ſoupa avec le Roi & la Reine. Pour moi qui avois mes gens, je voulus faire l'honneur de la maiſon, je donnai à ſouper à toutes les Dames qui étoient avec la Reine, & à ſes filles.

Le lendemain on alla dîner à Blois, où mon pere donna à manger au Roi dans le château. Mes ſœurs vinrent au-bas des degrés recevoir Sa Majeſté. Par malheur, de certaines mouches que l'on nomme couſins, avoient mordu ma ſœur. Comme ce qu'elle a de plus beau eſt le teint, elles le lui avoient ſi gâté, & la gorge, qu'elle avoit maigre, comme l'ont ordinairement les filles de 14 ans, qu'elle faiſoit pitié à voir. Ajoutez à cela le chagrin où elle étoit d'avoir cru épouſer le Roi. On lui avoit toujours tenu ce diſcours, & on l'appelloit toujours la petite Reine. Elle

voyoit qu'il s'alloit marier à une autre ; tout cela ne lui donnoit pas des charmes. Pour la petite de Valois, elle étoit fort jolie. On les voulut faire danser. La Reine le demanda à Me. de Raré. Elle dansa fort mal, quoiqu'on disoit qu'elle dansoit très-bien. La petite, que mon pere avoit dit qui causoit à étourdir les gens, & qu'elle le divertissoit extrêmement, ne voulut jamais parler. Comme les Officiers de mon pere n'étoient plus à la mode, quelque magnifique que fût le dîner, on ne le trouva pas bon, & Leurs Majestés mangerent très-peu. Toutes les Dames de la Cour de Blois, qui étoient en grand nombre, étoient habillées comme les mêts du repas ; c'est-à-dire, point à la mode. Le Roi & la Reine avoient une si grande hâte de s'en aller, que je n'en vis jamais une pareille. Cela n'avoit pas l'air obligeant. Je crois que mon pere étoit de même de son côté, & qu'il fut bien-aise d'être défait de nous. Le matin que l'on partit de Chambord, il vint à quatre heures du matin m'éveiller ; il s'assit sur mon lit, & me dit : Je crois que vous ne serez pas fâchée que je vous aye éveillé, puisque je n'aurois pas le temps tantôt de vous voir. Vous allez faire un grand & long voyage. Quoique l'on dise, la paix n'est

pas si aisée à faire que l'on croit, & peut-être ne se fera-t-elle pas ; ainsi votre voyage sera plus long que l'on ne le dit. Je suis vieux & usé, & je puis mourir pendant votre absence. Si je meurs, je vous recommande vos sœurs. Je sais bien que vous n'aimez pas Madame, & qu'elle n'a pas eu envers vous toute la conduite qu'elle auroit dû avoir. Ses enfants n'en peuvent mais, pour l'amour de moi ayez-en soin. Elles auront fort besoin de vous, parce que Madame ne leur fera pas d'un grand secours. Il m'embrassa trois ou quatre fois. Je reçus cela avec beaucoup de tendresse. J'ai le cœur bon ; & pour peu que l'on rentre dans son devoir avec moi, l'on me touche aisément. Je dis à Monsieur tout ce que je sentois sur cela ; mon discours fut plein de respect, de tendresse, & de reconnoissance de la sincérité avec laquelle il m'avoit parlé. Nous nous séparâmes fort bien, & je me rendormis : si je ne me fusse très-bien souvenue de cette cironstance, j'aurois cru l'avoir songée, lorsque je pensois à tout ce qui s'étoit passé auparavant.

Des que l'on fût en carrosse & parti de Blois, on parla fort de tout ce qui s'étoit passé, & l'on se moqua beaucoup de mon pere, qui aimant extrêmement ses faisans,

prenoit un grand plaiſir à les conſerver. Le Roi me diſoit : Votre pere a été bien fâché de quatorze faiſans que je lui ai tués. Le Roi ſe réjouiſſoit de tout. J'ai oublié de dire, qu'avant que le Roi partît de Paris, Mr. le Cardinal avoit envoyé ſes trois nieces à Brouage, & que ce départ avoit fait grand bruit, que le Roi en étoit fâché : l'on diſoit même qu'il s'étoit mis à genoux devant la Reine & devant Mr. le Cardinal, pour leur demander d'épouſer Mlle. de Mancini. Comme je ne ſais ſur cela que les bruits du monde, je n'en dirai pas davantage, parce qu'il n'appartient ni à moi ni à perſonne de raiſonner ſur ce que nos maîtres font, ni même ſur ce qu'en diſent les autres. L'on continua le voyage juſqu'à Bordeaux, ſans qu'il ſe paſſât rien dont il me ſouvienne. J'ai la tête ſi remplie d'affaires, que j'ai envie de dire que cela m'en fera oublier beaucoup qui réjouiroient les lecteurs, & qui ne me feroient pas tant de plaiſir à écrire. Je logeai à Bordeaux chez Monſieur le Premier Préſident de Pontac. J'avois avec moi Me. de Montglas & Mlle. de Vandy. Pendant le voyage, le Roi cauſoit avec moi dans le carroſſe. Toutes les Dames qui y étoient, ne lui convenoient pas, comme je faiſois. Elles

étoient toutes des perſonnes fort ſérieuſes, & avec leſquelles il avoit moins d'habitude. Il parloit fort ſouvent de la guerre, & elle ne connoiſſoient pas autant de gens de ce métier que moi; ainſi le Roi m'adreſſoit plus volontiers la parole qu'aux autres, ſoit qu'il prît plus de plaiſir à cauſer avec moi, ou que j'entraſſe plus dans ſon ſens ſur le chapitre qu'il aimoit. Il dit un jour, je me ſouviens que c'étoit avant que nous fuſſions arrivés à Châtelleraut) : Je crois qu'il n'y a rien qui donne tant de joie que de gagner une bataille, & que l'on ſe fait bon gré au retour; qu'il croyoit qu'on étoit alors bien content de ſoi. Je répondis, ſans ſonger que la Palatine qui étoit-là fût des amies de Mr. de Turenne, & ſans faire réflexion ſur le mauvais gré qu'il m'en ſauroit; je répondis donc au Roi : Il y a un homme dans votre carroſſe qui vous peut dire ce que l'on ſent en pareilles occaſions, qui eſt le Maréchal du Pleſſis. Il en a gagné une avec tous les agréments que l'on peut deſirer, puiſque ç'a été un des plus grands Capitaines de ſon temps qui l'a perdue à Rethel, qui eſt Mr. de Turenne. Envoyons-le lui demander à notre arrivée : ſans ſavoir ce qu'il en dira, vous pouvez juger du plaiſir que cela lui fit. La Pala-

tine le redit à Mr. de Turenne ; & depuis ce temps-là il m'a toujours desservie en tout ce qu'il a pu, comme l'on pourra voir par la suites de ces Mémoires.

Pendant le séjour de Bordeaux, la Reine mena sa vie ordinaire. L'on alla dans les Couvents, on se promenoit & on jouoit tous les soirs un très-gros jeu à la bête. Quoique je ne l'aimasse pas naturellement, & qu'en cela je ne ressemblasse pas à mon pere, soit par le peu d'occupations que j'avois, ou pour faire comme les autres, je m'étois mise du jeu de la Reine d'une maniere à ne me pas contraindre. Je fus de moitié avec le Comte de Roie, ainsi je me dispensois de jouer quand je trouvois à m'occuper plus agréablement. Le Roi faisoit faire souvent l'exercice au Régiment des Gardes : l'on avoit souvent des nouvelles de St. Jean-de-Luz, où le Cardinal étoit pour travailler à la paix avec Dom Louis de Haro. L'on peut juger de la joie que la Reine avoit lorsque les affaires s'avançoient. Le Maréchal de Grammont alla Ambassadeur extraordinaire à Madrid demander l'Infante. J'envoyai le Comte de Charni avec lui, que j'avois mené avec moi à ce voyage, parce qu'on ne faisoit rien en Flandres, où il auroit été inutile à la tête d'une Com-

pagnie de Cavalerie, que je lui avoit fait donner. Comme Mr. de Montausier est Gouverneur de Saintonge & d'Angoumois, qui sont deux Provinces dans le voisinage de Bordeaux, Mad. de Montausier y vint, nous l'avions vue dans notre passage à Saintes, & même nous allâmes souper chez elle, Me. la Princesse de Conti, & moi. Elle venoit souvent me voir : c'étoit une femme qui avoit beaucoup d'esprit & de mérite. Elle vouloit toujours raccommoder Vandy avec les Comtesses, pour les remettre bien ensuite avec moi. Un jour qu'elle parloit de St. Fargeau & de tous leurs demêlés, elle dit à Vandy : Vous êtes bien fiere, Princesse de Paphlagonie. Mademoiselle de Scuderi lui avoit donné ce nom dans un de ses Romans. Elle étoit aimée de tous les beaux esprits qui ne bougeoient de chez la Comtesse de Maure. Sur cela je dis : La Princesse de Paphlagonie a une guerre déclarée contre la Reine Gillet. Je répondis cela, parce que la Comtesse de Fiesque se nommoit Gillone : c'est qu'au commencement qu'elle fut veuve du Marquis de Pienne son premier mari, elle eut un train si magnifique, que le monde qu'elle voyoit fort, s'avisa de l'appeller ainsi. Je dis donc à Me. de Montausier : Vous

ferez la paix entre ces deux Couronnes, lorſque celle de France & d'Eſpagne ſera ſignée. Cette converſation dura tout un ſoir. Comme elle fut ſortie, je dis à Vandy : J'ai envie de faire un mémoire de vos intérêts pour préſenter à Me. de Montauſier. Elle me répondit que cela ſeroit fort plaiſant. Je me mis à y travailler : je ne croyois faire que cela. Comme j'avois du temps, & que ce ſujet me divertiſſoit, j'en fis une petite Hiſtoire qui fut achevée en trois jours, quoique je n'y employaſſe que deux heures par jour, le ſoir lorſque je revenois de chez la Reine. Je la montrai à Me. de Montauſier, qui la trouva jolie, quoique cela me parût une bagatelle conforme à l'Iſle imaginaire que j'avois écrite à Dombes, que je lui fis voir auſſi. Me. de Pontac ſe mit dans la tête de la faire imprimer : l'on en fit un petit livre, qui ne fut vu que de peu de perſonnes.

L'on quitta bientôt Bordeaux pour aller à Toulouſe. L'on prit l'eau juſqu'à Cadillac, qui eſt une très-belle & très-magnifique maiſon à Mr. d'Epernon, que feu Mr. ſon pere avoit fait bâtir pendant ſa faveur. Elle eſt ſur le bord de la Garonne, quoiqu'elle n'en ait la vue que par des avenues qui vont ſur le bord. Il y a

de grands jardins, des parcs, de belles Égliſes, force fondations, & de ſuperbes meubles pour le temps où ils avoient été faits. Mr. d'Epernon y reçut Sa Majeſté avec la derniere magnificence. Rien n'a jamais été égal à la bonne chere qu'il fit, & rien n'approchoit la ſomptuoſité, la politeſſe & la grandeur qui parut en tout; c'étoit un homme qui avoit conſervé un air de grand Seigneur, que perſonne n'a plus, ſoit par la quantité de Gentishommes, de Pages, & enfin de tout ce qui diſtingue les gens. Auſſi avoit-il de quoi ſoutenir cela par la charge de Colonel-Général de l'infanterie Françoiſe, qui eſt une charge de la Couronne, par le Gouvernement de Guyenne, & par 100000 écus de rente. Tous ces avantages donnent aiſément un air de diſtinction, pour peu que l'on ait du mérite, & il en avoit un à ſa maniere qui lui étoit fort particulier. Comme la Reine louoit la beauté de ſes meubles & la quantité, après s'être promenée par toute la maiſon, il lui dit ce que peu de gens diroient, & qui eſt digne d'être remarqué par l'honneur qu'il fait à nos Rois, puiſqu'il montra bien ce qu'ils ſont au-deſſus des autres. Il lui dit donc: Je ſuis bien fâché de n'en avoir pas de plus beaux pour

loger Votre Majeſté : pendant ma diſgrace ſous le regne du feu Roi, & dans les derniers troubles, j'ai perdu ſix millions ; c'eſt ce qui m'a empêché de faire achever la maiſon où V. M. auroit été plus commodément. Le Duc d'Anville envoya demander un logement. Mr. d'Epernon répondit que là où étoit le Roi, il n'ordonnoit rien. Il dit cela, parce qu'il ne le voyoit pas, ni le Marquis d'Haluye, & il ne les pria ni l'un ni l'autre à ſouper. Ils logerent & mangerent où ils purent ; tout cela ſe rapportoit aſſez à l'air de grandeur & de fierté d'un fils de Favori.

Les logements qui ſe firent entre Bordeaux & Toulouſe ſeroient inutiles à écrire, parce qu'il ne s'y paſſa rien de particulier, ni je n'y vis rien digne de remarque, hors le château de Nerac où l'on ſéjourna un jour. Il en eſt parlé dans les Mémoires de la Reine Marguerite ; & les Hiſtoires qu'elle a conté lui être arivées pendant le long ſéjour qu'elle y fit & le Roi mon grand'pere, me donnerent la curioſité de viſiter les jardins, qui me parurent beaux dans leur ruſticité par mille reſtes de vieux ajuſtements. Je crois que dans leurs temps ils avoient eu de la politeſſe ; & comme tout change, je les trou-

vai ainsi que je viens de dire. Toulouse est une très-belle Ville sur la Garonne, qui, par sa grandeur & par la quantité de peuples qui vont & viennent dans les rues, firent qu'elle me parut avoir plus de l'air de Paris que pas une de toutes celles que j'ai vues. Ordinairement toutes les grandes Villes des Provinces, ont des quartiers déserts, où l'on ne voit ni peuple ni boutiques; & celle-là est fort remplie de l'un & de l'autre. On y voit quantité de carrosses, à cause du Parlement, qui est un des premiers de France. Il y a un très-beau cours, où la Reine alloit quelquefois. Sa Majesté logeoit à l'Archevêché, qui est une très-belle maison, que le Cardinal de Joyeuse, oncle de ma grand'mere, avoit fait accommoder lorsqu'il en étoit Archevêque. Il l'étoit en même-tems de Rouen & de Narbonne. Cette Maison très-illustre par son ancienneté, l'avoit été davantage du temps d'Henri III. L'aîné avoit été Amiral, Duc & Pair, & avoit épousé une Princesse de Lorraine, sœur de la Reine Louise. Le Roi lui fit l'honneur de lui dire lorsqu'il fit ce mariage, qu'il avoit bien du déplaisir de n'avoir plus de sœurs, & point de filles à lui donner. Le second frere de ma grand'mere étoit aussi Duc & Pair; l'un & l'autre fu-

rent Gouverneurs du Languedoc. Le Cardinal fut celui qui maria sa niece à Mr. de Montpensier mon grand-pere; ainsi je vis avec plaisir, le respect & la vénération que l'on a dans cette Province pour cette Maison, où je vis force marques de grandeur qu'ils y ont laissées. Le Cardinal, avant que de mourir, voulut quitter la mode de garder trois Archevêchés; il donna celui de Toulouse au second fils de Mr. d'Epernon, qui étoit son parent, & il garda celui de Rouen, parce que mon grand-pere étoit Gouverneur de Normandie. Avant que de mourir, il supplia le Roi de lui donner pour successeur à l'Archevêché de Rouen, Mr. de Harlay Chanvalon, qui avoit été nourri auprès de lui. Mr. de Montpensier le considéroit comme son parent; il étoit fils d'une fille de la Maison de la Marck: ç'à été depuis un très-grand personnage dans l'Eglise.

J'ai oui conter une particularité qui arriva en Espagne à-peu-près dans le même temps, qui ne sera peut-être pas dans l'Histoire de ce pays-là. Cette Nation n'est pas si curieuse que la Françoise, d'écrire jusqu'aux moindres circonstances; il n'y a pas même des Mémoires particuliers en Espagne comme en France. Tout le monde sait que Philippe II avoit

deux filles, que l'une épousa le Duc de Savoye, & l'autre l'Archiduc Albert. Comme je ne sais laquelle étoit l'aînée, je les ai nommées sans distinction; personne n'est assez ignorant pour ne pas savoir que les Princes d'Autriche vont devant ceux de Savoye. Ce mariage fut longtemps proposé devant que d'être conclu, & il fut même comme rompu plusieurs fois. Dans l'une des ruptures, le Roi d'Espagne étoit fort en colere contre le Duc de Savoye. Dans son Conseil, il se plaignit de ses manieres, & disoit: Je ne sais pourquoi les Rois donnent des filles à des Souverains. Ce sont des alliances inutiles; ils leur font beaucoup d'honneur, & ne s'en font point à eux-mêmes. Ils s'attirent des embarras par la protection qu'il leur faut donner, & souvent ils leur attirent aussi la guerre lorsqu'il la veulent le plus éviter. Ces Messieurs-là ne connoissent pas cela, & croyent être d'un bon usage. Dans ce moment, l'Amirante de Castille se leva, & dit au Roi: *Sire*, j'ai deux fils, je les offre à Votre Majesté pour les deux Infantes; je lui promets de reconnoître l'honneur qu'il me fera. Le Roi lui répondit qu'il avoit raison, & j'en aurois encore plus que vous de faire ce que vous me proposez; mon exemple devroit être sui-

vi. Il ne faut jamais prendre des gens qui ne fe fentant pas honorés lorfqu'on les honore. Et très-fûrement le Roi d'Efpagne lui auroit donné une de fes filles, fans que l'affaire de Savoye fe raccommodât promptement, & qu'il y eût des raifons d'Etat qui l'obligerent d'envoyer l'Infante Ifabelle pour commander en Flandres.

Pendant que Mr. le Cardinal étoit à St. Jean-de-Luz, & que la paix & le mariage du Roi étoient prêts à fe conclure, il mourut un des fils du Roi d'Efpagne. J'ai oublié de dire que tant qu'il n'y eut qu'un fils en Efpagne, le Roi d'Efpagne n'avoit pas voulu fonger au mariage, & ce ne fut que fur la naiffance du fecond que Pimentel étoit venu à Lyon. Cette mort allarma un peu la Reine. Mr. le Cardinal lui manda qu'elle ne changeroit rien, parce que le Roi d'Efpagne ne vouloit pas rompre l'affaire; qu'elle étoit trop utile pour le bien de la Chrétienté, qu'il efpéroit que Dieu béniroit fes intentions, & lui en donneroit un autre. La Reine d'Efpagne devint groffe peu de temps après. Nous prîmes le deuil de ce Prince. Nous le quittâmes au retour de Mr. le Cardinal, parce qu'on ne le porte pas en Efpagne des enfants, qu'ils n'ayent fept ans. Cette coutume me paroît bonne & eft très-bien fon-

dée, puiſque l'Egliſe ſe réjouit de la mort des enfants au-deſſous de cet âge-là.

Le Roi d'Angleterre avoit été en Eſpagne ; il ne me ſouvient pas pourquoi. Comme le Duc d'Yorck & lui avoient ſervi en Flandres, cela lui pouvoit avoir donné quelques raiſons d'y aller. Il repaſſa en France. Le Roi & la Reine allerent au-devant de Monſieur le Cardinal qui venoit de St. Jean-de-Luz. Son retour donna une grande joie, & l'on avoit bien raiſon & lui auſſi d'être ſatisfait de la paix. Le lendemain qu'il fut arrivé, il me vint voir. Nous entrâmes dans un cabinet, après avoir été quelque temps avec tout le monde, parce qu'il avoit à me parler ; il commença par me dire : Il ne me ſera jamais imputé de préférer mes intérêts à ceux de mon maître & de tous ceux qui ont l'honneur de lui appartenir ; je ſais bien la différence qu'il y a de ma famille à ſa maiſon. Après quoi il me dit : le Roi d'Angleterre m'a fait propoſer de le marier avec ma niece Hortenſe. Je lui ai répondu, qu'il me faiſoit trop d'honneur ; que tant qu'il y auroit des couſines germaines du Roi à marier, il ne falloit pas qu'il ſongeât à mes nieces ; qu'il auroit ſujet de ſe répentir s'il avoit fait une pareille faute, & moi d'y avoir conſenti ;

qu'on commençoit à pouvoir eſpérer qu'il ſe rétabliroit, que ſans cela il ne me le propoſeroit pas. Je me remerciai, & lui répondis, que quand les affaires avoient été auſſi avancées que celles du Roi d'Angleterre & de moi l'avoient été, & ne s'étoient pas achevées, il n'y avoit guere d'apparence d'y devoir ſonger; que j'étois aſſez glorieuſe pour ne vouloir pas que l'on lui propoſât l'affaire, s'il ne l'avoit imaginé & ſouhaité lui-même; que je lui conſeillois fort de lui donner Hortenſe; que je ſerois fort aiſe qu'elle fût ma couſine germaine. Nous nous ſéparâmes fort contents l'un de l'autre, & avec force proteſtations d'amitié. J'appris que du temps de la mort de Cromwel, la Reine d'Angleterre avoit fait faire la même propoſition à Mr. le Cardinal qui l'avoit refuſée; pour cette derniere fois, c'étoit Mr. de Turenne qui l'avoit faite. Il prenoit un grand intérêt à tout ce qui regardoit le Roi d'Angleterre. Comme ce n'étoit pas un homme heureux dans les affaires dont il ſe mêloit, celle-là ne réuſſit pas entre ſes mains. La Reine d'Angleterre témoignoit un grand empreſſement pour ce mariage, à ce que me dit Mr. le Cardinal. Il trouvoit auſſi-bien que moi, qu'il ne lui convenoit pas d'en avoir en

pareille occasion. Je le trouvai de bon sens là-dessus ; & depuis que je l'ai mieux connu que je ne faisois devant la fronde, (j'avois peu parlé à lui, hors à Bordeaux, comme l'on aura vu ci-devant) je trouvai qu'il se faisoit assez de justice en tout. Comme je n'avois pas le même empressement de me marier, que la Reine d'Angleterre en avoit à demander Hortense, j'écoutois tout ce que l'on me disoit avec une très-grande indifférence ; & lorsque je songeois à celui à qui je pourrois me marier, je ne trouvois rien de si difficile à décider, quoiqu'alors il y eût assez de partis qui me convenoient. Comme j'avois vu souvent des affaires prêtes à conclure qui avoient manqué, j'étois résolue de n'en plus croire d'assurées que je ne fusse devant un Prêtre. Il est vrai aussi que je n'en souhaitois aucune. J'étois très-persuadée d'un autre côté, qu'il en falloit remettre la conclusion à la Providence ; parce que c'étoit elle qui décidoit de tous les événements. J'ai grand'peur que la resignation où je me trouvois alors, ne vînt pas du principe où nous la devons prendre, & que c'étoit le peu d'inclination que j'avois au mariage, & une très-grande indifférence que j'avois pour les partis qui pouvoient songer à moi, qui me faisoit

regarder tout cela avec une très-grande tranquillité naturelle. Cette même Providence qui agit en tout, & qui fait qu'il ne tombe pas un cheveu de la tête qu'elle ne l'ait prévu ; n'avoit pas encore décidé, & est encore suspendue à décider de ce qui arrivera de moi, sur un état fixe dans lequel je puisse trouver un parfait repos. Je sais bien que l'on n'en peut avoir sans se soumettre entiérement à elle. C'est à quoi je devois travailler, & l'ouvrage m'en devroit être plus agréable que d'écrire des Mémoires, parce qu'il me seroit plus utile. Je connois aussi que ce seroit trop présumer de soi-même, de croire pouvoir toujours prier ou méditer. L'on n'est pas assez parfait pour se pouvoir trouver sans cesse devant Dieu. Je pense même qu'il est souvent bon de s'en retirer par respect ; & le temps qui nous reste lorsque l'on ne dit rien contre son prochain, l'on peut, comme je crois, l'employer, sans craindre de mal faire, à un acte aussi indifférent que celui-ci l'est.

Comme le Roi d'Espagne ne devoit partir de Madrid pour venir à la derniere Ville qui sépare la France d'avec l'Espagne, nommée Fontarabie, qu'au premier jour d'Avril, on parla d'aller passer l'hyver à Paris. L'on disoit aussi que l'on

iroit en Languedoc & en Provence, où il y avoit encore quelques troubles ; ainsi nous fûmes quelques jours sans savoir ce que l'on feroit, parce qu'à la Cour on dit souvent les affaires devant qu'elles arrivent, & sur-tout en matiere de voyage. Dans ce temps-là Guitaut vint à la Cour de la part de Mr. le Prince ; l'on peut juger comment il y fut reçu. Le Roi d'Angleterre passa à Blois ; l'on y ajusta fort ma sœur, parce que l'on la vouloit marier à quelque prix que ce fût. Mr. de Lorraine alla à Blois, où il demeura long-temps. Il y fit aller son neveu le Prince Charles, qui avoit quinze ans. Il mangeoit avec mes sœurs, & Madame étoit ravie qu'il fût toujours avec elles. Cependant les enfants de cet âge-là s'occupent d'autres pensées que celles de faire des poupées. Ainsi il ne manqua pas de devenir amoureux de la fille de Me. de Raré, Gouvernante de ma sœur ; & le Marquis de Beauveau, Gouverneur du Prince Charles, avoit peur qu'il ne le devînt de ma sœur. Il savoit que ce mariage ne lui convenoit pas. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour qu'il n'y allât pas si souvent. Pour Madame, qui n'avoit aucune prévoyance, elle ne songeoit qu'à prier Dieu, & à manger, pour remédier à ses vapeurs : ce qui étoit juste-

ment ce qui les augmentoit, auſſi-bien que la vie ſédentaire qu'elle menoit & entretenoit avec ſes femmes Lorraines, qu'elle trouvoit de meilleure compagnie que tout ce qu'il y avoit de gens à Blois, où il s'en pouvoit trouver beaucoup dont la converſation auroit été meilleure que celle de ces femmes. Quoique la Cour de Monſieur fût fort diminuée depuis ſon exil, elle ne donnoit ordre à rien, & ne voyoit ſes filles qu'un demi-quart-d'heure le ſoir, & autant le matin. Elle ne leur diſoit rien, ſinon : Tenez-vous droites, levez la tête. Voilà toutes les inſtructions qu'elle leur donnoit. Elle ne les voyoit plus le reſte de la journée, & ne s'informoit pas ſeulement de ce qu'elles faiſoient. Me. de Raré étoit dans ſa chambre, où il y avoit cinq ou ſix filles de toutes ſortes de gens. Monſieur y alloit ſouvent : mes ſœurs étoient dans leurs chambres avec quantité de petites filles ; & perſonne de qualité ni d'autorité ne ſe trouvoit-là pour leur pouvoir rien dire.

Depuis que j'avois vu Monſieur à Chambord, je lui écrivois avec ſoin tout ce que j'apprenois pour tâcher de le divertir, & je lui faiſois toujours mille amitiés dans mes lettres. Il me répondoit ; ainſi je croyois avec raiſon être bien avec lui.

L'on me manda de Paris, que depuis que l'on ne voyoit plus d'eſpérance au mariage du Roi avec ma ſœur, mon pere ſongeoit à celui de Savoye. Cela me fut fort indifférent. Un jour le Cardinal me dit: Il y a bien des nouvelles; Monſieur m'a écrit une grande lettre, pour ſe plaindre de ce que vous empêchez le mariage de Mr. de Savoye avec votre ſœur, & que Mr. l'Archevêque d'Embrun, qui eſt Ambaſſadeur pour le Roi, a écrit que Me. de Savoye a trouvé une lettre que vous écrivez à Mr. de Savoye, par laquelle vous lui marquiez que votre ſœur étoit boſſue, & quantité d'autres circonſtances déſobligeantes pour elle. Je me mis à rire, & répondis à Mr. le Cardinal, que j'avois grande pitié de Monſieur de s'amuſer à ces contes, & d'ajouter foi aux folies de l'Archevêque d'Embrun, & à celles de ma tante; qu'il me paroiſſoit qu'elle étoit auſſi méchante que folle. Cela ne laiſſa pas que de me mettre en colere. Lorſque ma fierté eut ſurmonté le ridicule de ma tante & de Mr. d'Embrun, je demandai à Mr. le Cardinal ce que j'avois à faire? Il me dit : Il faudra voir. Comme j'avois fortement cette affaire en tête, & que je ne voulois pas laiſſer Mr. plus long-temps dans le chagrin que cela lui cauſoit con-

tre moi, j'allai trouver Mr. le Cardinal le lendemain pour lui propoſer d'écrire à Monſieur, & d'envoyer quelqu'un à Me. Royale, afin de lui faire un éclairciſſement : ce qui étoit proprement lui donner un démenti, en cas qu'elle déſavouât la lettre dont elle avoit parlé à Monſieur. J'ajoutai que je tournerois une lettre de maniere que je pourrois ſatisfaire Monſieur; que je la ménagerois ſi peu, qu'elle jugeroit aiſément que je n'avois aucune envie d'épouſer ſon fils. Mr. le Cardinal me dit que cela ſeroit fort bien. Il me conſeilla de ne pas écrire à Monſieur que je n'euſſe reçu la réponſe de Me. Royale, parce qu'il étoit méfiant; & c'eſt pour cela même qu'il ne voudroit pas que vous envoyaſſiez en Piémont, parce qu'il croiroit que ce ſeroit pour faire parler à Mr. de Savoye ſur votre compte particulier. C'eſt pourquoi, dit-il, vous ne lui en devez rien dire. J'écrivis donc à ma tante une lettre la plus fiere que l'on puiſſe imaginer d'une Demoiſelle de mon humeur, qui ſait aſſez mépriſer les gens quand ils méritent de l'être, &, ſi je l'oſe dire, d'une Fille de France. Je mépriſois beaucoup ma tante, par la différence de nos manieres & de nos conduites : je crois avoir aſſez de raiſon de le devoir faire. L'on verra

par tout ce que j'ai écrit par ces Mémoires, que je n'ai eu aucune envie de me marier, à moins que de trouver des grandeurs qui fussent conformes à ma naissance, & à la juste ambition qu'elle me devoit donner. Je n'ai guere rien compris qui pût l'égaler; & avec cela l'imagination vive que Dieu m'a donnée, me poussoit toujours dans l'excès : ainsi je ne pouvois être touchée que d'un grand mérite, ou d'une grande élévation, & je ne trouvois ni l'un ni l'autre dans Mr. de Savoye. L'on croira aisément que je n'épargnai point dans les termes de ma lettre beaucoup de circonstances pour maintenir ma gloire, que je croyois avoir été blessée dans cette occasion. Mr. le Cardinal, à qui j'avois montré cette lettre, la trouva fort bien, & voulut écrire lui-même à Mr. de Navailles & à Mr. Servien, qui avoient été envoyés Ambassadeurs du Roi à Turin. Ce fut Brays que j'y envoyai. Il alla prendre congé de Mr. le Cardinal, qui lui donna ses instructions. Je lui ordonnai de ne voir Mr. de Savoye que chez Me. sa mere. Dans le temps que Me. Royale mandoit tous ces contes à Monsieur, elle m'écrivoit fort souvent avec des termes les plus tendres du monde. C'étoit dommage qu'elle fût de la

qualité dont elle étoit, parce qu'elle avoit toutes celles qu'il falloit pour être une bonne Comédienne. Monſieur avoit depuis quelques années une loupe au milieu du dos, qui étoit devenue fort groſſe; elle s'étoit ouverte & jettoit quelques humeurs. Il y avoit un an qu'elle s'étoit fermée dans le temps de la Canicule, ce qui lui avoit cauſé quelques étourdiſſements fâcheux, qui donnerent lieu aux Médecins de lui conſeiller d'aller à Bourbon, parce que ces eaux lui avoient toujours fait du bien. Comme l'on flatte les Princes ſur tout ce qui les regarde, & très-ſouvent aux dépens de leur ame, auſſi-bien que de leur vie, il y en eut qui, par complaiſance, lui dirent qu'il pouvoit attendre juſqu'au Printemps.

Nous partîmes après Noël de Toulouſe pour aller à Montpellier, où l'on ſéjourna deux ou trois jours. C'eſt une fort jolie Ville; l'on n'y peut aller qu'en chaiſe, ou à pied, parce que les rues y ſont très-étroites. Il faiſoit un froid & une gelée horrible. Le ſoleil de Languedoc eſt tel d'ordinaire, qu'il eſt auſſi chaud au mois de Janvier qu'il l'eſt en France au mois de Juillet. L'on diſoit que les femmes y étoient jolies; pour moi je les trouvai fort fardées & pleines de rouge. Elles avoient de

de l'esprit, à ce que disoient les hommes. Elles ont un air enjoué qui ne me plaisoit pas. Monsieur alla au bal chez Me. de la Motte-Argencourt, mere d'une des filles de la Reine. J'allai avec lui, nous nous y ennuyâmes fort, nous voulions voir toutes les beautés dont on nous avoit parlé, qui ne me parurent pas telles qu'on les avoit prônées. L'on continua le chemin droit à Nîmes. J'y suppliai la Reine de me permettre d'aller à Avignon, parce que j'avois fort entendu parler de la beauté de cette Ville. Avec cette curiosité j'étois bien-aise d'éviter le trajet de Beaucaire à Tarascon, où le Rhône est large. Ainsi j'aimois mieux l'aller passer sur le pont d'Avignon. J'y mandai que j'y voulois être inconnue, & que je priois que l'on ne me fît aucun honneur. Mademoiselle de Vandy étoit demeurée malade à Toulouse, de maniere que je n'avois que Me. de Montglas avec moi. Je priai Me. la Duchesse d'Orval, femme du Premier Ecuyer de la Reine, de m'accompagner à ce petit voyage. J'y menai aussi Mlle. d'Armentieres sa cousine, qui demeuroit avec elle. L'on séjourna un jour à Nîmes. L'on alla voir les arenes & les aqueducs où passe une riviere : ces ouvrages ont été faits par les Romans.

Je partis pour Avignon le jour que la Cour s'en alla à Arles, avec intention de la joindre le jour d'après. Je ne voulois séjourner qu'un jour à Avignon. Je passai sur le pont du Gar, qui est encore un ouvrage fait par les Romains, & fort curieux. Ce sont trois ponts les uns sur les autres, dont la structure est faite comme pour un seul. Ils ne sont soutenus que d'un côté. Il faut voir cet ouvrage pour le pouvoir comprendre. Je l'ai passé à pied, il fallut qu'un de mes cochers passât mes trois carrosses, parce qu'il falloit une adresse toute particuliere pour le pouvoir faire, à cause qu'ils étoient plus grands que ceux qu'on fait ordinairement. Je ne montai pas aux deux ponts de dessus, parce que j'avois mal à un pied, dont je fus très-fâchée. Au bout du pont d'Avignon, j'arrivai à une petite Ville qui est de la France. Je dis cela, quoiqu'anciennement tout en fût; & par une possession peut-être abusive, le Pape en jouit. Cette Ville se nomme Villeneuve. Il y a un Fort au-dessus, que l'on appelle St. André. Le Gouverneur fit tirer le canon. L'on me vint haranguer à double titre, & par ce que je suis, & parce que Monsieur étoit Gouverneur de Languedoc. Je reçus fort mal ces honneurs & ces harangues.

Je leur disois : Je ne suis pas Mademoiselle, je suis inconnue. Voilà toute la réponse que je leur fis. Je trouvai au bout du pont la chaise de Mr. le Vice-Légat, avec plusieurs autres. Je m'y mis, & je vis le pont & le Rhône au clair de la Lune; l'un & l'autre me parurent fort beaux, & me firent grand'peur. Le Rhône est fort rapide & fort large, & le pont d'une grande hauteur & en mauvais état. Comme je fus au bout du côté de la Ville, je vis quantité de monde & de flambeaux; j'entendis des tambours & des trompettes, cela me parut formidable. Je n'avois en tête que d'être inconnue. Comme je vis tout cela, je sortis de ma chaise, & je me mis dans une maison où étoit le Bureau du Roi. Me. d'Orval, & tout ce qui étoit avec moi, crêvoit de rire de voir la crainte que j'avois que l'on ne me fît de l'honneur. Cela surprenoit tout le monde, parce que ce n'étoit pas mon humeur ordinaire : je suis née & accoutumée à en recevoir par-tout. Mr. le Vice-Légat, transporté d'un grand zele de m'en rendre, & pourvu d'une force proportionnée à sa grosseur, donna un coup de poing dans la porte, duquel coup il la rompit. J'aurois dû reconnoître l'autorité du Pape, & le révérer en sa personne.

Je n'y songeai pas. Il me faisoit mille compliments en Italien, & je lui répondois fort incivilement : Je veux être inconnue. Il avoit avec lui le Commandant des Armées du Pape, nommé le Commandeur Lomelini, ou autrement le Grand-Prieur d'Angleterre, & les Consuls. Enfin, malgré moi, l'on me fit tous les honneurs imaginables. Les Bourgeois & la garnison étoient sous les armes, avec une grande quantité de flambeaux, & toutes les Dames de la Ville aux fenêtres. Lon tira furieusement du canon, & celui de St. André répondoit à celui de la Ville. J'arrivai chez Mr. le Marquis de Grillon, homme de qualité de ce Pays-là, que je connoissois. Je ne voulus pas aller loger au palais du Pape. La maison de Mr. de Grillon est fort belle, bien bâtie, & peinte à l'Italienne. Comme je fus dans ce logis où il y avoit un monde infini, je me rassurai, & voulus alors paroître ce que j'étois. Je devins civile & commençai à ne plus gronder personne. Je reçus le monde à mon ordinaire. Le Vice-Légat fut long-temps avec moi. Lorsque tout le monde fut sorti, un de mes gens me conta une aventure qui me fit bien rire. Il y avoit une Compagnie de Cavalerie qui n'étoit pas fort

aguerrie, & qui montoit rarement à cheval; c'étoit le Chevalier Rofpigliofi qui la commandoit. Je crois qu'il eft à cette heure Cardinal. L'on voulut mettre cette troupe en Efcadron dans un quartier de la Ville où je devois paffer. Le Brigadier peu accoutumé à de tels maneges, auffibien que fon cheval, tomba dans une cave. Cette aventure ne fut pas oubliée. Comme j'avois fait une longue tournée, & que mes Officiers n'étoient pas arrivés, le Marquis de Vallavoir, qui étoit à Mr. le Cardinal, & que je connoiffois, me dit : Si l'on ofoit, l'on vous donneroit à fouper. Comme il étoit tard, & que j'avois envie de dormir, j'acceptai fon offre avec joie. J'allai donc fouper chez la tante de fa femme, qui étoit belle-fœur de Me. de Grillon. L'on entroit de la maifon où j'étois, dans celle-là; & pendant le fouper, j'entretins un des plus beaux-efprits de la Ville, qui étoit Chef de l'Académie. Après le fouper, on me donna les Marionnettes. J'avois fi grande envie de dormir, que de meilleurs divertiffements ne m'auroient par arrêtée. Le lendemain je réfolus de voir tout ce qu'il y avoit de rare dans la Ville. L'on me dit qu'il falloit commencer par le palais. J'y allai, & je trouvai fur mon che-

min toute la Garnifon fous les armes dans la Place. La vue du palais eft admirable ; les appartements y font fort grands & beaux, quoique ce foit une vieille maifon, point ajuftée, meublée à l'Italienne. Dans une des plus belles chambres, il y avoit le portrait du Roi fous un dais. Dans le cabinet de Mr. le Vice-Légat, il y avoit fur une table un Livre tout ouvert : j'y lus, & j'y trouvai la généalogie de Mr. le Vice-Légat, qui l'avoit fans doute laiffée à deffein, pour que je viffe qu'il étoit parent de la Maifon de Joyeufe. Il ne m'en dit rien. J'imaginai ce qui en pouvoit être, & je lui fis une honnêteté là-deffus. Enfuite j'allai au Cours, où je vis un monde infini. Le Cours eft fur le bord du Rhône, le long des murailles de la Ville qui font les plus belles du monde. Puis j'allai à la Synagogue des Juifs. Ils chanterent, jamais je n'ai vu un fi vilain lieu, ni de fi vilaines gens. Après j'allai à une N. D. qui eft au bout de la Ville. Il y a une fort belle Chapelle, où l'on me dit qu'il fe faifoit force miracles. J'allai auffi aux Carmélites qui ne font pas comme celles de France, & enfuite dans un autre Couvent, à la priere de Me. de Grillon, puis au bal qui fe donnoit entre les Dames tour-à-tour. Si je

ne me trompe, c'étoit ce jour-là chez Me. la Marquiſe de Châteauneuf, dont le mari étoit de la Maiſon de Simiane. Me. d'Orval & Me. de Montglas étoient à la bonne place. Je voulois être inconnue. Je m'étois miſe ſur un petit ſiege. Mrs. les Vice-Légats danſent ordinairement à ces bals; pour celui qui l'étoit alors, de la groſſeur dont il étoit, il ne lui auroit pas été poſſible de le pouvoir faire. Il y avoit une coutume que l'on ne pratiqua pas ce jour-là, qui eſt, qu'à chaque courante, la Dame qui la devoit danſer alloit baiſer Mr. le Vice-Légat à ſa place. Cela me ſemble aſſez ridicule, & je lui dis que cela me paroiſſoit ainſi. Il me dit qu'il étoit bien-aiſe que je le déſapprouvaſſe, qu'il en aboliroit la coutume. Le bal finit par-là.

Le lendemain avant que de partir, j'allai aux Céleſtins entendre la meſſe dans la chapelle de St. Luxembourg, pour qui l'on a une très-grande vénération. Il n'a pas été canoniſé, parce qu'il avoit été fait Cardinal par un des anti-Papes. La quantité de miracles qu'il a faits, le grand nombre de morts qu'il a reſſuſcités, lui ont donné une telle approbation & une telle dévotion, que l'Egliſe a toléré celle des peuples. Depuis quelques an-

nées, cette même dévotion s'eſt réveillée à Amiens dans l'Egliſe de St. Martin, où ſont les Peres Céleſtins. La derniere fois que la Cour y fut, j'y allai : on a tant beſoin du ſecours des Saints, que l'on ne les ſauroit trop chercher. Si l'on pouvoit lier une amitié étroite avec eux, & ſe conformer à la vie qu'ils ont menée, ces amis-là ſeroient plus ſolides & plus utiles que ceux du monde. Nous avons pluſieurs alliances avec la Maiſon d'où eſt ſorti ce Saint. Lorſque je partis d'Avignon, je croyois aller paſſer un bac pour m'en aller par terre trouver Leurs Majeſtés. L'on me dit qu'il étoit rompu, ainſi je fus obligée de me metttre ſur le Rhône. Le Vice-Légat, qui alloit trouver le Roi, avoit un très-joli bateau; il me le donna & en prit un autre. Si j'avois voulu éviter l'eau que je craignois extrêmement, il m'auroit fallu attendre quelques jours. J'avois dit au Roi le jour que je me rendrois auprès de lui ; ainſi quelque répugnance que j'euſſe d'aller par eau, je n'héſitai pas à m'y mettre. Lorſque j'entrai dans le bateau, j'y priai Dieu du meilleur de mon cœur ; je me recommandai à lui, & après cela je fis mon voyage. Comme il avoit fait un furieux froid, & qu'il dégeloit, il y avoit des glaçons qui ſembloient des ro-

chers effroyables. Le Rhône va d'une vîteſſe qui fait à mon gré plus de plaiſir que de peur ; il faiſoit très-beau, auſſi j'eus la vue du pays qui eſt admirable. Je me raſſurai ſi bien ſur l'eau, que je m'endormis dans le bateau ; ainſi je trouvai le trajet très-court juſqu'à Arles. Comme j'entrai chez la Reine, elle s'écria : Quoi ! vous êtes venue par eau ? Je lui dis que l'envie que j'avois de me rendre auprès d'elle avoit ſurmonté toutes mes craintes, & que je n'en aurois jamais qui me puſſent faire manquer au moindre de mes devoirs. Tout le monde me dit : Vous n'avez pas eu peur ? A la Cour les moindres circonſtances font parler long-temps, tant on y eſt inutile & peu habile. Je ſervis de converſation tout ce ſoir-là. Il avoit fait une ſi horrible gelée, & qui avoit duré ſi long-temps, que le Lieutenant-Colonel des Gardes, Fourille, homme de bonne foi, dit au Roi & à la Reine, que le Régiment des Gardes avoit paſſé de Taraſcon à Beaucaire ſur la glace, & qu'il avoit été tout couvert de poudre ſur le chemin, tant il étoit ſec & battu. L'on ne reſta qu'un jour à Arles, le lendemain l'on alla coucher à Salon. Cetta place eſt ſituée dans un endroit de Provence que l'on appelle la plaine de Crau. C'eſt un

Pays fort pierreux, où il ne croît presque rien que du serpolet : ce qui fait que l'on y estime grandement les moutons qui en mangent. Pour moi je n'ai pas trouvé que la viande le sentît comme on le disoit. Je ne sais si je ne me connois pas à goûter ce qui est bon & méchant. Je sais bien que le mouton de Beauvais me semble meilleur, & a beaucoup plus de mine que l'autre, parce qu'ils y sont fort petits. Cette Ville n'a donc rien de recommandable que la naissance de Nostradamus; l'on y voit son tombeau dans un des piliers de l'Eglise. Je ne me souviens pas s'il y a une épitaphe, je ne doute pas qu'elle n'y soit; & comme elle y doit être en latin, je n'en aurois pu rien dire quand même je l'aurois vue. Ce personnage s'est rendu si célebre par ses prédictions, qu'il n'a pas besoin d'autre mérite pour se rendre considérable dans les siecles à venir.

L'on alla coucher à Aix, où l'on reçut Leurs Majestés à l'ordinaire. Elles logerent à l'Archevéché chez le Cardinal Grimaldi. Il me semble qu'il n'étoit pas chez lui. Il étoit en Italie ou à Monaco. Le Prince de ce nom étoit de la même Maison que lui; son petit-fils le Duc de Valentinois, épousa dans ce temps-là Mlle. de

Grammont, fille du Maréchal, qui étoit une belle & aimable perſonne. Ce mariage s'étoit fait à Bidache au retour de l'ambaſſade d'Eſpagne. Mr. de Valentinois étoit jeune, bien fait & grand Seigneur; avec tout cela il ne plaiſoit pas à Mademoiſelle de Grammont, qui étoit très-fâchée de ſe marier. Il y avoit quelqu'un à la Cour qui lui plaiſoit davantage, & en cela ſon goût n'étoit pas dépravé. Il y a eu aſſez de gens qui ont été de ce goût, & même un peu trop pour le bien du perſonnage. Il y avoit eu des troubles en Provence, comme je l'ai déja dit, & ſurtout à Marſeille, où l'on avoit envoyé des troupes pour morigener les mutins. Il eſt fort extraordinaire que pendant que l'on faiſoit la paix à St. Jean-de-Luz, & que le Roi étoit dans les Provinces voiſines, on ſe ſoulevât dans un coin du Royaume. L'on punit bien ſévérement l'inſolence des Marſeillois; on fit abattre un des côtés des murailles de leur Ville, & l'on fit bâtir une citadelle de l'autre. Monſieur de Mercœur, qui étoit Gouverneur de la Province, fit cette expédition, ſecondé de Mr. le Préſident d'Oppede, qui étoit proprement l'homme du Roi, & qui faiſoit tout dans la Province; c'eſt-à-dire, la pluie & le beau temps. Il avoit été dans

le commencement à la tête des révoltés contre Mr. d'Angoulême, qui en étoit Gouverneur, de la même maniere que les Bordelois avoient fait autrefois contre Mr. d'Epernon. Il disoit avec tous ceux de sa révolte, que ce n'étoit pas contre le Roi; cependant on en jugeoit autrement. Le Premier Président revint à son devoir; il fut chaud & emporté pour le parti du Roi, comme il l'avoit été auparavant pour l'autre; ainsi il s'étoit fait haïr dans la Province. Il se mit mal avec tous ceux qui avoient été dans les commencements révoltés avec lui. Pendant que l'on fut à Aix, l'on en châtia, l'on en fit pendre, l'on en envoya aux galeres, & l'on exila quelques-uns des principaux du Parlement dans des pays fort éloignés. Et comme tout cela se faisoit par ses conseils, il acheva de s'attirer l'averſion de tout le monde. Pour rétablir l'autorité du Roi, l'on fit tous ces genres de châtiments qui autoriserent le Premier Président, & le rendirent d'autant plus redoutable, que c'étoit lui qui faisoit tout. Mr. de Mercœur n'osoit rien décider; & lorsqu'on lui faisoit une demande, il répondoit bonnement que l'on s'adressât à Mr. le Premier Président, qui agiroit ainsi qu'il trouveroit à propos. L'homme qui fut condam-

né aux galeres, avoit été Capitaine dans le Régiment de Valois. Il me fit prier de parler pour lui au Roi. Je m'adressai à Mr. le Cardinal, qui me renvoya au Premier Président, & me dit : Je ne sais pas les affaires de ce Pays-ci ; c'est lui qui se mêle de tout. Je lui en parlai. Il me fit force compliments, & ne laissa pas d'envoyer l'homme aux galeres. C'étoit un homme bien fait. Je le vis lier, cela me fit pitié. Il savoit que j'avois parlé pour lui, ce qui l'obligea à regarder à mes fenêtres. Je m'en ôtai, & je vous avoue que cela me fit d'autant plus de peine, que je savois que c'étoit le Premier Président lui-même, qui l'avoit engagé dès le commencement des troubles dans le parti. C'est ce qui faisoit son crime, & il l'envoyoit aux galeres. Quoiqu'il me fût dur de voir souffrir un homme, je ne laissai pas de concevoir qu'il falloit que le Premier Président eût des raisons pressantes pour le service du Roi, d'agir ainsi, parce qu'il étoit de mes amis, & que j'avois beaucoup d'estime pour lui. C'est un homme de mérite, de la Maison de Fourbin. Après avoir fait tous ces châtiments, l'on chanta le *Te Deum* pour la paix : elle fut publiée le second Février, qui est la fête de Notre-Dame. Cela se fit

dans la Cathédrale ; & lorſque la cérémonie fut finie, l'on publia la paix dans toutes les places publiques, & dans les carrefours de la Ville. Le Parlement y étoit en robes rouges, toutes les autres Compagnies, les Corps de Villes, les Ambaſſadeurs, tout y étoit de la même maniere & avec les mêmes cérémonies qu'on a accoutumé d'obſerver à Paris. C'étoit une joie ſi générale, qu'on n'en a jamais vu une ſi naturelle dans l'eſprit & dans le cœur de tout le monde. La mienne fut troublée ſans ſavoir pourquoi. Je m'en allai à mon logis pleurer, & je ne pus eſſuyer mes larmes pendant une groſſe heure. Je dis à Commenges : Il faut qu'il me ſoit arrivé quelque malheur que je ne ſache pas, & dont mon état ſoit un preſſentiment. Il ſe moqua de moi, & me dit : Ce ſont des vapeurs qui ne ſignifient rien. J'en fus inquiete plus de 24 heures. A force de m'en faire la guerre, & de me tourmenter là-deſſus, je n'y ſongeai plus, & je ne m'occupai que du bruit qui couroit que Mr. le Prince alloit venir. Cela me réjouit beaucoup. Mr. de Longueville vint deux jours devant lui. Le jour qu'il arriva, j'étois chez la Reine, fort empreſſée de voir Mr. le Prince. Elle me dit : Ma niece, allez-vous-en faire un tour au

logis, Mr. le Prince m'a fait prier qu'il n'y eût perſonne la premiere fois que je le verrois. Je me mis à ſourire de dépit, & lui répondis : Je ne ſuis perſonne, je crois même que Mr. le Prince ſera étonné s'il ne me trouve pas ici. Elle inſiſta d'un ton fort aigre : ainſi je m'en allai dans la réſolution de m'en plaindre à Mr. le Cardinal : ce que je fis le lendemain, & lui dis, que ſi pareille aventure m'arrivoit une autre fois, je m'en irois. Il me fit de grandes excuſes. J'envoyai faire des compliments à Mr. le Prince, & lui témoigner l'impatience que j'avois de le voir. Il me manda qu'il étoit au déſeſpoir de n'oſer venir chez moi, qu'il n'eût été chez Monſieur, de maniere que je ne le vis que le lendemain. Il étoit à la Cour, comme s'il n'en fût jamais ſorti. Le Roi lui parloit familiérement de tout ce qu'il avoit fait, tant en France qu'en Flandres, & cela avec autant d'agrément que ſi les choſes s'étoient toutes paſſées pour ſon ſervice.

Mylord Germain vint à Aix. Je lui parlai du mariage du Roi d'Angleterre avec Hortenſe. Il me le déſavoua fort. On réſolut d'aller à la Ste. Baume & à Toulon. Comme la Cour faiſoit de petites journées, je ſuppliai la Reine de me permettre

de ne pas partir avec elle, parce que j'avois la migraine, qui me venoit d'avoir veillé toute la nuit. Je l'avois paſſée au bal, & à une Comédie où étoit Mr. le Prince, avec qui j'avois beaucoup parlé: il étoit auprès de moi. Le Roi ſe vint mettre de la converſation; l'on parla fort de la guerre, & Mr. le Prince & moi raillâmes fort de toutes les folies que nous avions faites. Le Roi entroit le mieux du monde dans nos plaiſanteries. Quoique j'euſſe déja la migraine, je ne m'y ennuyai pas du tout. Comme Mr. le Cardinal avoit la goutte, & qu'il reſtoit à Aix auſſi-bien que moi, nous devions le lendemain travailler à nos dépêches pour Blois, où je devois envoyer Brays, qui étoit arrivé de Piémont il y avoit déja quelque temps. Comme il me falloit concerter avec le Cardinal ce que j'avois à écrire à Monſieur, & qu'il avoit eu beaucoup d'affaires, il m'avoit remis d'un jour à l'autre, juſqu'à ce moment-là qui me parut favorable; & c'eſt pour cela même que je ne voulus pas le perdre. Brays, à ſon arrivée, m'avoit rendu compte, que lorſqu'il fut à Turin, on avoit eu beaucoup de curioſité de ſavoir qui il étoit, quoiqu'on eût dû aiſément le reconnoître, parce qu'il avoit un de mes valets-de-pied

avec lui. Apparemment ceux qui avoient donné dans cette curiosité ne connoissoient pas ma livrée. L'on envoya Prudhomme, qui étoit fils d'un Barbier du Roi, qui ne manqueroit pas de le connoître si c'étoit un homme de la Cour. Lorsqu'il en eut informé Mr. le Duc de Savoye, il lui envoya un de ses carrosses avec des valets-de-pied, & un maître des Cérémonies dedans. Il alla chez Madame Royale. Comme elle l'avoit vu à Lyon, elle lui dit : Quelle bonne raison à obligé ma niece de m'envoyer visiter ? Il lui donna ma lettre, & lui dit : V. A. R. verra elle-même la raison pour laquelle Mademoiselle m'a envoyé. Elle la lut, & lui répondit : Je ne sais ce que c'est, je ne me plains point d'elle, & n'entra pas plus avant en matiere avec lui. Elle lui parut surprise & beaucoup embarrassée. Elle le mena voir un cabinet où il y avoit bien des bijoux, & après lui demanda s'il ne vouloit pas voir son fils. Il lui répondit, qu'il n'en avoit point d'ordre. Elle lui répliqua : Je veux que vous le voyiez. Le lendemain, il y alla, il lui demanda où j'étois, comment je me portois, où étoit la Cour, & tout cela pendant qu'il s'habilloit & se promenoit. Il y resta cinq ou six jours sans qu'on lui parlât de le dé-

pêcher. Madame Royale l'envoya chercher pour le faire aller à la Comédie un jour que Mr. de Savoye y étoit auprès de Mademoiſelle de Trezezon. Lorſqu'il en ſortit, il lui dit : Venez dîner demain avec moi. Il y alla ; & après avoit fait bonne chere, & bu à ma ſanté, il le fit monter dans un cabinet avec une machine à reſſort, où il y avoit cinq ou ſix perſonnes dont j'ai oublié les noms ; après quoi il lui dit : Je m'en vais gliſſer, venez avec moi. Il le fit mettre ſeul avec lui dans ſa calêche, puis il lui dit : Je ſais que je ſuis la cauſe innocente de votre voyage. Je ſerois bien malheureux ſi j'avois pu déplaire à Mademoiſelle. Brays lui répondit qu'il étoit vrai que l'on avoit écrit à Monſieur d'une maniere qui m'avoit fait de la peine ; que S. A. R. ſavoit bien que ce qu'on lui avoit mandé n'étoit pas. Il lui répondit : Je ne ſuis pas aſſez heureux pour que Mademoiſelle ait voulu m'écrire, & je ſuis aſſez malheureux, à ce que l'on m'a dit, pour qu'elle ſe ſoit moquée de moi à Lyon. Brays lui répondit ce que ſon bon ſens lui inſpira là-deſſus, & Mr. de Savoye reprit la parole, & lui dit : Sil y avoit quelqu'un dans mes Etats qui eût dit, écrit ou agi d'une maniere qui eût déplu à Mademoiſelle, je le ferois périr. Sur

cela il lui fit mille honnêtetés, & autant de proteſtations de ſervices pour moi. Il gliſſa ſur la glace. Brays envoya chercher un valet Hollandois qu'il avoit avec lui, qui s'aquitta mieux de cet exercice que toute la Cour de Savoye, après quoi ils remonterent en calêche pour aller à la ramaſſe en traîneau. Le Marquis de Fleury y arriva. Mr. de Savoye s'adreſſa à Brays pour lui dire : Voyez ce coquin, il n'eſt venu ici que pour m'eſpionner, & pour voir ce que je vous dirois; allons lui paſſer ſur le ventre. Brays lui répondit, qu'il le ſupplioit de ſonger qu'il avoit l'honneur d'être avec lui, qu'il lui demandoit la grace de ne pas exécuter ſon projet. Il s'emporta horriblement contre Fleury. Après qu'il fut de retour de la ramaſſe, avant que de ſortir de la calêche, Mr. de Savoye lui recommença toutes les proteſtations de ſervices & de reſpect pour moi qu'il avoit déja fait, & embraſſa Brays avec beaucoup d'honnêteté. Brays lui dit, qu'il croyoit prendre congé de lui. S. A. R. répondit : Je vous ai voulu parler ici, parce que je n'oſerois le faire devant le monde, ni vous embraſſer comme je viens de faire. Lorſqu'il arriva à ſon logis, il trouva la réponſe que Me. Royale avoit faite à la lettre que je lui avois écrite,

Comme c'étoit la veille de Noël, il la fit ſupplier de trouver bon qu'il demeurât juſqu'au jour d'après. Elle lui manda qu'il pouvoit attendre autant qu'il lui plairoit. Elle ne haſardoit rien, il avoit autant d'envie de s'en aller qu'elle en pouvoit avoir de le voir partir.

Le ſoir qu'il prit congé de Mᵉ. Royale, en traverſant une ſalle peu éclairée, on vint le prendre par la tête, & lui boucher les yeux. Il voulut ſe débarraſſer. Il trouva que c'étoit Mʳ. de Savoye qui l'embraſſoit, & qui lui dit : J'ai voulu encore vous réitérer mes compliments & mes aſſurances de reſpect pour Mademoiſelle. Cette maniere de procédé me parut fort d'un enfant, & ne me fit pas repentir de celui que j'avois tenu à l'égard de Mᵉ. ſa mere, qui m'avoit miſe hors d'état de renouer jamais commerce avec elle. Lorſque je rendis compte de tout cela à Leurs Majeſtés & à Mʳ. le Cardinal, ils n'en furent pas ſurpris, parce qu'ils connoiſſoient mieux que moi Mʳ. de Savoye. Je leur montrai la lettre que Mᵉ. Royale m'écrivoit en réponſe de la mienne. J'avois arrêté avec Mʳ. le Cardinal de l'envoyer à Monſieur. Elle étoit auſſi ſoumiſe que la mienne lui devoit avoir paru fiere. Elle me marquoit qu'elle n'avoit rien écrit

ui dit de ce que Monsieur se plaignoit; ainsi j'eus le plaisir de la faire dédire honteusement de tout ce qu'elle avoit mandé.

Mr. le Prince s'en alla à Paris, où il n'avoit pas encore été. Il partit l'après-midi du jour que le Roi s'en alla à Toulon. Il me vint voir pour me dire adieu. Nous causâmes deux heures de tout ce qui s'étoit passé. Il me dit très-souvent qu'il n'oublieroit jamais les obligations qu'il m'avoit, & qu'il seroit toute sa vie fortement attaché à tous mes intérêts. Sur le chapitre de la Comtesse de Fiesque, il en usa tout comme je le pouvois desirer. Je fus très-contente de lui. Je lui dis que j'avois toujours considéré & aimé le Comte de Fiesque, qui étoit mort depuis deux ou trois mois; que je le priois d'avoir soin de son fils. Il oublia bientôt ses bonnes intentions. Il ne songea jamais à faire rien pour lui, quoique le pere l'eût servi avec beaucoup d'honneur & de fidélité. Il y avoit même mangé tout son bien, & perdu l'occasion de se faire faire justice sur de grandes prétentions qu'a la Maison de Fiesque. Monsieur le Cardinal l'aimoit, & avoit résolu de le protéger; mais le Comte sacrifia tout pour suivre Mr. le Prince : ainsi il ruina sa fortune & celle

de toute sa famille. Mr. le Prince partit tard. Il avoit dîné avec le Cardinal. Je crus qu'il le falloit laisser en repos tout le reste de la journée, & attendre au lendemain à aller lui parler des lettres que nous avions à écrire à Monsieur, en même-temps que nous envoyerions Brays lui rendre compte du voyage qu'il venoit de faire à Turin. Le même soir que je travaillois à mon ouvrage dans ma chambre, il y entra un Courier, qui étoit une espece de folâtre qui divertissoit Monsieur. Il jetta un gros paquet sur ma table, & me dit : Votre pere n'est pas mort, je crois qu'il n'en mourra pas pour cette fois. Le Cardinal est-il ici ? J'ai un paquet à lui remettre. Je fus fort effrayée & très-impatiente de lui demander ce qu'il vouloit me dire. Il me conta que Monsieur avoit eu le transport au cerveau; qu'il en étoit revenu; qu'on avoit envoyé à Paris chercher Guenault. J'ouvris mes lettres, où je trouvai une relation de Mascarani écrite de la main de Belai, Médecin de Blois, très-habile homme, qui étoit consultant de Monsieur, & qui est présentement à moi. Cette relation faite par Guenault, Brunier, Premier Médecin de Monsieur, & plusieurs autres Médecins, marquoit une fort grande

maladie. Elle ne décidoit rien de l'état présent de Monfieur. Il paroiffoit qu'il y auroit eu beaucoup à craindre fi cette maladie avoit regardé un particulier; & comme Monfieur étoit un grand Prince, l'on difoit qu'il étoit hors de danger. J'envoyai chez le Cardinal, qui, de fon côté, avoit fait partir un Gentilhomme pour me venir faire fes compliments fur l'inquiétude qu'il concevoit que le mal de Monfieur me devoit caufer; qu'en fon particulier, il en avoit une fort grande; que s'il n'avoit pas été fi tard, il feroit venu me voir; qu'il y viendroit le lendemain. Je l'envoyai confulter fur l'envie que j'avois de partir fur le champ pour aller à Blois. Je ne pouvois demeurer en repos dans l'état que je favois où étoit Monfieur, quoique tout ce qui étoit autour de moi m'amufât par des affurances qu'il fe portoit mieux. Il me manda qu'il ne favoit pas affez les manieres de France pour me pouvoir dire ce que j'avois à faire dans une pareille occafion. Le Duc d'Anville, qui avoit été toute fa vie à Monfieur, & qui avoit un attachement pour Mr. le Cardinal, vint me voir pour me perfuader d'attendre le lendemain à prendre ma réfolution. Je queftionnai fort mon Médecin, qui me dit : Je n'au-

rois pas été si hardi que les Messieurs qui ont écrit la relation; je n'aurois pas décidé que Monsieur fût hors de danger; il est à craindre que le même transport ne le reprenne & l'emporte, ou que l'humeur ne se jette sur quelque partie du corps, & qu'il en demeure paralytique. On peut assez juger sur ce raisonnement, si je passai la nuit fort tranquillement. Outre l'état de Monsieur, il me passa des affaires si désagréables dans la tête, que je m'en trouvai fort troublée. Mr. le Prince de Conti, qui avoit toujours bien vécu avec moi, me vint voir le matin, avec un fort grand empressement. Je lui parlai de mon voyage. Il trouva que j'avois raison de vouloir aller auprès de Monsieur. Nous ajustâmes la maniere avec laquelle je pouvois faire le plus de diligence, qui étoit de prendre de Ville en Ville les chevaux des Evêques & des Gouverneurs, & que nous en trouverions presque jusqu'à Blois, avec quelques secours de gens de condition qui étoient sur ma route. Je devois mener peu de gens avec moi qui auroient couru la poste, & le reste devoit demeurer avec mon équipage à suivre la Cour, que je serois venue rejoindre, après avoir trouvé Monsieur assez bien rétabli, pour n'avoir rien

rien à craindre. Tout cela réfolu, Mr. le Prince de Conti & Madame fa femme, à qui mon Médecin avoit dit que la premiere nouvelle que j'aurois feroit la mort de Monfieur, ne me quitterent plus. Ils me confeillerent d'envoyer un Courier à Blois, & d'attendre là les premieres nouvelles; que felon ce que l'on me manderoit, je partirois. Je m'opiniâtrois fort de m'en aller. J'y étois portée par mille raifons, qui, fans celle de mon devoir, me faifoient defirer avec paffion de voir Monfieur. Mr. le Prince de Conti me dit : Puifque vous ne voulez pas me croire, rapportez-vous-en à la décifion de Mr. le Cardinal; nous allons lui expliquer votre réfolution, afin qu'il nous dife fon fentiment. Ils revinrent me dire, qu'il étoit au défefpoir de ne pouvoir venir lui-même me confeiller de ne pas partir que je n'euffe reçu un fecond Courier; que s'il n'avoit pas été malade, il feroit venu lui-même me perfuader de fuivre cet avis. Comme je crus que je devois déférer à fes fentiments & à ceux de Mr. le Prince de Conti, je dépêchai un de mes valets-de-chambre, qui étoit un garçon d'efprit. Me. la Princeffe de Conti ne me quitta plus. Nous allions toute la journée dans les Couvents; & tout le refte du

temps tout ce qu'il y avoit à Aix de personnes de la Cour & d'honnêtes-gens de la Ville, ne bougeoient de mon logis pour tâcher de m'amuser & diminuer mon inquiétude. J'envoyai chercher les Grands-Vicaires de Mr. le Cardinal Grimaldi, pour leur dire de faire prier Dieu pour Monsieur. Ils ordonnerent les Prieres de Quarante-heures. Le Parlement fit cesser les Comédiens: l'on fit tout ce qui pouvoit marquer le respect & l'affection que l'on avoit pour Monsieur.

Le Dimanche gras j'allai à la Messe aux Peres de l'Oratoire, l'après-dîner à Vêpres, au Sermon & au Salut: Madame la Princesse de Conti étoit avec moi. Monsieur de la Vrilliere, Secretaire d'Etat, qui étoit demeuré à Aix, ouvrit la malle du Courier qui passoit pour aller à la Cour, pour voir s'il n'y avoit point de lettres pour moi. Il n'en trouva pas. Il m'arriva un Courier le Dimanche au soir, duquel on ne me dit rien que je n'eusse soupé, & encore ce fut par moi-même que j'appris ce que je craignois le plus. Je rentrai dans ma chambre, j'y trouvai tous mes gens assemblés; cela me surprit. Je leur demandai si Cabane étoit revenu, ils me répondirent qu'il étoit arrivé. Je lui avois ordonné de re-

venir ſur ſes pas, s'il apprenoit la mort de Monſieur en chemin. Je n'en doutai plus. J'entrai dans mon cabinet, où je fondis en larmes. J'ai le cœur bon. Je ſentis dans ce moment-là toute la tendreſſe que la nature inſpire dans de ſemblables occaſions, & je n'eus de ſouvenir & de ſenſibilité que celle d'une violente douleur. Après que mes premiers mouvements me donnerent la liberté de penſer à moi, je ſongeai qu'il étoit de mon devoir de donner part au Roi de la mort de Monſieur : ce ſont de ces démarches de dignité où l'on ne doit jamais manquer. J'écrivis à Mr. le Cardinal que l'état où j'étois ne me permettoit pas d'écrire au Roi ; que mon devoir m'obligeoit de lui faire ſavoir la mort de Monſieur ; que je le ſupplicis de la lui vouloir dire, & que j'envoyois ce Gentilhomme pour cela. C'étoit Colombier, que j'avois auſſi chargé de voir la Reine & Monſieur. Mr. le Cardinal n'étoit arrivé que la veille à Toulon, il n'étoit parti d'Aix que le lendemain qu'il m'avoit fait dire qu'il me conſeilloit de ne pas m'en aller que je n'euſſe reçu de ſecondes nouvelles. J'envoyai avertir Mr. le Prince de Conti : j'avois donné cet ordre dès le ſoir, afin qu'on y allât de bonne heure, & qu'on lui dit de ma part que je

ſerois bien-aiſe qu'il eût le Gouvernement de Languedoc; que je lui conſeillois de le demander, & que je le priois en même-temps de ne vouloir pas parler des Gouvernements particuliers, afin qu'on les laiſſât à ceux à qui Monſieur les avoit donnés, qui n'étoient pas pourvus du Roi par la négligence de Monſieur, & par le reſpect qu'ils avoient eu pour lui, qui les avoit empêchés de le preſſer pour leur obtenir des proviſions. Enſuite je donnai ordre à tout ce qui m'étoit néceſſaire pour mon deuil, & après cela je me couchai, occupée d'un ſenſible regret de ce que Monſieur étoit mort, & perſuadée qu'il avoit raiſon de ne devoir pas être ſatisfait de moi par tout ce qu'on lui avoit dit ſur cette affaire de Savoye, dont je ne lui avois pas encore fait connoître la vérité. Brays étoit ſur le point de partir pour cela, comme je l'ai déja dit. Tout ce qui s'étoit paſſé entre Monſieur & moi me revenoit dans l'eſprit, non pas pour lui en ſavoir mauvais gré, c'étoit pour déplorer mon malheur de ce qu'il avoit toujours eu auprès de lui des gens mal-intentionnés contre moi, & pour le reproche qu'il ſe faiſoit d'avoir mal uſé de mon bien. J'étois donc pleine d'inquiétudes, & je cherchois avec une grande douleur le ſouvenir de

toutes les occaſions qu'il avoit pu croire que je lui avois manqué de reſpect; & quoique dans mes intentions, ni dans ma conduite, & encore moins dans les ſentiments de mon cœur, je ne trouvaſſe rien à me reprocher, je ne laiſſai pas de me tourmenter beaucoup, & de redoubler ma douleur; lorſque je ſongeois qu'il n'avoit jamais pu connoître les véritables ſentiments de tendreſſe que j'avois toujours eus pour lui; parce que les gens que je viens de dire lui tournoient toujours les affaires à mon déſavantage. Quoique je m'examinaſſe de toutes les manieres, & que je ne me trouvaſſe aucunement coupable, je ne laiſſois pas de ſentir mon état avec des accablements & des chagrins qni ne ſe peuvent exprimer ni concevoir que par les perſonnes qui en auront fait une auſſi rude épreuve que le fut la mienne, qui m'empêcha de dormir aſſez long-temps. Comme je crus que la mort de mon pere me donneroit des affaires, j'envoyai un Courier à Préſontaine pour lui ordonner de me venir trouver. Cela n'embarraſſa pas Guilloire. Lorſqu'il entra à mon ſervice, je lui avois promis qu'au retour de Préſontaine, je lui donnerois la Charge de mon Tréſorier, ou de l'argent, parce qu'il avoit quitté une Char-

ge dont il avoit l'agrément chez la Reine. Je lui voulois donc acheter celle de mon Tréſorier, qui étoit dans ce temps-là à bon marché, & qui a valu beaucoup depuis. Lorſque Préfontaine me l'avoit donné, il m'avoit dit qu'il étoit propre à l'occuper, & il l'avoit engagé ſur ce pied-là, parce que j'avois réſolu de me défaire de celui qui la rempliſſoit, duquel je n'étois pas contente, à cauſe que pendant que j'avois été à St. Fargeau, il m'avoit écrit deux ou trois fois qu'il n'avoit plus d'argent pour payer mon Pourvoyeur; que mes Fermiers ne le vouloient plus payer. Je le menaçois de le chaſſer. Il revenoit me demander pardon. Outre ces raiſons il avoit une femme ſi extravagante, par l'amitié qu'elle ſe piquoit d'avoir pour les Comteſſes, que je ne la pouvois ſouffrir. L'un & l'autre m'avoient ſi mal ſervie, & avoient ſi bien fait leurs affaires en peu de temps par la tolérance des gens de mon pere, qu'ils avoient amaſſé de forts grands biens, leſquels s'en ſont allés comme ils étoient venus. Après ſa mort, ſa femme continua dans ſa mauvaiſe conduite; ou plutôt par une juſte punition de Dieu, elle eſt venue dans une aſſez grande miſere. Tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Aix me vinrent voir. Le Parlement &

toutes les Compagnies, avec les Etats qui y étoient assemblés, me députerent pour me faire des compliments, & ensuite ils me vinrent tous voir chacun en particulier dans un temps aussi douloureux que l'étoit celui-là. Pour moi, je me trouvai fort heureuse d'avoir Mrs. les Evêques de Digne, de la Maison de Fourbin, & de Vence, autrement Mr. Godeau, qui a écrit si utilement pour le bien de l'Eglise. Ils me donnoient quelque consolation. Le Roi, la Reine, Monsieur & Mr. le Prince, & tout ce qu'il y avoit de gens en France, de quelque qualité qu'ils fussent, envoyerent ou arriverent pour me faire des compliments, ou m'écrivirent, avec une infinité de Princes étrangers; les uns parce qu'ils étoient mes parents, (il y en avoit beaucoup du côté de ma mere) & les autres par la considération particuliere qu'ils avoient pour moi. Belloi vint de la part de Madame pour donner part à Sa Majesté de la mort de Monsieur. J'envoyai Masi, un de mes Ecuyers, à Blois pour faire des compliments à Madame & à mes sœurs, avec ordre de leur faire beaucoup d'amitiés de ma part.

La Reine d'Angleterre, qui avoit fort envie de marier la Princesse sa fille, avoit eu quelque pensée sur Mr. de Savoye; &

pour en commencer la négociation, elle y avoit fait aller Deſchapelles, mari de Me. de Fienne, qui avoit quelque correſpondance avec Me. Royale. Le Roi cauſoit dans le carroſſe avec Monſieur, & lui faiſoit toujours la guerre ſur l'envie qu'il avoit de ſe marier. Il lui dit un jour: Vous épouſerez la Princeſſe d'Angleterre, parce que perſonne n'en veut. Mr. de Savoye l'a refuſée. J'en ai fait parler à Mr. de Florence où l'on n'en veut point; c'eſt-pourquoi je conclus que vous l'aurez. L'on voyoit viſiblement que le Roi ne les aimoit point, quoique la Reine eût beaucoup d'affection pour eux. La Palatine ménageoit ce mariage pour Monſieur ſous main, & l'on en parloit dans les endroits où l'on croyoit en ſavoir des nouvelles particulieres. Pour moi je n'y prenois aucun intérêt. Je n'avois jamais été perſuadée que j'euſſe pu être heureuſe avec lui. Il a paru depuis que je n'ai pas ſouhaité cet établiſſement, puiſque je l'ai refuſé.

La Cour étoit à Toulon, comme je l'ai déja dit, lorſqu'elle apprit la mort de Monſieur; & comme c'étoient les derniers jours de Carnaval, cela fit finir tous les plaiſirs. Le Roi fit le chemin qu'il avoit réſolu, & après s'en revint à Aix. Pendant l'abſence de la Cour, j'allois me prome-

ner; je ne pouvois pas, lorſque je voyois du beau temps, demeurer dans ma chambre, qui m'étoit beaucoup plus déſagréable depuis qu'elle étoit tendue de noir. Je fis faire un ameublement gris; c'eſt le premier qui avoit paru à une fille, il n'y avoit que les femmes veuves qui s'en fuſſent ſervies; ainſi l'on vit bien que je voulois porter le deuil le plus régulier, & le plus général qui eût jamais été. Tous mes gens juſqu'aux marmitons, & les valets de tout mon domeſtique en furent vêtus, les couvertures des mulets, les caparaçons de mes chevaux avec ceux de mes ſommiers, tout fut en noir. Cela parut très-beau la premiere fois que la Cour marcha, & l'on dit que j'étois magnifique en tout ce que j'ordonnois. Les promenades que j'ai dit que je faiſois pendant que la Cour n'étoit point à Aix, aboutiſſoient toujours à quelque couvent. J'étois ſouvent aux Carmélites, & ce fut dans leur Egliſe que je fis faire un ſervice pour Monſieur.

Mr. le Cardinal arriva devant le Roi. Il vint à mon logis; il me témoigna un ſenſible regret de la perte de Monſieur; il m'exagéra les obligations qu'il lui avoit, & quoiqu'il lui eût fait de la peine dans bien des occaſions, le ſouvenir de ces

mêmes obligations avoit toujours prévalu & étouffé tous ſes reſſentiments ; qu'il ne lui avoit jamais ſu mauvais gré de tout ce qu'il avoit fait contre lui ; qu'il ſavoit bien qu'il y avoit été pouſſé par des gens mal-intentionnés pour l'un & pour l'autre ; que dans le temps qu'il en avoit été le plus perſécuté, il ſavoit que Monſieur l'aimoit ; qu'il lui avoit même donné des marques d'eſtime & de confiance ; qu'il vouloit les reconnoître dans les perſonnes de ſes enfants ; qu'il me prioit de croire qu'il alloit ſonger à mon établiſſement, puiſqu'il ne l'avoit jamais fait ; que c'étoit ſon affaire ; qu'il me conjuroit de le laiſſer faire, & de ne me donner aucune inquiétude ; qu'il penſeroit auſſi à mes ſœurs ; qu'il falloit que je leur ſerviſſe de mere, parce que Madame gâteroit toutes les affaires dont elle ſe mêleroit ; qu'il falloit ſeulement lui donner de quoi vivre ſelon ſa condition, & conſidérer qu'elle avoit été femme de Monſieur ; que pour l'aînée de mes ſœurs, il avoit deſſein de la marier au Prince de Toſcane ; qu'il en avoit déjà parlé à l'Abbé des Bouttes ; que cette affaire étoit aiſée, parce qu'on la ſouhaitoit extrêmement dans ce pays-là ; que pour la ſeconde, qui n'étoit pas bien faite, & avoit la taille gâtée, il la falloit donner

à Mr. de Longueville pour son fils aîné le Comte de Dunois ; que Mr. de Longueville étoit fort riche ; que l'on ne lui donneroit rien, & qu'il se tiendroit fort honoré d'épouser une fille de Monsieur ; qu'elle garderoit son rang, & seroit plus heureuse que celle qui sortiroit de son pays ; que la derniere étoit accordée avec Mr. le Duc d'Enguien ; qu'il n'y avoit qu'à achever l'affaire. Je trouvai toutes ces dispositions admirables. Je n'avois pas envie de me marier ; mais je trouvois tout ce que l'on m'en disoit merveilleux, & j'écoutois tout avec plaisir.

Le Roi, la Reine & Monsieur n'arriverent que le lendemain. Ils vinrent ensemble chez moi. Le Roi me dit : Vous verrez demain mon frere avec un manteau qui traîne. Je crois qu'il a été ravi de la mort de votre pere, pour avoir le plaisir de le porter. Je suis bien heureux qu'il ait été plus vieux que moi, sans cela mon frere auroit souhaité ma mort pour le pouvoir mettre. Il croit hériter de son appanage ; il ne parle que de cela ; il ne le tient pas encore. Cette maniere de raillerie ne commença qu'après que le Roi m'eut fait son compliment, & qu'il eut demeuré quelque temps avec moi ; & après m'avoir fait mille honnêtetés, il me

dit qu'il vouloit me ſervir de pere, qu'il y étoit obligé. La Reine me parla auſſi avec des termes pleins de bonté. Elle fut préſente aux plaiſanteries que je viens de dire que le Roi avoit faites. Il eſt vrai que le lendemain Monſieur vint avec un manteau d'une furieuſe longueur. Il eut grand ſoin de me preſcrire quantité d'ordres pour ma belle-mere, afin qu'elle ne manquât à rien pour la dignité de ſon deuil. Je ne voulus pas me charger de lui rien mander, & je crois qu'elle ne s'en ſoucia guere, & qu'elle étoit peu ſenſible à ce qui avoit quelque rapport à la gloire de notre Maiſon. Belloi me conta que toutes les Lorraines qui étoient auprès d'elle diſoient : Madame ſera bien riche à cette heure que Monſieur eſt mort, & elle fera de ſon bien ce qu'elle voudra. Le même jour que Monſieur mourut, elle rompit ſa Maiſon, & elle envoya chercher toute la vaiſſelle pour la ſerrer. Elle faiſoit fermer les portes tous les ſoirs. Cela obligeoit les Prêtres qui étoient auprès du corps de Monſieur, de s'en aller; & comme il n'en reſtoit pas un, l'on ne faiſoit aucune priere, quoiqu'on ait toujours accoutumé d'en faire ſans ceſſe auprès des gens de la qualité de Monſieur. Ses ménages allerent juſqu'au point qu'il n'y

avoit ni lumieres pour éclairer, ni bois pour faire du feu, quoiqu'il fît un très-grand froid. L'on disoit que c'étoit l'affliction de Madame qui l'avoit empêchée de songer à rien de ce qu'il falloit faire. Pour moi l'on n'en pouvoit pas dire de même, j'ai une sorte d'esprit qui est plus agissante dans mes malheurs que dans un état tranquille. Ainsi j'espere que je ne manquerai jamais à pas un de mes devoirs. Belloi me dit encore qu'on avoit ôté les draps du lit de Monsieur, & qu'il avoit fallu que Me. de Raré en donnât un pour l'ensevelir. Les femmes ont fait de même à la mort de Madame, après qu'elle eut été embaumée; elles ne voulurent pas donner une chemise. Elles disoient qu'elles n'en avoient point; ainsi ce fut Me. la Princesse de Wirtemberg qui fournit le linge nécessaire en pareille occasion. Je questionnai fort le petit Belloi sur tout ce qui s'étoit passé à la mort de Monsieur, pour savoir qui l'avoit assisté. Il me dit, que ç'avoit été le Curé de St. Sauveur de Blois; le Pere Général de l'Oratoire, qui étoit son Confesseur, n'y étoit pas. L'Abbé de Rancé, son premier Aumônier, neveu de l'Archevêque de Tours, qui avoit eu cette charge, l'avoit donnée depuis à son neveu, qui y avoit

toujours été. Cet Abbé de Rancé eſt un homme d'une grande capacité, & d'un eſprit agréable. Il s'étoit fait Prêtre dans l'intention d'être Coadjuteur de l'Archevêché de Tours. Il étoit jeune, & les attaches du monde font ſouvent oublier les devoirs de la profeſſion qu'on a embraſſée : il s'étoit beaucoup écarté du bon chemin. Il avoit bien des amis, & pas un qui le fût aſſez pour lui dire ſon état. Dans le temps de la mort de Monſieur, Dieu commença à le toucher ; & comme les eſprits vifs prennent feu plus aiſément que ceux qui l'ont lent, il ſe porta à abandonner le monde, & à quitter ſes déréglements avec plus de ferveur qu'il n'avoit eu pour les plaiſirs. Il avoit une Abbaye nommé la Trape dans le Perche; il la tenoit en Commende : comme Dieu l'avoit touché, & qu'il avoit deſſein de faire pénitence, il demanda permiſſion au Roi qu'il pût tenir ſon Abbaye en regle. Cela lui fut accordé pour ſa perſonne ſeulement. Ainſi dès qu'il eût obtenu cette permiſſion, il ſe fit Religieux de l'étroite Obſervance de St. Bernard. Il fut député de toute leur réforme pour aller à Rome, où il réuſſit admirablement. Il y fit connoître ſa piété & ſa grande habileté, de maniere que l'on commençoit à le regarder

comme un digne ſucceſſeur de St. Bernard. A ſon retour il mit cette Abbaye ſur le pied où étoit cet ordre dans le temps que leur St. Fondateur vivoit. Leur vie eſt telle, qu'elle leur fait porter l'auſtérité ſi loin en tout, que je crois que ſi St. Bernard revenoit il reſormeroit la Trape dans ſa maniere de ſévérité, autant que tout l'Ordre de Citeaux en a beſoin dans le relâchement de la ſienne. Lorſque Mr. de la Trape fut de retour de Rome, les quatre premieres années ſe paſſerent ſans que perſonne entendît parler de lui, tant ſa ſolitude étoit grande. Dieu, qui s'eſt voulu ſervir d'un exemple vivant pour toucher les gens qui ſont dans les mêmes engagements où il avoit été, permit à ſon grand regret que ſa vie & ſa vertu ne demeuraſſent pas enſevelies dans ſon Abbaye. Il eſt devenu l'admiration de tous les gens de piété, & la terreur de ceux qui ne ſe ſont pas ſervis des graces que Dieu leur a voulu faire avec la même utilité qu'il a ſuivi & répondu à celles qu'il lui a données.

Pour revenir à Monſieur, j'appris qu'il avoit fait dans le peu de relâche que ſon mal lui avoit donné, toutes les actions d'un bon Chrétien; & comme il y avoit quelques années qu'il ſongeoit à la mort,

ſa mauvaiſe ſanté, beaucoup d'exils, & mille déſagréments qu'il avoit ſurmontés, lui avoient imprimé des ſentiments de piété qui me donnoient quelque conſolation, & beaucoup d'eſpérance que Dieu lui auroit fait miſéricorde. Je dois dire à la louange de M^e^. de Saujon, pour laquelle il avoit eu une honnête paſſion, qu'elle avoit fort contribué à le faire penſer à ſon ſalut. Il alloit réguliérement tous les jours à la meſſe; il ne manquoit jamais à la grande de ſa Paroiſſe, ni à Vêpres, ni aux autres prieres. Il ne pouvoit pas ſouffrir qu'on jurât dans ſa maiſon, & il s'étoit lui-même corrigé de cette méchante habitude. L'on me dit qu'il avoit donné ſa bénédiction à mes ſœurs, & que le trouble où tout le monde étoit, avoit empêché ceux qui l'aſſiſtoient de la lui demander pour moi. Ou lui parla du Comte de Charni, il ne répondit rien de favorable pour lui. Il reçut ſes Sacrements à midi, & mourut ſur les quatre heures. Madame ne s'y trouva pas; & comme ſon dîner étoit porté, & que ſes femmes alloient & venoient dans ſa chambre, on pouvoit croire qu'elle étoit occupée à manger pour mettre ordre à des vapeurs auxquelles elle étoit fort ſujette. Je ſuis perſuadée que dans un moment où l'on eſt affligé, la

nourriture feroit plus de mal que de bien. L'on emporta le corps de Monfieur à St. Denis avec quelques Gardes & quelques Aumôniers, fans le faire fuivre que par très-peu de fes autres Officiers. Cela fe fit fans pompe ni dépenfe. Lorfque l'on fe meurt, & que l'on defire qu'il ne fe faffe aucune cérémonie extraordinaire, ces fentiments font louables. Je ne crois pas que ceux qui retranchent de certains devoirs de grandeur, ayent plus de mérite devant Dieu que devant les hommes. Je fais bien que fi j'avois été à Blois, tout fe feroit paffé d'une autre maniere.

Peu de jours après que la Cour fut de retour à Aix, Goulas & Beloi arriverent pour fupplier le Roi de la part de ma belle-mere, de lui accorder fa protection pour elle & pour fes enfants. Lorfqu'ils furent arrivés, avant que de fe montrer, ils me firent dire qu'ils avoient ordre de s'adreffer à moi pour concerter tout ce qu'ils avoient à faire. Je crus que c'étoit un tour de l'habileté de Beloi & de Goulas, qui favoient qu'il étoit de la bienféance d'en ufer ainfi. Madame, qui n'en favoit pas tant qu'eux, ne s'en feroit pas avifée. J'avois d'autant plus de raifon de le croire, que Beloi avoit toujours gardé de grandes mefures avec moi pendant

que j'étois mal avec Monſieur, ce qui m'a toujours paru d'une bonne conduite, parce qu'un habile homme ne doute jamais qu'un pere ne ſe raccommode avec ſes enfants; & lorſque l'on en a uſé mal, l'on eſt indubitablement brouillé avec l'un des deux, & le plus ſouvent avec l'un & l'autre. Pour Goulas il croyoit que s'il gardoit cette conduite, c'étoit le moyen de ſe raccommoder avec moi. Ils me firent connoître que c'étoit par reſpect que Goulas ne venoit pas à mon logis, qu'il craignoit que je ne le vouluſſe pas voir. Je lui fis dire qu'il ſeroit le bien venu, puiſqu'il venoit de la part de Madame. Lorſque Beloi & lui furent chez moi, Goulas me dit que Monſieur avoit fait un teſtament, qu'il donnoit ſes médailles, ſes livres & ſes oiſeaux au Roi. C'étoit des livres de miniature, pleins de toutes ſortes d'oiſeaux, ce qui eſt très curieux. Il y avoit auſſi des fleurs, des plantes & des coquilles de toutes les manieres. Il me dit que ce teſtament ne contenoit que cela. Je fus perſuadée que Monſieur n'y avoit pas penſé, & que l'on conſeilla à Madame de le faire faire. Je crois qu'elle auroit beaucoup mieux fait de donner ces curioſités au Roi, comme un préſent qu'elle lui faiſoit, plutôt que de les lui faire tom-

ber en main par un teſtament ſuppoſé, puiſqu'il étoit certain que Monſieur n'y avoit pas penſé. Je les menai chez Mr. le Cardinal, & les préſentai à Sa Majeſté. Ils ne me parlerent preſque de rien. Mr. le Cardinal me dit qu'ils lui avoient propoſé de faire Mr. l'Evêque de St. Malo Tuteur de mes ſœurs; qu'il étoit beaupere de Beloi; qu'il me prioit de lui en dire mon ſentiment. Je lui répondis qu'il étoit très-honnête-homme, & fort habile; qu'il avoit été Conſeiller, Maître des Requêtes, & ſouvent Intendant de Juſtice dans les Armées & dans les Provinces dans le temps qu'il portoit le nom de Villemontée; mais qu'il s'étoit fait d'Egliſe par le mauvais état de ſes affaires, & que pour l'ordinaire l'on ne choiſiſſoit guere un homme ruiné pour être Tuteur, & que comme Evêque il étoit obligé de réſider dans ſon Dioceſe; que pour moi, quoique je le trouvaſſe un très-honnête homme, je n'aurois pas jetté les yeux ſur lui. Il me demanda ſi je voulois lui nommer quelqu'un, que je lui ferois plaiſir, qu'il me promettoit que perſonne ne ſauroit que je m'en fuſſe mêlée, & je ſuis perſuadée qu'il m'a tenu parole; parce que qui que ce ſoit n'a cru que je lui euſſe nommé le Premier Préſident du Parle-

ment de Paris. Je lui dis qu'il me sembloit que cela auroit plus de dignité. Il me répondit que j'avois raison, & il le declara peu après. Je ne sai s'il le reçut, parce que je lui en avois donné l'avis, ou s'il n'avoit pas résolu de le faire, & qu'il fût bien aise que je donnasse dans son sens. Beloi & Goulas m'en vinrent rendre compte; & après qu'ils eurent réglé cette affaire, lorsqu'ils prirent congé de moi pour s'en retourner, je les chargeai de toutes les honnêtetés imaginables pour Madame, & leur dis que j'étois pourtant persuadée qu'elle n'en auroit aucune pour moi. Je leur témoignai qu'elle ne me feroit pas plaisir, si elle alloit à Paris, d'y prendre mon appartement qui étoit celui de mon pere, où j'avois accoutumé de loger; qu'elle pouvoit se mettre dans le sien; qu'elle n'étoit pas en état de choisir avec moi; que j'étois l'aînée des filles de Monsieur; qu'elle ne devoit rien avoir au Luxembourg qu'à cause de mes sœurs; que son douaire devoit être pris à Montargis; qu'elle avoit encore Limours, qui étoit une maison proche de Paris, où elle pouvoit s'aller établir; que je leur ordonnois de lui dire que c'étoit mon intention, que je serois bien-aise qu'elle la suivît, parce que si elle en usoit autrement, j'au-

rois ſujet de me plaindre d'elle. Je fis force honnêtetés à Beloi. Pour Goulas, je lui dis : Tant qu'il a été queſtion des affaires de ma belle-mere, je vous ai bien voulu voir ; comme voilà votre commiſſion finie, je vous défends de vous préſenter davantage devant moi.

L'on apprit que Madame, au-lieu de demeurer quarante jours ſans ſortir d'une chambre tendue de noir, comme c'eſt la coutume, étoit ſortie dix ou douze jours après la mort de Monſieur, pour s'en aller à Paris, & cela avec un équipage qui la devoit faire connoître, ainſi qu'elle en avoit le deſſein. Elle s'étoit miſe à une portiere, maſquée d'une maniere extraordinaire. Elle avoit dans ſon carroſſe ſon Apothicaire, ſon Chirurgien, & deux de ſes femmes. Elle alla coucher à Orléans. Comme c'étoit la principale Ville de l'appanage de Monſieur, tout le monde la reconnut, & ſa vue cauſa autant de douleur à tout le Peuple, que la précipitation de ſon voyage & cette maniere d'équipage donna d'étonnement à la Cour lorſqu'elle apprit ſa conduite. Après qu'elle & mes ſœurs furent arrivées à Paris avec cette maniere de dignité, Madame commença à faire détendre mon appartement pour s'y loger, & envoya ſes filles dans le ſien ; tout cela

ſans me faire aucune honnêteté. Quand j'appris cette belle exécution, je ne fus pas fort modérée dans mes premiers mouvements. J'en parlai à la Reine & à Mr. le Cardinal, qui me témoignerent là-deſſus des ſentiments qui étoient fort obligeants pour moi, & peu favorables pour Madame. Je ne ſais ce que je lui écrivis. Je ſais ſeulement que je le fis, & que ce ne fut ni obligeamment, ni tendrement pour elle.

La Cour partit d'Aix pour aller à Marſeille, où le Roi ne voulut entrer que par une grande brêche qu'on avoit fait faire aux murailles de la Ville : ce qui fut une des punitions qu'on leur fit, pour qu'ils n'oubliaſſent de leur vie leur révolte, & qu'ils viſſent des marques viſibles de leur châtiment. Toutes les rues & les places publiques de la Ville étoient pleines de troupes. La Cour y ſéjourna quatre jours, dont j'en paſſai deux dans mon lit, parce que j'avois la migraine. Je fus fort effrayée de voir promener les galériens dans la Ville avec leurs chaînes. Ces ſortes d'objets n'étoient pas agréables à trouver dans notre chemin. Lorſque nous allions ſur le Port, il y avoit force vaiſſeaux & quatre galeres; elles n'étoient point armées; je ne trouvai pas

les boutiques le long du Port remplies de marchandiſes extraordinaires, comme je l'avois oui-dire. Ce Pays, quoique le monde en parle comme d'une merveille, ne me parut pas répondre à cette grande opinion, & les oliviers qui en font le revenu me parurent de vilains arbres à la vue. L'on diſoit qu'il y avoit du plaiſir dans les ſaiſons des fruits, d'en voir une quantité prodigieuſe, & les meilleurs du monde. Cela me paroiſſoit vraiſemblable, à cauſe du Soleil qui eſt beaucoup plus chaud qu'ailleurs. Il y a quantité de vins de liqueurs, & celui du Pays n'y eſt pas bon. Il n'y a ni veaux ni chapons; ainſi au-lieu d'eau de veau que j'ai accoutumé de prendre, je fus réduite à me ſervir de celle de poulet : ce qui ne m'accommodoit pas. L'on m'envoya de Languedoc quelques préſents de chapons, parce qu'on ſavoit qu'ils étoient rares à Marſeille. Je n'y trouvai pas que les avenues, les chemins & les villages approchaſſent de la beauté de ceux d'autour de Paris. Le Roi & la Reine me dirent qu'ils avoient vu à Toulon une maiſon nommée Boijanſi, où il y avoit une grande quantité d'orangers & de citrons doux : cela n'eſt pas ſi général que je l'avois oui prôner. L'on avoit mis des Mouſquetaires du Roi ſur

les galeres où l'on s'alloit promener ; elles me parurent bien peintes & bien dorées, & la chambre du Commandant bien propre. Cette multitude d'hommes nuds est hideuse à voir, & représente une espece d'enfer qui fait horreur d'un côté, & donne de la pitié de l'autre. Cette promenade fit vomir ou tomber en foiblesse tous ceux qui suivoient la Cour. Il n'y eut que la Maison Royale qui ne se sentit point de l'air de la mer. L'on fit pêcher & prendre beaucoup de poissons, dont le nom de la plupart m'étoit inconnu, parce qu'il ne s'en trouve pas de pareils dans l'Océan. L'on nous disoit que le poisson de cette mer-là est très-mauvais dans la Méditerranée, & que celui de celle-ci ne vaut pas mieux dans l'autre.

Le Roi eut envie d'aller au château d'If, qui est à une lieue & demie avant dans la mer, & à la même distance de Marseille. L'on n'y peut aborder qu'avec de petites chaloupes. La Reine n'y voulut pas aller ; elle me permit d'y suivre le Roi. Nous voulûmes approcher pour mettre pied à terre, il vint une vague qui nous couvrit d'eau. Il est bien difficile d'y aborder, parce que ce château est situé sur un grand rocher qui est continuellement battu des vagues ; ainsi à mesure

que

que les chaloupes approchent à un ou deux endroits où l'on peut ſe jetter à terre, il faut prendre ſon temps lorſque la vague vous enleve, & ſortir chaque fois un ou deux à la fois : il faut ſauter avec bien de la diligence, parce que ſi l'on manquoit le mouvement qui fait approcher les chaloupes du rocher, l'on tomberoit dans la mer. Pour ſe remettre dans les mêmes chaloupes lorſqu'on en veut ſortir, il faut étudier de ſemblables mouvements, & ſe jetter les uns après les autres dedans. Ce château eſt bâti ſur un rocher. Il y a à l'entrée une aſſez grande cour avec des maiſons bâties pour le logement des ſoldats. L'on y a fait porter quelques terres pour y faire de petits jardins potagers. Après cela l'on entre dans un donjon, où il y a quelques chambres aſſez obſcures. Au-deſſus d'une groſſe tour, il y a une terraſſe ſur laquelle on ſe peut promener, & d'où on voit Marſeille, & la pleine mer, & deux autres Iſles qui ſont plus grandes que celle-ci, qui paroiſſent affreuſes par leur élévation & par des rochers qui ſemblent inacceſſibles. L'on ne laiſſe pas pourtant de voir des gens qui s'y font porter par curioſité. Ces deux Iſles paroiſſent être fort proches de ce château; cependant ceux qui ont

mis pied à terre disent, qu'il y a une bonne demie-lieue de distance de celle qui est la plus proche. L'on y donna une grande collation au Roi. Nous étions en Carême, presque personne n'y mangea. J'avoue que j'avois une fort grande impatience d'en être dehors, cela a l'air d'une prison, & toute ma vie j'en ai eu une terrible horreur. J'ai raison de croire que cette sorte de haine étoit un pressentiment de la douleur qu'une prison me donneroit un jour. Lorsque j'eus joint la Reine, je me sentis un fort grand plaisir. Nous allâmes dans sa galere droit à Marseille, d'où l'on partit deux jours après pour retourner à Aix, où l'on séjourna peu de temps. L'on fut fort scandalisé dans ce pays-là de ce que je n'allai pas à la Ste. Beaume, qui est une dévotion particuliere à Ste. Magdelaine. Comme il y avoit de la petite-vérole, & que je la craignois fort, cette peur amortit mon zele pour leur dévotion.

D'Aix nous allâmes à Avignon. Le Roi & la Reine prirent différents chemins, parce que la Reine voulut aller à Apt, où l'on dit qu'est le corps de Ste. Anne. Nous allâmes à Malmor, où j'appris que mes mulets avoient suivi ceux du Roi, de maniere qu'il me fallut coucher dans

une chaiſe, juſqu'à minuit que Comminge m'envoya ſon lit, ſur lequel je me jettai pour le reſte de la nuit. Il y avoit dans mon logis un homme de ſoixante ans paralytique ; je ne voulus pas que l'on l'ôtât de ma chambre, parce que c'étoit la ſeule où il y avoit une cheminée pour le tenir auprès du feu dans ſa chaiſe, de laquelle il ne bougeoit. La Reine n'étoit guere mieux logée que moi ; il falloit paſſer dans ſon anti-chambre pour aller chercher du foin & de l'avoine pour tous nos chevaux, parce que c'étoit la ſeule maiſon où il y en avoit. Nous fûmes auſſi-bien logés à Apt que nous l'avions été mal à Malmor. La Reine y fit ſes dévotions. C'eſt un lieu où tout le monde en a beaucoup à Ste. Anne. Ce qui m'y parut mal, fut le peu de ſoin qu'on a d'y conſerver les Reliques. Elles ſont dans une vilaine chaſſe de bois & dans un coffre preſque rompu; l'on en donna à la Reine. Lorſqu'un Chanoine les voulut prendre, il rompit les ais avec les mains, & prit de la poudre à poignée ponr en donner à qui en vouloit. La Reine alla aux Cordeliers, où on lui en donna auſſi des châſſes de St. Elzéare & de Ste. Dauphine. Elles étoient bien mieux tenues que celles de la Cathédrale. Les Religieux eurent ſoin de donner les Vies

de ces SS. à la Reine, que je lus dans le chemin. C'étoit le mari & la femme qui vécurent enſemble comme deux grands Saints, ainſi que cela étoit expliqué. Comme ma mémoire ne me remet par les termes qui exprimoient leur vie, & qu'il y avoit des circonſtances qui ne ſeroient pas bonnes à écrire, ceux qui auront la curioſité d'en ſavoir davantage, pourront avoir recours à leurs hiſtoires. De là nous allâmes à l'Iſle, qui eſt une Ville dans le Comtat d'Avignon, où l'on nous parla extrêmement de la fontaine de Vaucluſe, lieu renommé par la ſolitude du grand Pétrarque, qui a compoſé dans cette endroit-là, ſelon qu'il le dit lui-même dans ſa Vie, tous les Ouvrages de Poéſie qui ont paru, & qui ſont encore ſous ſon nom. Il dit qu'il vit Laure dans la ville de l'Iſle ; qu'il en devint amoureux; qu'il l'a aimée vingt ans durant ſa vie, & vingt ans après ſa mort; qu'il s'étoit retiré dans cette ſolitude pour y achever les Ouvrages qu'il y avoit commencés, conçus ou projettés, en un mot, tout ce qu'il a écrit. Il étoit né à Florence; il étoit ſorti du temps des Guelphes & des Gibelins; & après avoir été élevé à quelque dignité dans l'Egliſe, il étoit mort à Padoue. Voilà ce que l'on nous en dit dans Vaucluſe, &

ce que j'en ai appris dans l'Hiſtoire de Pétrarque, qui a été un des plus grands hommes du monde.

Les troupes du Pape qui étoient en garniſon à Avignon, vinrent au-devant du Roi. Leur rencontre nous fit ſouvenir de l'aventure de la cave. Comme les Rois ſe rendent maîtres de cette place toutes les fois qu'ils y vont, & que cela leur eſt d'autant plus naturel que ce n'eſt que par bonté qu'ils y ſouffrent le Pape, ainſi que Mr. Dupui & d'autres Hiſtoriens & Auteurs, qui ont traité des droits de la Couronne, s'en ſont expliqués; l'amour que j'ai pour ma patrie, m'a obligé de dire ce mot dans ces Mémoires. Je ne dis pas que j'aime la Monarchie, parce que ce ſeroit m'aimer moi-même, puiſque celle de France prend ſon origine avec ma Maiſon. Je reviens aux troupes du Pape qui ne parurent que ſur le chemin. Celles du Roi entrerent & garderent ſa perſonne & la Ville. Pendant toute la Semaine ſainte qu'on y paſſa, nous allâmes aux Stations dans les Chapelles des Pénitents: il y en a de blancs, de noirs, de bleus, de violets & de gris. Ils ſe promenent dans les rues la nuit du Jeudi ſaint avec quantité de flambeaux: c'eſt une proceſſion, & une dévotion qui leur vient d'Eſpagne & d'Italie. Elle eſt

fort établie dans plusieurs endroits du Languedoc. Voilà tout ce que j'y vis de nouveau, au-dessus de ce que j'ai dit du premier voyage que j'y fis.

D'Avignon nous allâmes à Perpignan, nous passâmes par Narbonne, où je vis encore beaucoup de marques de grandeur de la Maison de Joyeuse : bien des maisons de cette Province se sentent de sa libéralité. Perpignan me parut une très-vilaine Ville : le pays y est beau ; les avenues avec une jolie riviere, en rendent les abords agréables. Le jour qu'on y arriva, il faisoit très-beau. Le lendemain il plut si horriblement, que les rivieres & les torrents étoient débordés. Il y fallut séjourner. La Reine alla voir tous les Couvents de Religieuses. Celles qui sont très-austeres dans ce pays-ci sont très-coquettes dans ce pays-là ; elles portent des guimpes de quintin plissé, mettent du rouge, se fardent, & font gloire d'avoir des amants. Il y en eut une qui pria Comminge de me la présenter, & de me dire qu'elle étoit maîtresse de St. Aunais. Je fus fort effrayée de ce genre de compliment. Elle me dit qu'elle espéroit que par la bonté qu'il lui avoit toujours dit que j'avois pour lui, j'en aurois un peu pour elle ; qu'il y avoit dix ans qu'elle étoit sa dévote, qui est

le nom ordinaire qu'on leur donne. Je ne ſus que répondre. Les hommes & les femmes ſont habillés à l'Eſpagnole, & y vivent de même. Leurs maiſons y ſont auſſi bâties à la mode du même pays, ſans cheminée, ſi ce n'eſt à la cuiſine. Comme il faiſoit froid, & que je n'aime pas à prendre ma chemiſe humide, j'allois dans la cuiſine me chauffer, & y prendre ma chemiſe qui étoit ſechée à la fumée de la viande; ce qui n'étoit pas une agréable caſſolette. L'on y donna un divertiſſement à Leurs Majeſtés, qui devint un peu tragique. Loqueman, Colonel Suiſſe, y étoit en garniſon. Il avoit fait venir un âne & un ours dans une cour, afin que nous en viſſions le combat des fenêtres. Comme toute la maiſon étoit pleine de monde, quantité de gens ſe mirent ſur un degré en perron, appliqué contre la muraille. L'antiquité de la maiſon, la grande pluie qui étoit tombée, la foule du monde qui s'y étoit placé, ébranla le degré d'une maniere qu'il en tomba deux pierres qui écraſerent la tête d'un de mes Pages, couperent deux doigts de la main à un autre; un Mouſquetaire qui étoit entre deux, eut ſa caſaque toute déchirée, & fut tout meurtri depuis la tête juſqu'aux pieds ſans avoir de coups mortels. Cet ac-

cident fit ôter Leurs Majeftés & tous les fpectateurs, des fenêtres : tout le refte de la journée l'on ne parla que du malheur de mon Page, & du bonheur du Moufquetaire; ainfi il fallut effuyer tout le jour cette défagréable converfation, qui me laiffoit des impreffions peu divertiffantes. Il y eut à l'Hôtel-de-Ville un bal à la mode d'Efpagne, qu'on appelloit autrement un Saravos, où l'on ne danfe pas comme en France; ce qui me donna la curiofité de le voir : & comme il y avoit peu de temps que Monfieur étoit mort, la Reine me commanda d'y aller. Je me mis derriere tout le monde, & m'ennuyai beaucoup. Il n'y avoit qu'un violon, & de même de toutes fortes d'inftruments jufqu'à une vielle, & de certaines tringles de fer avec des boucles que l'on faifoit fonner avec un autre morceau de fer; je ne fais fi cela ne s'appelle pas une cimbale. Les hommes y étoient avec leurs épées au côté, & leurs manteaux. Je crois qu'ils prenoient autant de plaifir à y danfer, que j'en avois autrefois dans nos bals. Je dis cela pour ne pas juger du goût des autres. Lorfque les eaux furent diminuées, on partit. Il me fouvient que j'eus grand'-peur lorfque l'on paffa au gué où l'eau entroit par les portieres des carroffes. Il y

en eut un des miens où étoient mes pierreries, qui penſa ſe perdre, & les gens de dedans faillirent à être noyés. Une de mes femmes, qui aſſura n'avoir eu aucune peur, fut preſque en état d'être perdue. Elle crioit toujours qu'on lui donnât du ſecours, qu'elle avoit les pierreries de Mademoiſelle. Il me ſouvient que lorſque nous partîmes de Malmor, j'avois eu grande peur quand nous traverſâmes la Durance, quoique nous fuſſions dans un bac, qui me parut moins ſûr que ceux qui ſont ſur la riviere de Seine. Cette crainte me venoit de la rapidité & du caprice de cette riviere, qui change à toutes les heures du jour de lit. Outre cette raiſon on nous avoit dit qu'un homme de chez la Reine s'y étoit noyé le matin. Il y a un proverbe Provençal qui dit : le Parlement & la Durance ruinent la Provence.

Nous retournâmes à Toulouſe, où l'on fut quelques jours. Le Roi donna le Gouvernement de Languedoc au Prince de Conti, & tous les Gouvernements particuliers qu'avoient les gens de Monſieur, furent donnés ou vendus, & ôtés à tous ceux à qui il en avoit donné le commandement. Mr. & Me. la Princeſſe de Conti allerent à Bourbon : ce qui fit naître une difficulté à la cérémonie du mariage du Roi ; parce

qu'il falloit être trois pour porter la queue de la Reine, & je ne voulus pas qu'il y eût vec moi d'autres que des Princesses du Sang. Je ne voulus pas non plus être mêlée avec les étrangeres qui me sont trop inférieures. La Reine, qui connoissoit & aimoit fort la Princesse Palatine, & qui savoit qu'elle avoit une chimere dans la tête sur ce que le Prince Palatin a été quelque temps Roi de Bohême, auroit bien voulu lui faire plaisir dans cette occasion, quoiqu'elle ne le disoit pas ouvertement. Elle auroit souhaité, parce qu'il n'y avoit personne, que cette nécessité l'eût mise en état de la porter avec moi. Comme dans ce temps-là j'avois les rangs & les dignités dans la tête, & que je n'aurois pas voulu pour rien du monde qu'à l'avenir l'on eût pu me citer pour avoir dérogé en rien, je fis tout ce que je pus pour empêcher Madame la Princesse de Conti de partir. Je m'en expliquai avec le Cardinal, ce qui l'obligea de me faire espérer qu'elle seroit de retour. Je vis que le temps s'approchoit, qu'elle ne pouvoit arriver assez-tôt; je proposai à M^r^. le Cardinal de faire venir une de mes sœurs; qu'elle viendroit à mes dépens; qu'elle logeroit avec moi; qu'il n'en coûteroit rien à ma belle-mere. Il me répondit que cela ne seroit pas juste;

que le Roi en feroit la dépenſe; que la queſtion étoit de ſavoir ſi Madame le voudroit. Je lui dis qu'elle feroit ce qu'on voudroit. Ainſi je lui envoyai un Gentilhomme qui étoit à elle auſſi-bien qu'à moi, qui s'appelloit La Guériniere. Je lui écrivis une lettre tout comme ſi j'avois été contente d'elle, & ne lui diſois rien de mon logement, parce qu'il n'en étoit pas temps. Je lui demandois une de ſes filles, je lui marquois qu'elle logeroit avec moi, que j'en aurois le plus grand ſoin du monde. Elle me répondit qu'elle m'en envoyeroit deux, & l'écrivit à Mr. le Cardinal, & qu'elle ſeroit bien-aiſe qu'il n'y eût que des petites-filles de France qui portaſſent la queue de la Reine; qu'elle envoyeroit Me. de Saujon avec elles; qu'elle le prioit de vouloir leur faire donner un logement chez la Reine; qu'elle ſeroit bien-aiſe qu'elles ne logeaſſent pas avec moi, de peur de m'incommoder; & en mon particulier elle me remercia des offres que je lui avois faites.

Lorſque j'arrivai à Toulouſe, j'y trouvai Préfontaine qui n'y étoit que du même jour. J'y reçus force compliments ſur la mort de Monſieur, qui étoit généralement regretté de toute la Province, & avec raiſon, parce que le général & le par-

ticulier lui avoient de grandes obligations ; & une des plus fortes marques de considération qu'il leur avoit témoignée, étoit celle qu'il n'avoit jamais voulu qu'ils se déclarassent pendant la guerre contre le Cardinal, quoique la Guyenne, qui est une bonne partie du Languedoc, l'eût fait ; & Mrs. de Toulouse savent bien que s'il l'avoit desiré, ou seulement souffert, il en auroit été le maître ; ainsi il avoit préféré leurs intérêts aux siens. L'on y séjourna peu de temps, parce que la Reine avoit de grandes impatiences d'être arrivée à St. Jean-de-Luz. Nous passâmes à Acqs, où il y a une fontaine d'eau chaude, & une d'eau froide ; de maniere que lorsqu'on y jette un chien, il devient comme mort dans un instant ; & si on le retire & met promptement dans l'autre, il reprend ses esprits sans qu'il paroisse qu'il ait eu la moindre incommodité. Il y a aussi des boues que l'on disoit fortifier les bras & les jambes, où on avoit quelque mal, si on les mettoit dedans, & après les en avoir sorti, il falloit les laver de cette eau. J'en envoyai chercher pour mettre sur un bras qui m'avoit fait mal après la chûte de dessus un cheval, qui m'avoit aussi fait prendre une entorse au pied. Comme il y avoit long-temps que je ne m'en sen-

tois plus, je fis le remede plutôt pour l'essayer que par aucune nécessité : au-lieu de me trouver soulagée ou plutôt fortifiée le lendemain, je ne pouvois marcher ni m'aider de mon bras qui se pela aussi-bien que mon pied, & l'un & l'autre devinrent comme si j'avois eu des érésypelles. L'on se moqua fort de moi, de m'être fait malade par la crainte de la devenir un jour. Ce pays-là me parut beaucoup plus beau que la Provence, j'étois ravie de voir des chevres & des vaches, & d'entendre ce que l'on disoit, parce que le Gascon a bien plus de rapport au François : presque tous les gens du pays l'entendent, & s'en servent bien plus familiérement qu'en Provence.

L'on resta huit jours à Bayonne, qui est à mon gré une fort jolie petite Ville, où l'on voit beaucoup de vaisseaux. Me. la Princesse de Carignan & Madame de Bade y arriverent, & beaucoup d'autres gens; parce que la plus grande partie de la Cour avoit été de Toulouse à Paris, lorsque nous avions fait le voyage de Provence, où ils avoient passé l'hyver, & étoient revenus pour se trouver au mariage. Nous arrivâmes donc à St. Jean-de-Luz, qui est un village très-agréable. Les maisons y sont propres; celle de la

Reine qui étoit dans un des bouts de la place, avoit la vue ſur la riviere qui y paſſe; l'on y voyoit auſſi le pont qui paſſoit à Sibour, qui eſt un village de l'autre côté, où étoit logé le Cardinal & beaucoup de gens de la Cour. Il y a une iſle au milieu de la riviere, dans laquelle eſt bâti un Couvent de Recolets; ils ont une place devant, qui donne ſur le pont, qui fait une agréable promenade, où le peuple va aux heures & aux journées qu'il n'a rien à faire. Le Roi d'Eſpagne arriva à St. Sébaſtien en même-temps que nous à St. Jean-de-Luz. Pimentel fit force allées & venues. Les deux Rois s'envoyerent faire des compliments; tout ce détail ſera dans l'Hiſtoire, & je me perſuade qu'il y en aura une de ce qui s'eſt paſſé-là, jour par jour, pendant toutes les conférences: ainſi je n'en dirai que ce que j'ai vu & fait. Monſieur eut envie d'aller au lieu où ſe tenoient les conférences: j'eus la même curioſité. J'allai avec lui; c'étoit à deux lieues de St. Jean-de-Luz, c'eſt un lieu qu'on appelle l'iſle du Faiſan. L'on paſſoit un pont, qui étoit comme une galerie qu'on avoit tapiſſée; il y avoit au bout un ſallon qui avoit une porte qui donnoit ſur un pareil pont bâti du côté d'Eſpagne, de même que le nôtre du côté

de France. Il y avoit une grande fenêtre qui donnoit ſur la riviere du côté de Fontarabie, qui étoit l'endroit par où on venoit d'Eſpagne. Ils y arrivoient par eau, puis il y avoit deux portes, l'une du côté de France, & l'autre du côté d'Eſpagne, pour entrer dans deux chambres magnifiquement meublées avec de très-belles tapiſſeries. Il y avoit d'autres petites chambres tout autour avec des cabinets, & la ſalle de l'aſſemblée étoit au milieu à l'autre bout de l'iſle. Elle me parut fort grande, il n'y avoit de fenêtres qu'à l'endroit qui avoit la vue ſur la riviere, où l'on mettoit deux ſentinelles lorſque les Rois y étoient : le corps-de-Garde ſe tenoit hors de l'Iſle. Les Gardes étoient dans deux ſalles auprès du veſtibule dont j'ai parlé : chaque chambre n'avoit qu'une porte, à la réſerve de la ſalle de la conférence, qui en avoit deux vis-à-vis l'une de l'autre, & qui étoit, comme j'ai déja dit, fort grande : à proprement parler, de deux chambres l'on n'en avoit fait qu'une. La tapiſſerie du côté de l'Eſpagne étoit admirable, & du nôtre auſſi. Les Eſpagnols avoient par terre de leur côté des tapis de Perſe à fond d'or & d'argent, qui étoient merveilleuſement beaux. Les nôtres étoient d'un ve-

lours cramoifi, chamarrés d'un gros galon d'or & d'argent. Pour les chaifes, je ne me fouviens pas comment elles étoient faites. Il y avoit deux écritoires, je ne me fouviens pas bien non plus de quelle matiere elles étoient : il me femble que les ferrures étoient d'or, & fi je ne me trompe, il y avoit deux horloges fur chaque table; tout y étoit égal & bien mefuré. Lorfque nous fûmes de retour, nous contâmes à la Reine comme tout cela étoit fait. Nous rencontrâmes quantité d'Efpagnols dans le chemin, qui venoient de voir la Cour. Les François de leur côté alloient à St. Sébaftien voir celle d'Efpagne. Mr. le Tellier & Mr. le Maréchal de Villeroi y allerent, Dom Louis de Haro leur donna à dîner : c'étoit peut-être un Vendredi, ils furent très-fcandalifés de voir de la viande mêlée avec du poiffon. Ces Meffieurs lui en témoignerent leur étonnement, & ils l'étoient d'autant plus, que les Efpagnols font les hypocrites fur les moindres bagatelles : ainfi dans cette occafion ils devoient être auffi édifiés des François, que ceux-ci avoient peu de raifon de le devoir être d'eux.

Lorfque Madame eut prié le Cardinal de faire loger mes fœurs chez la Reine, la propofition m'en déplut; parce que fi

elles y avoient demeuré, elles auroient été à toutes les heures du jour, où je n'étois pas chez la Reine ; elles auroient toujours mangé avec elle, ce que je ne faisois point. J'avoue que je trouvai ce projet habile & bien imaginé par ma belle-mere, de se vouloir faire donner des distinctions par néceffité, qui ne m'étoient pas données par mon opulence ; parce que si je n'avois pas eu de maison, il auroit fallu que dès mon enfance j'eusse demeuré chez la Reine, & j'aurois toujours mangé avec elle, ainsi que je le lui ai souvent oui-dire ; & c'est comme Me. la Duchesse d'Elbœuf, bâtarde de Henri IV, avoit fait pendant qu'elle étoit Mademoiselle de Vendôme. Ce n'est pas que de ce temps je n'allasse presque tous les jours manger avec la Reine ; mais comme je n'en avois pas pris d'habitude dans le commencement, & que j'étois bien-aise d'être libre chez moi, je ne me contraignois pas. J'ai eu toute ma vie une grande jalousie pour toutes les grandeurs qui me pouvoient distinguer des autres, quoique dans bien des occasions j'en aye négligé quelques-unes par une certaine liberté d'esprit, & une espece de hauteur qui me mettoit au-dessus des bagatelles, & qui me faisoit préférer le repos chez moi, sans me sou-

cier de rien. Je m'appercevois que l'on s'avisoit pour mes sœurs d'aller à leurs fins, sous prétexte de marquer leurs démarches avec la derniere exactitude. Cela réveilla ma gloire; j'étois au désespoir dans ce moment-là, & je ne pouvois souffrir, par la grandeur & par la délicatesse de ce que je me sentois, qu'elles eussent quelque agrément que je n'aurois pas eu. J'aime à dire la vérité; ainsi je dépeins mes défauts & mes bonnes qualités avec la même bonne foi qu'un autre le pourroit faire : ainsi j'étois fort inquiétée sur mes sœurs. J'appris avec un très-grand plaisir qu'elles devoient arriver, & qu'on leur avoit marqué un logis. Je souffrois d'autant plus sur la crainte de cette distinction, que je n'osois ni agir ni m'en ouvrir à personne. Elles vinrent avec les Officiers de Madame dans deux de ses carrosses : leur équipage parut fort honnête, & ne manquoit de rien de tout ce qui s'appelle nécessaire; cela alloit même à la dignité. Mesdemoiselles d'Alençon & de Valois vinrent : Madame ne voulut pas donner le dégoût à Mademoiselle d'Orléans de voir épouser le Roi, parce qu'elle avoit fort espéré de se marier avec lui, comme je l'ai déja dit. Me. de Saujon & Mademoiselle de Montalais, une des

filles de Madame, étoient avec elles. Me. de Pontac, chez qui elles avoient logé lorſqu'elles paſſerent à Bordeaux, vint auſſi avec elles. Elle me fit entendre que l'attachement qu'elle avoit eu, & qu'elle vouloit toujours avoir pour moi, lui avoit fait prendre ſoin de marquer à mes ſœurs toutes les conſidérations que je leur attirois. Toutes les perſonnes qui venoient de St. Sébaſtien, faiſoient de grandes relations à la Reine ſur la perſonne de l'Infante; & comme elle prenoit un grand plaiſir d'en entendre dire du bien, chacun lui faiſoit ſa cour, & lui marquoit de grandes impatiences de la voir. Pendant ce temps-là, le Duc de Parme rechercha & épouſa la Princeſſe Marguerite de Savoye. Tout le monde fut fort étonné, qu'après avoir prétendu épouſer le Roi, elle eût voulu épouſer un petit Souverain d'Italie, malhonnête homme, qui n'avoit de paſſion au monde que celle de bien ferrer un cheval. Il ſembla à toute la Cour que cet établiſſement ne répondoit point à la maniere fiere avec laquelle elle avoit ſoutenu la rupture de ſon mariage avec le Roi, & qui lui avoit attiré les louanges de tout le monde : ainſi l'on diſoit qu'elle auroit mieux fait de ne ſe point marier, ou de ſe mettre dans une Reli-

gion. Elle ne ſurvécut pas long-temps à cette honte, parce qu'elle mourut peu après ſon mariage.

Nous avions à St. Jean-de-Luz des Comédiens Eſpagnols : la Reine alloit les voir tous les jours, & moi aſſez rarement. Ils danſoient & chantoient entre les actes, & s'habilloient en Hermites & en Religieux, faiſoient des enterrements & des mariages, & profanoient beaucoup les Myſteres de la Religion : ainſi bien des gens en furent ſcandaliſés. Les Italiens en faiſoient de même lorſqu'ils vinrent en France, & on les en déſaccoutuma. Mr. le Cardinal eut long-temps la goutte. Nous l'allions voir tous les jours au retour de Vêpres, de Complies ou de Salut. La Reine ne perdoit jamais une de ces prieres, & ſouvent elle alloit à toutes les trois. Un jour que je regardois par une fenêtre de Mr. le Cardinal, par laquelle l'on voyoit la riviere & les Pyrénées, Me. de Motteville, qui étoit avec moi, me donna occaſion de lui parler de la ſolitude des déſerts, & nous moraliſions ſur la vie heureuſe qu'on y pouvoit mener, débarraſſé des fatigues de la Cour, & au-deſſus des injuſtices que l'on y recevoit ; que cela mettoit les gens en état de ne vivre que pour ſoi-

même. Cette conversation avoit un grand champ de morale; pour peu qu'on eût eu envie d'y mêler du Christianisme, nous ne nous serions pas sitôt séparées ou tues; mais la Reine étant sortie pour aller à la Comédie, je l'accompagnai jusqu'à la porte, & m'en allai promener sur le bord de la mer, où il me passa bien des idées dans l'esprit sur le plan d'un vrai solitaire. Je voulois que ce fussent des gens qui n'eussent pas été rebutés de la Cour; & comme je m'en faisois un plan qui me paroissoit extraordinaire, & beau à pratiquer, je m'en allai au plus vîte à mon logis, j'y pris une plume & de l'encre, & j'écrivis une * lettre de deux ou trois feuilles de papier, que j'adressois à Me. de Motteville. Je la fis copier, & la lui envoyai par un homme inconnu. Je ne voulois point que dans ce désert il y eût ni galanteries, ni mariage. Elle devina aisément que c'étoit de moi, parce que l'on lui en avoit dit chez Mr. le Cardinal. Elle me fit une réponse qui m'obligea à lui écrire une seconde lettre; & comme cela me plaisoit, & qu'elle y prenoit plaisir, nous entretînmes cette sorte de com-

* On trouvera cette lettre, & les autres à la fin de ces Mémoires.

merce une ou deux années. Si l'on avoit ramassé toutes ces lettres, il s'en seroit fait un volume assez gros. Elle est fort savante, ce qu'elle m'écrivoit étoit admirable : nous y mettions de l'Italien, de l'Espagnol. Il y avoit des citations de la Ste. Ecriture, des Peres même, des Fragments de Poëtes, & quantité d'autres ramassis assez particuliers. On lui prit les deux premieres qu'elle m'écrivit, qu'on fit imprimer dans des Recueils qui portent pour titre : *Œuvres galantes.* Je dis qu'on les lui avoit prises, parce que je sais que les originaux ou les copies qu'elle m'envoyoit n'ont pas sorti de mes mains, & j'en ai encore une marque certaine, qui est que pour y avoir voulu augmenter on les a gâtées, que les miennes sont beaucoup plus naturelles & mieux écrites. J'avoue que je fus très-fâchée de les voir ainsi imprimées.

Après beaucoup d'allées & de venues faites de Fontarabie à St. Jean-de-Luz, le jour du mariage fut arrêté. L'envie nous prit à Monsieur & à moi, d'aller à Fontarabie voir la cérémonie, le Roi d'Espagne & la jeune Reine. Nous le proposâmes à Mr. le Cardinal qui le trouva bon. Il dit qu'il étoit nécessaire d'en faire avertir le Roi d'Espagne. Ainsi

Monſieur & moi nous fûmes 24 heures dans une joie inconcevable ; mais elle nous devint fort amere, & me fit bien pleurer. Le Roi dit à Monſieur qu'il ne vouloit pas qu'il y allât ; que le préſomptif héritier d'Eſpagne n'entreroit point en France pour voir la cérémonie ; qu'il n'y avoit pas même de Grands d'Eſpagne, ni de principaux Seigneurs de ce pays-là qui fuſſent venus voir la Cour de France, & que je ferois bien auſſi de n'y pas aller. Nous fûmes très-fâchés Monſieur & moi, de la réſolution & de l'ordre du Roi. Je dis à Mr. le Cardinal que j'étois une Demoiſelle ſans conſéquence ; que je ne devois pas hériter du Royaume ; que puiſque les filles n'étoient bonnes à rien en France, il ne falloit pas qu'elle fuſſent malheureuſes juſques dans l'envie qu'elles avoient de voir une cérémonie. Monſieur par-deſſous main, demanda comme une grace particuliere qu'on ne m'y laiſſât pas aller ; l'on fut trois ou quatre heures enfermés dans la chambre de Mr. le Cardinal, où tout le monde croyoit qu'il s'y traitoit des affaires d'Etat ; tous les Miniſtres avoient été mandés, & je ſavois que ce n'étoit que ſur une eſpece de démêlé que cela avoit cauſé entre Monſieur & moi. Il deſiroit que je n'y allaſſe point,

moi je m'opiniâtrois à vouloir obtenir cette permiſſion. Enfin, au ſortir de ce grand Conſeil, l'on me dit qu'il avoit été réſolu que j'irois à Fontarabie. L'on envoya chercher Laîné, qui étoit le Miniſtre de Mr. le Prince en Eſpagne, ainſi qu'il l'avoit été à Bordeaux. Comme c'étoit un homme d'eſprit, qui parloit agréablement, enfin un de ces gens qui ſe donnoit des airs ſur-tout, il s'étoit fait des affaires depuis le retour de Mr. le Prince, qui l'obligeoient ou lui ſervoient de prétexte pour ne bouger de la Cour; ainſi on le chargea de me ſuivre, & Mr. le Cardinal fit ſavoir à Dom Louis de Haro, que j'irois inconnue voir la cérémonie. Ce ſoir-là le Roi, la Reine, Monſieur & moi nous ſoupâmes chez le Cardinal, parce qu'il avoit la goutte. Nous accommodâmes une caſſette que Monſieur de Créqui devoit porter à la jeune Reine de la part du Roi; c'étoit un aſſez grand coffre de Calambouc, garni d'or, dans lequel l'on mit tout ce que l'on peut s'imaginer de bijoux d'or & de diamans; comme des montres, des heures, des gants & miroirs, boîtes à mouches, paſtilles, petits flacons, de toutes ſortes d'étuis à ciſeaux, couteaux, curedents, de petits tableaux de miniature, des croix,

des

des chapelets, des bagues, des bracelets, des crochets de toutes ſortes : tout cela étoit d'un grand prix, & dans un petit coffre. L'on y mit auſſi des perles, des pendants-d'oreilles & des diamants en grand nombre dans une petite boîte, enfin tout ce que l'on avoit de plus beau, à la réſerve des pierreries de la Couronne, parce qu'elles ne ſortent jamais du Royaume, & que les Reines ne peuvent les avoir en propre. L'on croira aiſément qu'il n'y eut jamais un ſi beau ni ſi magnifique préſent, ni ſi galant.

Le lendemain j'empruntai un carroſſe pour que mes armes ne paruſſent pas à ce voyage de curioſité. Je pris avec moi Me. la Ducheſſe de Navailles, qui venoit pour être Dame- d'honneur de la Reine, Me. de Pontac & Mlle. de Vandy. J'avois tenu mon départ ſecret pour n'être pas importunée du monde qui auroit voulu venir avec moi. Lorſque nous fûmes à Andaye, qui eſt le dernier Village ſur le bord de l'eau, vis-à-vis Fontarabie, Laîné, qui étoit allé au-devant, me vint dire que les bateaux étoient tous prêts : il y en avoit trois qui étoient tous peints, & dorés d'une maniere fort propre & très-magnifique, avec des meubles qui répondoient à tout le reſte du vaiſſeau ;

entr'autres il y avoit des rideaux de damas bleu avec de grandes franges d'or & d'argent. Avec cet équipage nous arrivâmes au port, où nous ne trouvâmes pas les carrosses qui nous y devoient attendre. Les bateliers dirent qu'il avoit passé des Dames qui les avoient pris, & qu'une de celles-là avoit dit que les carrosses étoient pour elle. Je ne fus pas long-temps à deviner que c'étoit Mᵉ. de Lyonne qui les avoit pris. Laîné mit pied à terre, & arrêta deux carrosses à six chevaux chacun, qui passoient. Nous nous mîmes dedans pour nous mener à Fontarabie. Lorsque nous entrâmes dans la Ville, nous trouvâmes un corps-de-garde à la porte, comme il y en a dans toutes les Places frontieres. Il y avoit des Officiers qui se promenoient devant leurs corps-de-garde, qui nous saluerent avec beaucoup d'honnêteté, & tous les gens que nous trouvâmes dans toutes les rues en firent de même. J'avoue que j'eus la vanité d'attribuer à ma bonne mine toutes ces civilités extraordinaires; je ne pouvois pas croire que ce fût ma parure, parce que j'étois habillée de drap noir avec un mouchoir uni, une coëffe claire, & mes cheveux tout défrisés. Je trouvois même que je devois avoir l'air étranger avec des che-

veux blonds tout plats, qui ne ſont pas d'un grand ornement.

Nous arrivâmes à l'Egliſe, qui avoit un grand perron avec peu de Gardes à la porte. Tout eſt ſi bien réglé en Eſpagne, que perſonne ne ſe preſſe d'entrer où il ne doit pas être ; ainſi ils n'ont jamais aucun embarras. Me. de Navailles, menée par mon Ecuyer, marchoit devant, & j'allois toute la derniere avec Laîné. Nous trouvâmes devant la porte de l'Egliſe un Lieutenant des Gardes-du-Corps du Roi, qui dit : L'on m'a ordonné de venir recevoir la parente de Mr. Laîné; après quoi Pimentel arriva, il me prit de l'autre main, & me dit : Le Roi m'a commandé de me mettre auprès de vous, parce qu'il veut vous connoître. Nous trouvâmes le Patriarche des Indes, qui étoit Grand-Aumônier du Roi d'Eſpagne : il étoit frere du Duc de Medina Sidonia, qui me fit force compliments, & me dit qu'il avoit extrêmement connu mon pere en Flandres. L'on nous mena auprès de l'autel ſur la droite du côté par où l'on entre, qui eſt un endroit un peu élevé. J'y trouvai beaucoup de François, que je pris la peine de faire ranger. J'ordonnois là tout comme j'aurois fait en France, & je ne me ſouvenois pas que j'y devois être in-

connue. L'on m'apporta une chaiſe ; dans cette occaſion, j'oubliai qui j'étois, je la refuſai. La place du Roi étoit au bout du chœur, au moins à l'endroit où ils ſont placés en France. Je dis cela, parce que le chœur & la nef n'étoient pas ſéparés. L'autel étoit élevé, & n'étoit éclairé que par une fenêtre ronde, placée au-deſſus de la porte. Il y avoit une courtine pour le Roi ; & pour en parler plus intelligiblement, c'étoit un lit ſans bois, attaché au plancher. Il étoit de brocard d'or. J'y vis force Aumôniers avec des ſurplis & des bonnets. Le drap de pied du Roi étoit ſous la courtine, & le rideau, qui regardoit l'autel, étoit ouvert : auprès de la courtine, il y avoit un ſiege pour Dom Louis de Haro, & à côté un banc pour les Grands d'Eſpagne, vis-à-vis duquel il y en avoit un autre pour les Aumôniers : tous les François étoient ſur les dégrés qui étoient aux côtés de l'autel. Le Lieutenant des Gardes qui nous avoit conduites, étoit celui de la Garde Bourguignonne. Le Maître des Cérémonies nous plaça. Le Roi vint bientôt après ; il avoit devant lui quelques Gardes Suiſſes en petit nombre, la plupart demeurerent au bas de l'Egliſe. Ils ne ſont pas néceſſaires pour faire ranger le monde, par-

ce que perſonne n'oſe approcher. L'Evêque de Pampelune marchoit devant le Roi avec tout ſon Clergé, vêtu de tous ſes habits pontificaux. Le Roi avoit un habit gris avec de la broderie d'argent, un gros diamant en table qui retrouſſoit ſon chapeau d'où pendoit une perle : ce ſont deux pieces de la Couronne d'une grande beauté ; ils appellent ce diamant le Miroir du Portugal, & la perle, la Pelegrine. Il fit la révérence à l'autel avec une gravité qui ne ſe peut copier. L'Infante le ſuivoit ſeule, habillée de ſatin blanc en broderie avec des petits nœuds de lame d'argent, fort parée à la mode d'Eſpagne. Elle avoit d'aſſez vilaines pierreries : elle étoit coëffée avec de faux cheveux. Sa Camériere majore lui portoit la queue. La premiere action du Roi & de l'Infante fut de me regarder ſans faire ſemblant de me connoître, & moi de mon côté je les regardai auſſi avec beaucoup d'attention. Le Roi n'étoit pas beau ; mais il avoit bonne mine, quoiqu'il eût l'air vieux & caſſé. L'Infante me parut fort reſſembler à la Reine ; elle me plut extrêmement. Le Roi commanda que l'on tirât le rideau du côté que j'étois, afin que je le viſſe plus facilement : il fit même ſigne à des Aumôniers de ſe ranger,

de peur qu'ils ne m'empêchaſſent de voir. Tous ſes ſoins me parurent fort honnêtes & très-obligeants pour moi. La Camériere étoit devant la courtine un peu ſur le côté, avec deux autres Dames vêtues à l'Eſpagnole, & trois filles qui n'étoient point belles, quoiqu'elles euſſent furieuſement de rouge. Lorſque la Meſſe fut à moitié dite, le Commandeur de Souvré s'aviſa que Mr. l'Evêque de Fréjus n'y étoit pas. Il le cria à Pimentel & à Lionne, qui étoient auprès de moi, qui ne l'entendoient pas. Je leur dis ce qu'on demandoit. Ils parlerent tout auſſi-tôt à leur frere l'Abbé, qui l'alla chercher. Mr. de Fréjus arriva tout ſeul ſans maître de cérémonies, ni perſonne pour l'accompagner. Lorſqu'il paſſa auprès de Dom Louis, il ſe plaignit du peu de ſoin que l'on avoit eu de l'avertir. Après que l'Evangile fut dit, il vint ſix Pages avec de grands flambeaux blancs, qui firent la révérence à l'autel, & après cela au Roi : lorſque le Prêtre eut communié, ils s'en retournerent, & firent les mêmes révérences. La Meſſe finie, le Roi ſe mit dans ſa chaiſe, & l'Infante s'aſſit ſur ſon carreau. Après cela l'Evêque deſcendit, & Dom Louis approcha, qui donna la procuration du Roi, que Mr. de Fréjus

venoit de lui apporter. Un Prètre la lut, & les Dispenses du Pape : puis on les maria. Le Roi fut toujours entre l'Infante & Dom Louis : lorsqu'il fallut dire oui, elle se tourna du côté du Roi son pere, lui fit une profonde révérence qui apparemment lui permit de répondre. Elle remua les levres si gravement, que je ne m'en pus presque appercevoir, quoique je fusse très-près, & à l'endroit où l'on pouvoit mieux voir. La quantité de François qu'il y avoit, faisoit une grande presse, & l'on ne pouvoit pas entendre. Quoique ce fût la plupart des gens de qualité, ils n'avoient pas les mêmes égards que les Espagnols, qui ne faisoient aucun embarras. L'Infante ne donna pas la main à Dom Louis, & il ne lui présenta point de bague, comme l'on fait par-tout. Lorsque le mariage fut fait, la jeune Reine se mit devant son pere à genoux, lui baisa la main ; il mit son chapeau à la main, & l'embrassa sans la baiser, après quoi elle marcha à sa droite. Elle fit quelques petites cérémonies à la porte. Lorsqu'ils furent sortis, je m'arrêtai un moment pour laisser passer la foule. Comme je voulois sortir, Dom Pedro d'Arragon, Capitaine de la Garde Bourguignonne, vint avec six Gardes, & dit à Laîné, qu'il venoit cher-

cher ses Dames. Il marcha devant nous avec le fils d'un Grand dont j'ai oublié le nom; il nous conduisit au château qui étoit fort près. C'étoit une vieille maison que Vatteville, Gouverneur de la Province de Guipuscoa, a fait raccommoder pour y recevoir la Cour d'Espagne.

Nous trouvâmes à l'entrée, comme ailleurs, beaucoup de Pages & de Laquais: c'est la plus grande dépense que les Espagnols fassent; ainsi le nombre en est plus grand qu'en France. Nous entrâmes dans une anti-chambre où les François faisoient, aussi-bien qu'à l'Eglise, beaucoup de presse. Nous allâmes dans une autre. Après nous trouvâmes celle où le Roi mangeoit, sur une petite table; il y avoit un cadenat & point de nef. Le Gentilhomme de la chambre de semaine le servoit, & les valets-de-chambre portoient la viande. Son Médecin étoit contre la muraille, un peu éloigné; de l'autre côté, il y avoit le Duc de Medina de las Torres. Contre la muraille il y avoit des Grands d'Espagne avec le Patriarche des Indes. L'on me mit auprès de la muraille, & les François étoient au milieu de la chambre, fort éloignés. Le Roi me regarda extrêmement, il mangeoit de la grenade avec une cuiller, & cela avec une lenteur fort grave. Je me

trouvai auprès du Marquis d'Aytonne, qui parloit françois. Le Marquis de Leche, fils aîné de Dom Louis, m'avoit fort regardée à la Messe ; & comme nous l'avions rencontré à l'entrée & au passage, il dit à Laîné, qu'il seroit bien-aise de voir la Dame qu'il menoit, quoiqu'il ne la connût pas ; il alla se mettre auprès du Marquis d'Aytonne. Je lui demandai s'il parloit françois, il me répondit que non, qu'il l'entendoit lorsqu'on lui parloit doucement. Je lui dis que j'en étois de même de l'Espagnol. Il n'étoit pas beau, il avoit la physionomie d'un honnête homme, & étoit fort civil. Son frere le Comte de Monterci, me parut beaucoup mieux fait ; il alloit & venoit pour me faire force révérences, & passoit devant moi. Il ne me parla pas. Je ne vis Dom Louis que de loin. Le Duc de Medina de las Torres donna à boire au Roi, il versa de l'eau de cannelle qui étoit la boisson du Roi, dans la soucoupe ; on fit l'essai ; après quoi il se mit à genoux, & donna à boire au Roi. S'il y a des Grands d'Espagne qui soient couverts dans ce moment-là, ils ôtent leur chapeau ; tous ceux qui sont Officiers de la maison ne se couvrent jamais qu'aux cérémonies. L'on me vint dire que la Reine dînoit. Je sortis sans faire la

révérence, parce qu'on m'avoit dit que j'en devois user de cette maniere pour qu'on ne fît pas semblant de me connoître; le Roi ne me quitta pas de vue tant que je fus dans la chambre. J'allai chez la Reine, où je trouvai beaucoup de monde qui la voyoit dîner. Je ne sais si c'est parce qu'elle étoit notre Reine, la presse y étoit bien plus grande, & les gens bien plus proche de sa table que de celle du Roi son pere. Je lui fis une grande révérence, & passai derriere sa chaise. Je m'allai mettre auprès de M^e^. la Duchesse d'Usès, & de M^e^. de Motteville qui étoit au bout de la table. Je fis cela d'un air un peu familier. Comme je fus auprès d'elle, je fis une seconde révérence, à laquelle elle répondit par un souris le plus agréablement & le plus honnêtement du monde. Elle me parut d'un air grand, aimable & civile. Je ne doutai pas qu'elle ne plût à tous les François lorsqu'elle seroit en France; pour moi j'en fus enchantée. M^e^. de Motteville, qui parloit Espagnol, lui dit que je la trouvois extrêmement à mon gré. Elle lui répondit très-honnêtement, qu'elle en étoit bien-aise. Tout le temps qu'elle fut à dîner, elle regarda toujours de mon côté, & parla assez. Il y avoit un certain bouffon, qui

étoit venu de St. Jean-de-Luz, qui lui dit comme j'entrois : Voilà Mademoiſelle d'Orléans, couſine du Roi de France. Elle le fit taire : c'étoit un aſſez mauvais bouffon. Lorſqu'elle ſortit de table, elle vint droit à moi, & dit : Il faut que j'embraſſe cette inconnue. Je voulus lui baiſer la main, elle ne le voulut pas ſouffrir. Elle ne les avoit pas ſi belles que celles de la Reine mere ; après qu'elle eut demeuré un moment, elle s'en alla dans ſa chambre, & peu après elle me vint voir, & me dit de ne pas m'en aller ; ſa premiere femme-de-chambre revint me dire que la Reine me demandoit. Je la trouvai aſſiſe ſur des carreaux ; l'on m'en apporta un. Elle me fit ſigne de m'y mettre. Je demandai quelqu'un qui ſût parler françois, l'on fit entrer le Baron de Vatteville. Elle me demanda des nouvelles de la Reine & de Monſieur le Cardinal, & me dit qu'elle avoit appris que mes ſœurs étoient jolies, & me demanda ſi Madame de Carignan n'étoit pas à St. Jean-de-Luz ; après quoi elle me parla de l'impatience qu'elle avoit de voir la Reine ; qu'elle avoit fort envie de me connoître, qu'elle étoit bien-aiſe de me voir. Il n'y eut pas d'honnêteté & de bonté qu'elle ne me té-

moignât ; à quoi je répondis avec tout le respect que je lui devois. Je me levai pour m'en aller, je la suppliai de me donner sa main, elle ne le voulut pas, & m'embrassa encore une foi. Je lui attrapai la main, elle se leva, & me fit la révérence. Elle donna sa main à Madame de Navailles & aux deux autres Dames que j'avois avec moi. L'on m'offrit à manger, mais je n'en voulus point. Vatteville me pressa fort de souffrir qu'il me donnât à manger, il me vint conduire jusqu'au bateau où un carrosse de la Reine me mena. J'allai en diligence à Andaye, où je dînai avec précipitation, tant j'avois d'impatience de retourner dire à la Reine mere ce que j'avois vu. J'allai descendre chez Mr. le Cardinal, où elle étoit, je lui fis une fidelle relation de ce qui s'étoit passé à mon voyage, dont elle fut aussi contente que moi qui l'étois extrêmement. C'étoit le jour de la petite Fête-Dieu 3 Juin 1660. Tout aussi-tôt que je fus de retout du salut, où j'allai avec la Reine, je courus à mon logis m'habiller pour aller au bal, où je n'avois pas été dans mon grand deuil hors le jour du mariage du Roi, qui portoit dans lui-même une ample permission. Je me parai de perles & mes sœurs aussi, parce que cette sorte de parure de bijoux,

eſt de deuil quand elle eſt ſeule. Le bal ne dura pas long-temps, parce qu'on le commença fort tard, & que le Roi vouloit aller ſouper devant minuit. Pendant que l'on danſoit, la Reine mere m'entretint en tiers avec le Roi, qui me diſoit qu'il étoit bien-aiſe de ce que je leur avois dit de la jeune Reine ; que tout ce qu'on leur avoit conté ne les en avoit pas tant perſuadé que ce que j'en diſois ; qu'ils étoient ravis qu'elle m'eût plu ; que j'avois le goût bon ; que je me connoiſſois en tout ; que c'étoit une marque qu'elle avoit de l'eſprit de m'avoir fait bien de l'honnêteté. Enfin il ne ſe peut rien imaginer d'obligeant qu'ils ne me diſſent. Je pris bien plus de plaiſir à les écouter que je n'aurois fait à danſer, quoiqu'en ce temps-là j'aimaſſe la danſe d'une maniere extraordinaire. Les marques de conſidération qu'on m'a données & en tout temps, & en tout âge, ont toujours prévalu au-deſſus de tous les autres plaiſirs.

La Reine alla le lendemain à la conférence pour y voir le Roi ſon frere. Elle ne mena avec elle que Mr. le Cardinal & ſes Dames d'honneur. Le Roi, qui y avoit été inconnu, nous conta à ſon retour la joie que la Reine avoit eue de voir le Roi ſon frere, & celle qu'il lui avoit témoi-

gnée de ſon côté ; qu'ils s'étoient tenu des diſcours ſi tendres & ſi obligeants ſur le mariage & ſur la paix, qu'il n'y avoit rien d'égal ; qu'il lui avoit parlé de moi ; qu'il étoit fâché que j'euſſe voulu être inconnue ; que cela avoit empêché qu'on ne me rendît tout l'honneur qu'il avoit deſiré. J'eus la curioſité de demander ſi le Roi d'Eſpagne avoit baiſé la Reine mere. Il me répondit que non, qu'ils s'étoient embraſſés à la mode d'Eſpagne. Dom Louis paſſa dans la ſalle qui étoit du côté de France, où étoit la jeune Reine. Le Roi s'approcha de la porte, & la regarda par-deſſus ſon épaule. La Reine mere le vit. Elle regarda le Roi ſon frere, & ſourit, qui ne la quitta plus de vue auſſi-bien que la jeune Reine, qui nous a dit depuis, qu'elle l'avoit trouvé fort bien, & qu'elle avoit baiſſé les yeux. Le Roi nous parut fort ſatisfait de la Reine ; il nous dit qu'il s'étoit mis ſur le bord de la riviere pour la voir embarquer, & qu'il s'étoit apperçu qu'elle avoit volontiers regardé de ſon côté. L'on ſongea à la cérémonie, & l'on s'aviſa qu'il falloit porter une offrande à la Reine, qu'ainſi je ne pouvois pas porter ſa queue, & que ce ſeroient mes ſœurs qui la porteroient avec Me. de Carignan. Me. de Saujon vouloit faire

naître quelque difficulté. Je lui dis qu'elle n'avoit pas raiſon, parce qu'à la quarantaine de la Reine mere à Notre-Dame, ma belle-mere portoit l'offrande, & moi la queue avec feue Me. la Princeſſe & Me. la Comteſſe. J'avoue que je ne fus pas fâchée que cela arrivât, pour faire à des noces, ce que ma belle-mere avoit fait en deuil. Dès que l'on avoit parlé de porter les queues, Mr. le Duc de Roquelaure s'étoit offert de porter la mienne. J'avois accepté ſa bonne volonté. L'on chercha des Ducs pour porter celles de mes ſœurs; & comme pas un ne le voulut faire, Me. de Saujon cria fort que Madame ſeroit au déſeſpoir de cette diſtinction, qu'elle ne pouvoit ſouffrir que mes ſœurs allaſſent l'eſſayer, qu'elles ne s'y trouveroient point. Le Cardinal lui dit, qu'il feroit ce qu'il pourroit. Perſonne ne voulut ſuivre ſon ſentiment ; ainſi pour ne plus faire d'embarras à cette cérémonie, je dis à Mr de Roquelaure que je le remerciois ; que j'étois bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'offre obligeante qu'il m'avoit faite ; que j'étois bien touchée que le peu de cas que l'on faiſoit de ma belle-mere, fût cauſe que l'on ne vouloit pas rendre le même honneur à mes ſœurs qu'à moi. Je dis à Mr. le Cardinal : Vous

voyez que lorſqu'il eſt queſtion de ne pas faire de l'embarras au Roi ou à vous, j'abandonne toute ma juſte délicateſſe, qu'il me donnât qui il voudroit, que tout me feroit bon. Il me répondit qu'il me donneroit ſon neveu. Ce choix me plut extrêmement, & me paroiſſoit plus avantageux que tous les Ducs du Royaume. Le Comte de Ste. Même porta celle de ma ſœur d'Alençon ; il étoit Premier Ecuyer de ma belle-mere, & l'avoit été de mon pere. Le Marquis du Chaſtelet, qui étoit Meſtre-de Camp du Régiment de Cavalerie de mon pere, porta celle de ma ſœur de Valois, & le Comte de la Feuillade celle de Me. de Carignan. Voilà comme tout fut réſolu.

Le Dimanche d'après le Vendredi que la Reine mere avoit été voir le Roi ſon frere, nous partîmes après dîner de très-bonne heure pour aller à la conférence. Il y avoit dans le carroſſe du Roi, la Reine, Monſieur, mes ſœurs, Mr. le Prince de Conti, Me. de Navailles & moi. Me. la Comteſſe de Fleix n'y vint pas, parce qu'elle n'alloit pas où alloient les Ducheſſes, à cauſe des prétentions de la Maiſon de Foix, dont étoit ſon mari. La Reine mere avoit ſon voile de veuve & deux demi-tours, une croix de perles

& ſes pendants-d'oreilles : le Roi & Monſieur avoient des cordons de chapeaux de diamants ; on peut juger par-là du reſte de leurs ajuſtements. Le Roi en étoit moins paré que de ſa bonne mine naturelle : mes ſœurs & moi nous avions nos mantes de deuil, qui eſt l'habit de reſpect lorſque l'on eſt en deuil, & l'on doit être ainſi la premiere fois que l'on voit les gens à qui l'on en doit. Dans l'autre carroſſe de la Reine mere étoient Meſdames les Princeſſes de Carignan & de Bade ſa fille, Me. la Princeſſe Palatine, Meſdames les Ducheſſes d'Uſès, de Grammont & de Noailles. Comme nous fûmes en carroſſe, le fils du Duc de Medina de las Torres vint faire un compliment au Roi de la part du Roi d'Eſpagne, & à la Reine auſſi. Le chemin nous parut long, à cauſe de l'exceſſive chaleur qu'il faiſoit ; le Roi d'Eſpagne étoit arrivé devant nous, il avoit fait mettre de l'infanterie & de la cavalerie du côté d'Eſpagne ; & nos troupes compoſées des Gardes Françoiſes & Suiſſes, des Gardes du Roi & des Mouſquetaires, étoient en bataille de notre côté. Nos Gardes & nos Suiſſes étoient très-propres : ils avoient tous des houpelandes bleues avec un galon d'or & d'argent, & les chiffres du Roi au milieu. Je ne les vis

pas, parce qu'ils étoient poſtés de maniere à ne pouvoir être vus que du côté des Eſpagnols. Les Mouſquetaires & les Gardes-du-Corps avoient des caſaques neuves, & les Gendarmes tous vêtus de neuf. Nous vîmes ceux du Roi d'Eſpagne qui en avoient, & la cavalerie & l'infanterie des houpelandes ou caſaques de livrées; elles étoient jaunes avec un paſſement velouté à petits carreaux rouges & blancs. Il n'y eut que vingt Gardes du Roi qui mirent pied-à-terre; nous entrâmes par la galerie, dont j'ai déja parlé, & nous allâmes dans tous les appartements que j'ai ci-devant marqués. Nous trouvâmes dans une des chambres, des Eſpagnols qui portoient un préſent au Roi; c'étoient des coffres en forme de bahut très-grands, garnis de bandes d'or; ils étoient fort jolis & fort magnifiques : l'on n'a guere accoutumé d'en voir de cette maniere. Je ne ſais ce qu'il y avoit dedans, je penſe avoir oui-dire que c'étoient des parfums: il y en avoit quatre pour le Roi, & autant pour la Reine, & deux pour Monſieur. Je fus très-fâchée de ce qu'il n'y en avoit pas pour moi; ce fut de la part de la jeune Reine qu'on les donna. Après avoir paſſé toutes les chambres & une galerie, dont j'ai oublié de parler, qui étoit le long de

la chambre de la conférence, Mr. le Cardinal nous dit d'entrer dans un cabinet, jusqu'à ce que l'on dût aller dans la chambre où étoient le Roi d'Espagne & la jeune Reine; il n'entra avec le Roi que Mr. le Cardinal & Me. de Navailles. Au bout d'un peu de temps, on nous vint chercher, la Reine me fit dire d'ôter mon gant, & de faire la révérence, que le Roi d'Espagne ne baisoit pas, que le Roi ni Monsieur n'avoient point baisé la jeune Reine : le Roi d'Espagne ne branla pas de sa place, & à peine fit-il un mouvement de pied, qui auroit pu signifier qu'il avoit envie de faire la révérence, & en fit un plus visible pour moi que pour mes sœurs. La Reine mere les présenta, & toutes les Princesses, Duchesses & Dames de sa suite & de la nôtre. La jeune Reine avoit une robe de satin blanc en broderie de geais, dans les lisieres étoient des fleur de lys; elle étoit coëffée avec des cheveux qui lui seyoient fort bien, ils étoient d'un beau blond : elle s'étoit parée d'un bouquet d'éméraudes en poires avec des diamants qui étoient dans le présent que j'ai dit, que Mr. de Crequi lui avoit porté, & qui s'étoit bien acquitté de cette commission avec sa magnificence ordinaire. Il avoit soixante personnes de livrée à sa suite,

avec un grand nombre de Gentilshommes & beaucoup de ſes amis qui l'accompagnerent. Après que l'on ſe fut regardé quelque temps, l'on fit entrer du monde des deux côtés. Mr. le Prince de Conti étoit entré avec moi, le Comte de Soiſſons entra avec les Ducs, Maréchaux de France & Officiers, & ceux de la Maiſon du Roi, de la Reine & de Monſieur. Il y eut deux ou trois hommes de qualité de la Cour qui avoient été nommés : dans ces ſortes d'occaſions il n'eſt pas honorable de s'y fourrer lorſqu'on n'en a pas eu la permiſſion, ou qu'on n'y a pas été appellé. Je ne me ſouviens pas des noms des Eſpagnols qui entrerent, quoique je me les fiſſe tous nommer par le Marquis d'Aytonne ; j'étois paſſée de leur côté pour lui parler. Les deux Rois parurent chacun devant leur table, & on leur porta des carreaux ; celui du Roi lui fut donné par l'Abbé de Coaſlin, & celui du Roi d'Eſpagne par le Marquis de Malepique, Grand-Maître des cérémonies. Mr. le Cardinal apporta l'Evangile avec une croix que l'on mit deſſus, le Patriarche des Indes en fit autant du côté du Roi d'Eſpagne. Mr. le Cardinal avoit ſon rochet, & l'autre auſſi. Les deux Rois ſe mirent à genoux ; Mr. de Brienne, Secretaire

d'Etat, prit le traité de paix ; & Dom Fernand Voues de Cantocarrero, qui étoit Secretaire d'Etat d'Eſpagne, en fit autant, & chacun de ſon côté le lut tout haut, l'un François, & l'autre en Eſpagnol. Après que la lecture fut finie, les deux Rois mirent la main ſur l'Evangile, & dirent qu'ils juroient de tenir tout ce qui étoit contenu dans le traité de paix : le Roi d'Eſpagne parla le premier ; l'on diſoit que c'étoit une déférence qu'il nous avoit voulu faire. Lorſque cela fut fait, ils ſe leverent tous deux, & s'embraſſerent : le Roi lui dit qu'il lui juroit amitié auſſi-bien que la paix, ils ſe tinrent des diſcours très-tendres. Lorſque cette formalité fut finie, ils s'en allerent tous deux au bout de leur table. Dom Fernand préſenta les Eſpagnols au Roi, & Mr. le Cardinal les François au Roi d'Eſpagne ; après quoi ils allerent chacun dans leur cabinet ſigner la paix, & un moment après ils revinrent. Le Roi d'Eſpagne dit à la Reine qu'il étoit tard, qu'il reviendroit le lendemain à trois heures ; ainſi l'on ſe ſépara.

La Reine nous conta à notre retour, qu'elle avoit dit au Roi ſon frere qu'elle avoit eu bien de la crainte que ſa ſanté ne l'eût empêché de pouvoir amener ſa fille ; qu'il lui avoit répondu qu'il y feroit plu-

tôt venu à pied pour voir un tel fils que le Roi, dont il étoit charmé. Elle dit auſſi qu'il regarda Mr. de Turenne, & dit deux ou trois fois : Cet homme m'a donné de méchantes heures. L'on peut juger ſi Mr. de Turenne s'en ſentit déſobligé. Ils retournerent le lendemain à midi à la conférence ; la Reine-mere y alla toute ſeule, & à ſon départ nous ordonna de nous trouver à ſon logis pour y recevoir la Reine qui y devoit loger deux jours. Ils revinrent tous deux dans le carroſſe de la nouvelle Reine ; nous étions à la porte de l'anti-chambre, elle nous parut avoir la mine fort gaye, quoiqu'on nous eût dit qu'elle avoit beaucoup pleuré lorſqu'elle avoit quitté ſon pere, qui, de ſon côté, n'avoit pas moins verſé de larmes : le Roi, la Reine-mere & Monſieur, s'étoient attendris, & avoient fort pleuré. Après qu'on eut demeuré un moment, elles donnerent le bon ſoir, la Reine monta dans la chambre de la Reine-mere. Lorſque tout le monde fut ſorti, elle ôta ſon *garde-enfant*, elle ſoupa, après quoi le Roi la mena dans ſa chambre ; il lui baiſa la main, & dit qu'il falloit la laiſſer coucher, qu'il étoit tard, & lui demanda ſi elle n'avoit pas envie de dormir. Elle lui répondit qu'elle n'en avoit jamais

au moins de besoin. J'avois été toute la journée fort chagrine de ce que l'on m'avoit dit que la Reine ne me baiseroit pas, que le Roi l'avoit décidé ; j'en parlai à Mr. le Cardinal, & lui citai l'exemple de la Reine-mere qui l'avoit toujours fait, & qu'elle baisoit même les Princesses du sang, qu'elle n'avoit discontinué de le faire que pour mortifier Madame de Longueville à son retour de Stenai. J'en avois aussi parlé à la Reine-mere, qui me répondit en même termes : Ce sont de ces sottises du Roi, qui veut que sa femme prenne un air que les Reines n'ont pas suivi jusqu'ici. Elle me dit : Vous pouvez croire que, puisque je l'ai fait, je desirerois que ma belle-fille le fît ; de maniere que j'étois dans l'incertitude de ce qui en devoit arriver. Ainsi comme la Reine vint, je m'avançai pour la saluer dans un passage, où l'on ne nous pouvoit presque voir, parce que les flambeaux en étoient éloignés à cause de la presse ; elle ne me baisa pas. Je dis à mes sœurs, que si on leur demandoit comme elle en avoit usé avec moi, elles répondissent que la Reine n'étoit pas encore accoutumée à la mode de France, qu'elle n'avoit pas baisé son pere lorsqu'elle l'avoit quitté, qu'il n'étoit pas juste qu'elle nous eût baisées. Je voulus

prendre cette ſorte de précaution, perſuadée que cela changeroit. Quoique Monſieur s'y intéreſſât plus foiblement qu'il n'avoit fait, Me. la Princeſſe Palatine qui le gouvernoit, & de laquelle il étoit entêté, l'avoit fait changer de ſentiment; elle lui faiſoit ſa cour ſur le mariage de la Princeſſe d'Angleterre, & lui faiſoit entendre que le Roi ſon frere, lorſqu'il ſeroit rétabli ſolidement, ſeroit recherché par la Maiſon d'Autriche, & que l'Empereur, qui n'avoit pas pu épouſer la Reine, comme il l'avoit deſiré, ſe marieroit bruſquement. Ainſi elle faiſoit valoir à Monſieur les ſoins qu'elle ſe donnoit pour lui faire donner cette Princeſſe. Il n'y avoit que Monſieur au monde qui pût tâter de cette politique; le rétabliſſement du Roi d'Angleterre étoit ſi nouveau, & ſi mal aſſuré, que peu de Princes euſſent voulu rechercher ſon alliance, & encore moins la Maiſon d'Autriche, qui ne va guere vîte dans ces ſortes d'occaſions. J'étois brouillée avec la Palatine, parce qu'elle s'étoit mis dans la tête que je ne la devoit plus appeller ma couſine, quoique juſques-là elle eût tenu à honneur que ſon mari fût mon parent du côté d'une Fille de Bourbon de la branche de Montpenſier, que le Prince d'Orange-

Naſſau

Naſſau avoit épouſée, dont une fille qui étoit venue de ce mariage avoit été mariée à un Electeur Palatin; de ſon côté, la Maiſon de Gonzague, d'où ſortent les Ducs de Mantoue, une Médicis, ſœur de la Reine ma grand'mere, en avoit épouſé un. Elle étoit bleſſée de ce que je continuois à l'appeller ma couſine, ſans en oſer rien dire, & je ne le ſus qu'après une viſite que mes ſœurs lui avoient rendue. Lorſqu'elles en ſortoient, elles lui répéterent le mot de couſine, ce qui l'obligea de parler à Me. de Saujon, à laquelle elle dit qu'elle ne ſavoit pas pourquoi mes ſœurs & moi nous nous aviſions de l'appeller ma couſine, puiſqu'elle n'avoit pas l'honneur d'être ma parente. Me. de Saujon m'en rendit compte, je le dis à Mr. le Cardinal, qui me répondit : Je n'entends point cette délicateſſe de la part de la Palatine. J'en parlai à la Reine, qui me dit : Elle eſt belle-fille d'un Roi. Je lui répliquai, d'un Roi que Votre Majeſté ne doit pas reconnoître, puiſqu'il ne l'a été que par uſurpation ſur votre Maiſon, & elle ſait bien qu'elle a toujours été plus forte que celle de Baviere, & qu'il y a long-temps qu'elle poſſede l'Empire, & que lorſque les affaires de votre Maiſon furent en état de le chaſſer, elle le

fit, & de ce prétendu Royaume, & même du Palatinat. Je lui répétai encore que peu de Princes l'avoient voulu reconnoître pour Roi, & qu'elle ne pouvoit pas ignorer qu'il ne fût mort en Hollande, où les Etats lui avoient donné du pain pendant sa vie; qu'ainsi cette qualité imaginaire ne donnoit aucun rang à ses enfants. Et je dis encore à la Reine, qu'elle savoit bien qu'elle-même ne l'avoit pas traitée sur le pied de cette chimere; que pour être cadets d'Electeur, ils ne pouvoient prétendre que comme les autres Maisons souveraines; que j'avois toujours appellé M^e. la Duchesse de Lorraine ma cousine, dont la Maison étoit aussi bonne que celle de l'Electeur Palatin; que puisque la Palatine ne faisoit pas cas d'être ma parente, je voulois bien ne lui plus faire l'honneur de la traiter de cousine. La Reine mere vit bien que j'avois raison, elle ne contesta plus avec moi, & elle n'en eut pas moins de ressentiment, parce qu'elle affectionnoit la Palatine; je crus même qu'elle avoit négligé de parler au Roi pour que la Reine me baisât, & me vouloit donner cette mortification pour la satisfaire.

Le lendemain du jour que la Reine étoit venue à St. Jean-de-Luz, elle de-

meura chez la Reine mere habillée à l'Espagnole; j'allai l'y voir, & elle me fit toujours force amitiés. Je la trouvai qui écrivoit au Roi son pere, elle dîna avec la Reine mere, & ensuite elles allerent à la Comédie Espagnole. La cérémonie du mariage se fit le lendumain. Comme j'arrivai chez la Reine de bon matin, M^e^. d'Usès me vint dire : La Princesse Palatine aura une queue, ne voulez-vous pas empêcher cela? Dans le moment que j'appris ce dessein, Monsieur entra qui l'alla dire à la Reine mere, qui lui répondit qu'aux noces de la Reine d'Angleterre, elle en avoit eu une, qu'ainsi l'on n'en devoit pas parler davantage. Après avoir dit cela, elle descendit chez la Reine sa belle-fille, où elle conta l'affaire au Roi, qui répondit qu'il le falloit demander à Rhodes, Grand-Maître des Cérémonies. On le fit chercher : le Roi lui parla, il répondit que la cérémonie du mariage de la Reine d'Angleterre n'avoit pas été écrite, parce que le feu Roi l'avoit défendu, qu'aux noces de Charles IX, il n'y avoit eu que les Princesses du Sang qui avoient eu des queues. Sur cela M^r^. le Prince de Conti & M^e^. de Carignan me dirent, que si je n'étois pas là, ils sauroient bien ce qu'ils auroient à faire;

que j'étois leur aînée; que c'étoit à moi à leur prefcrire ce que je voudrois; qu'ils feroient ce que je leur ordonnerois; que cela ne fe devoit pas fouffrir. Dans ce moment, Mr. le Cardinal entra, nous allâmes à lui, nous lui contâmes l'affaire comme elle étoit. Comme je lui parlois, le Roi s'approcha; je lui dis que je fuppliois Mr. le Cardinal de lui repréfenter que ce que je lui demandois le regardoit plus que moi, parce que je n'étois rien que parce que j'avois l'honneur de lui être, que je ne voulois ni honneur ni grandeur que celles qu'il lui plairoit, & que les autres croyoient tenir d'eux-mêmes indépendamment de lui. Ma caufe étoit fi bonne qu'il ne me fut pas difficile de la bien exprimer; je puis même dire que je ne la traitai pas baffement, j'étois animée & peu fouffrante, comme je fuis de mon naturel, je me trouvai fort éloquente, à ce que Mr. le Cardinal difoit. Le Roi fut jaloux de ce que je lui avois dit que l'affaire le regardoit plus que moi; quoiqu'il ne parle pas de ces fortes de délicateffes, comme fait Monfieur, il ne laiffe pas d'y être fenfible, & d'ailleurs je favois qu'il n'aimoit pas la Palatine, joint à l'efprit de juftice qu'il a en tout. Cela contribua à lui faire entendre mes

raiſons, qui le perſuaderent de maniere, qu'il dit à Mr. le Cardinal : Allons parler à la Reine. Le Roi lui dit qu'il n'étoit pas dans l'ordre que la Palatine eût une queue ; qu'il falloit qu'elle l'ôtât. Elle étoit dans la chambre, & ne doutoit pas que ſon affaire ne réuſsît par les meſures qu'elle avoit priſes avec la Reine mere, & ſa fineſſe étoit de n'en avoir rien dit. Elle ſe figuroit que le peu de temps qu'on auroit, ne nous donneroit pas celui de faire décider l'affaire ; cependant le Roi parla fortement à la Reine. Elle ne put ſe défendre de lui répondre qu'elle ne vouloit rien faire contre la Maiſon Royale ; elle alla dire à la Palatine la déciſion du Roi, dont elle fut outrée de colere, & la Reine mere auſſi. La Palatine s'en alla, ne voulut pas demeurer à la cérémonie, quoiqu'elle ſe fût parée pour cela. La Reine dit l'après-dîner tout haut : Je dois être plus fâchée que la Princeſſe Palatine de ce qui lui eſt arrivé ce matin, parce que c'étoit moi qui lui avois dit que ce qu'elle demandoit, étoit dans l'ordre ; ainſi, c'eſt moi qui lui ai fait faire cette faute, s'il y en a. Elle bouda fort contre Me. de Carignan & contre moi ; tout le monde fut ravi de la mortification de la Palatine, parce qu'elle n'étoit pas aimée ;

& par-dessus cela toutes les personnes de qualité de France, aiment & honorent la Maison Royale, & sont fort révoltés contre l'élévation des Princes étrangers.

Après que cette affaire eut été réglée, on partit pour aller à la Messe; il y avoit un pont pour aller du logis de la Reine à l'Eglise, que l'on avoit tapissé par en bas tout le long de la rue où il falloit aller. La Reine avoit un manteau Royal de velours violet, semé de fleurs de lys, un habit blanc dessous de brocard avec quantité de pierreries, & une couronne sur la tête. J'ai déja dit celles qui lui portoient la queue, je marchois après elle. Pour le Roi, j'avoue que je ne me souviens pas comme il étoit habillé, je crois pourtant qu'il étoit fort brodé d'or, & Monsieur aussi, & qu'ils avoient les cordons de diamants dont j'ai parlé. Je crois que Monsieur menoit la Reine, je ne sais si le Roi lui donnoit la main, ou s'il marchoit devant elle; cela se peut voir sur les registres de M^r. de Rhodes. Les régiments des Gardes Suisses & Françoises étoient en haie dans la rue des deux côtés du pont, qui n'étoit élevé que de deux ou trois pieds. Il y avoit une garde que je n'ai jamais vue, parce qu'elle ne sert qu'aux cérémonies, que

l'on m'a dit avoit été en d'autres temps en grande considération & fort à la mode, qui sont deux compagnies de Gentilshommes que l'on appelle au Bec-de-Corbin; la premiere desquelles étoit commandée par le Marquis de Peguilin, cadet de la Maison de Lauzun, dans laquelle cette Charge a toujours été; & l'autre par le Marquis d'Humieres de la Maison de Crevant. Je ne sais quelle dispute eut le premier avec le Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi, qui étoit en quartier auprès de sa personne; je me souviens qu'il emporta l'affaire d'une hauteur extraordinaire, &, en quelque état qu'il ait été, il a toujours soutenu un air de grandeur qui faisoit assez comprendre qu'il n'étoit pas né pour des affaires ordinaires, ainsi qu'il a paru dans les événements de sa vie. L'Évêque de Bayonne fit la cérémonie, & dit la Messe: l'on ne doit pas douter si l'Eglise étoit bien parée; qu'il n'y eût une grande foule de monde, & que la musique n'y fût très-bonne. J'allai porter mon offrande, & fis mes révérences aussi-bien que pas une de la compagnie; je me trouvois assez propre pour les jours de cérémonie, ma personne y tenoit aussi-bien sa place que mon nom dans le monde: l'on s'en re-

tourna avec le même ordre qu'on étoit allé à l'Eglise.

La Reine se trouva fort fatiguée, elle se mit au lit, dîna en son particulier; ainsi chacun alla en faire de même chez lui. Sur le soir l'on alla chez la Reine, que l'on trouva habillée à la Françoise, & très-bien coëffée : la Reine mere y étoit, le Roi & tout le monde : l'on jetta par les fenêtres de certaines pieces d'or & d'argent qu'on appelloit les pieces de largesse, il y avoit des devises, l'on disoit que c'étoit l'usage. Sur les huit heures la Reine donna le bon soir à tout le monde, sortit, & la Reine mere la mena au logis du Roi où ils souperent; il n'y avoit que Monsieur. Je crus, & bien des gens crurent avec moi que la Reine mere me vouloit donner ce chagrin pour soulager le sien & celui de la Palatine. Il étoit dans l'ordre que mes sœurs, moi, & quelques autres personnes, y fussions. Tout le monde s'étonna de cette conduite, & l'attribua à ce que je viens de dire. Le lendemain on alla prendre la Reine pour aller à la Messe; l'on y retourna l'après-dîner, elle alla se promener avec le Roi & la Reine mere. Le Roi parut de la plus belle humeur du monde, il rioit & sautoit, & alloit entretenir la Reine avec

des marques de tendresse & d'amitié qui faisoient plaisir à voir. La Comtesse de Pleigo sa Camériere s'en retourna avec ses filles & quelques-unes de ses femmes; il en demeura cinq, un Confesseur, un Médecin, un Chirurgien, & le mari d'une de ses femmes, qui étoit neveu de la Molina sa premiere femme-de-chambre, & qui l'avoit été de la Reine sa mere. Tous les Espagnols m'avoient fort regardée à la conférence, & disoient que je ressemblois à la feue Reine d'Espagne ma tante, pour la mémoire de laquelle ils avoient une grande vénération; aussi le méritoit-elle bien. Elle étoit une des plus vertueuses femmes du monde, dont elle avoit donné des marques sensibles par la patience avec laquelle elle avoit supporté les débauches du Roi son mari; ce qui lui avoit acquis une telle estime dans son esprit, que dans les derniers temps de sa vie, il lui donnoit part de toutes les affaires de son Royaume. Et c'étoit cela qui avoit fait connoître son esprit & son mérite, que l'on n'avoit pas bien connu jusques à un voyage que le Roi son mari fit en Catalogne, pendant lequel il donna au public des marques sensibles de la confiance qu'il avoit en sa bonne conduite, puisqu'il lui laissa le gouvernement de l'Etat, dont elle

s'acquitta avec l'approbation & l'applaudiſſement de tout le monde, par la grande capacité avec laquelle elle ſe démêla des affaires dans des occaſions bien délicates.

L'on partit de-Saint-Jean-de-Luz avec bien du plaiſir : j'allai quelques journées à la portiere du carroſſe de la Reine avec la Palatine, qui étoit Sur-Intendante de ſa Maiſon. Comme elle étoit délicate, elle alloit quelquefois dans ſon carroſſe; elle s'étoit fait donner la charge dans le temps que Mr. le Cardinal avoit beſoin d'elle, par les grands mouvements qu'elle avoit donnés à la Cour. Le Roi la connoiſſoit par-là, il ne paroît pas que ces endroits lui euſſent donné de bonnes impreſſions d'elle, parce que la Reine nous a dit qu'une des premieres affaires dont le Roi lui eût parlé, étoit la relation de toutes les affaires qui étoient arrivées à Me. la Princeſſe-Palatine; qu'il falloit qu'elle lui fît bonne mine pour plaire à la Reine mere, & qu'il n'étoit pas dans l'intention de lui laiſſer occuper long-temps ſa charge, & qu'elle ne prît aucune confiance avec elle. Ainſi peu de temps après, Mr. le Cardinal acheta ſa charge pour Me. la Comteſſe de Soiſſons ſa niece. L'on revint par le chemin ordinaire, les

Villes & les Bourgs où on logeoit n'étoient pas aſſez grands pour loger toute la Cour qui étoit fort groſſe, on alloit loger à des Villages voiſins. Le jour que le Roi logea à Capſioux, dans les Landes de Bordeaux, j'allai loger à Saint-Juſtin en Armagnac; je me trouvai dans une vieille maiſon qui tomboit, & il y avoit même dans le plancher de ma chambre un grand trou, je le fis fermer de planches pour ne le pas voir. Je me couchai, & dormis auſſi tranquillement que ſi j'avois été dans une belle, bonne & ſûre maiſon; mon lit étoit auprès de la porte, parce que la chambre étoit très-petite, celui de mes femmes étoit à l'autre bout. J'entendis un fort grand bruit, & enſuite heurter à ma porte avec un vacarme épouvantable; cela m'éveilla, j'ouvris la porte : je trouvai mon Chirurgien qui me crioit, ſauvez-vous, la maiſon tombe : je ſortis ſans ſonger à l'état où j'étois, je ſautai les degrés à moitié endormie, & me ſerois caſſé le cou ſans qu'il me ſoutenoit. Lorſque je fus dans la cour, je regardai par-tout, & demandai ce que c'étoit; l'on répondit que ce n'étoit qu'un tremblement de terre, & comme ils y ſont ordinaires, perſonne n'en étoit étonné : mon Chirurgien, qui venoit pour ſaigner une de mes

femmes, sentit que la maison trembloit, me réveilla promptement, & ne songea pas au tremblement de terre, & sans lui je crois que je n'en aurois pas oui parler. Quand j'eus appris ce que c'étoit, je me regardai, & me trouvai toute nue en chemise; je vis un muletier qui prenoit les couvertures de ses mulets pour les recharger : j'en pris une de laquelle je m'enveloppai, & j'attendis ainsi que l'on m'eût apporté mes habits; je m'habillai, j'allai à la messe, & après je continuai mon chemin sans la Cour. Je marchai depuis dix heures du matin jusqu'à neuf du soir par un chaud & une poudre qui passe tout ce que j'en puis dire; j'arrivai à Basas en même-temps que la Cour, où l'on ne parla que du tremblement de terre. Le Roi dit que la sentinelle qui étoit devant ses fenêtres avoit crié aux armes, qu'il s'étoit mis à regarder, qu'il avoit demandé ce que c'étoit, qu'on lui avoit répondu que la terre avoit tremblé, qu'il s'étoit récouché sans s'en mettre beaucoup en peine. Deux jours devant cette aventure, on en conta une au Roi comme il étoit au Mont-de-Marsan, qui nous parut fort extraordinaire; on lui dit qu'on avoit trouvé au milieu des champs une femme à moitié enterrée, percée de cent

coups, le viſage tout défiguré avec une chemiſe fort fine, nouée de rubans aux manchettes; que cela avoit fait imaginer que c'étoit une femme de qualité; que les vers étoient déja dans ſes plaies; qu'on l'avoit priſe & fait porter à l'hôpital; qu'après l'avoir panſée, on lui avoit fait prendre un peu de vin, elle avoit commencé à dire quelques mots; que la Juſtice y avoit été pour l'interroger; qu'elle perdit la parole dans le temps qu'elle alloit répondre; que l'on avoit entendu qu'elle avoit dit qu'il y avoit trois jours qu'elle étoit dans cet état. Le Roi commanda qu'on fît faire de très-exactes perquiſitions; je lui dis que peut-être Dieu permettroit que la connoiſſance & la parole lui revinſſent pour lui demander juſtice ſi elle le voyoit. Le Roi l'envoya chercher, on l'apporta à la porte de l'Egliſe, nous la trouvâmes au ſortir de la meſſe. Je n'ai rien vu de ſi effroyable que ſon viſage, ſes mains & ſes pieds; elle les joignoit comme ſi elle vouloit ſupplier le Roi d'avoir pitié de ſon état, & de lui faire rendre juſtice; elle ne put parler, & nous n'en entendimes rien dire depuis ce temps-là.

Mr. d'Epernon alla à Bordeaux deux ou trois jours devant que le Roi y arrivât:

il n'y avoit pas été depuis qu'on lui avoit rendu le Gouvernement de Guyenne. Il y fit son entrée avec beaucoup de dignité ; le Régiment des Gardes monta la garde devant sa porte jusqu'à l'arrivée du Roi, comme ils y étoient obligés par la charge de Colonel-Général de l'Infanterie. Je crois qu'il étoit bien-aise de se rétablir dans son Gouvernement, dans le temps que le Roi y devoit passer. Il vint au-devant de Sa Majesté sur le bord du chemin, & faisoit les fonctions de Gouverneur de la Province ; il avoit déja agi de même à Bayonne, où le Maréchal de Grammont, comme Gouverneur de la Ville, lui présenta les clefs ; il avoit coutume de lui rendre de grandes déférences, & comme Gouverneur de Guyenne, & comme Colonel-Général de l'infanterie, à cause de sa charge de Mestre-de-camp des Gardes. Mr. d'Epernon n'en mésusoit pas, il lui étoit bien honorable de recevoir des soumissions d'un Maréchal de France, Duc & Pair, d'une personne de mérite, & de l'âge du Maréchal de Grammont. L'on séjourna quelques jours à Bordeaux, pendant lesquels Madame la Comtesse de Lauzun mena Mlle. de Lauzun sa fille pour être à la jeune Reine : le Roi desiroit qu'elle prît des personnes de

la premiere qualité du Royaume. Il étoit difficile qu'il en trouvât, dont la Maiſon eût autant d'ancienneté & de grandeur que celle-là. L'on fut peu à Bordeaux, Me. de Pontac fut fort touchée de m'en voir partir : l'on ſéjourna à Saintes, parce que le Roi voulut aller en poſte viſiter Brouage & la Rochelle. Le Roi s'en alla droit à Chambord, ſans vouloir loger à Blois; Mr. le Prince y mena Mr. le Duc ſon fils, de l'eſprit duquel on avoit fort parlé du temps qu'il étoit encore enfant en Flandres. Cette réputation ne ſe trouva pas conforme à celle que les adulateurs de Mr. le Prince avoient établie : il nous parut un petit garçon qui n'étoit ni bien ni mal fait, point beau, & rien dans ſon air qui eût pu faire connoître qu'il étoit Prince du Sang. Tout le monde voulut faire plaiſir à Mr. le Prince, on fit ſemblant de l'admirer; il l'amena dans ma chambre, & dans le temps que j'entretenois Mr. ſon pere de mes affaires avec Monſieur, il déſapprouva autant ſa conduite qu'il loua la mienne : il s'endormit, ce qui me ſembla extraordinaire. On s'arrêta à Fontainebleau, où il vint un monde infini, parce qu'un chacun vouloit voir la Reine. Ce fut-là que Me. de Béthune fut établie ſa Dame d'atour, dont elle

étoit bien-aise. J'appris que ma sœur d'Orléans avoit une grosse cour de filles de son âge, qu'elle s'alloit promener très-souvent, que son cousin Charles de Lorraine lui avoit fait la cour pendant quelque temps, qu'il avoit discontinué depuis l'arrivée de Mesdemoiselles de Mancini, qui étoient arrivées à Paris un mois devant le Roi, auxquelles il faisoit extrêmement sa cour, & que Me. de Choisy, qui étoit sa bonne amie, lui conseilloit de ne plus voir & de ne plus parler à ma sœur, & que le vieux Mr. de Lorraine faisoit semblant de vouloir se ménager les bonnes graces d'une de ces Demoiselles, dans l'intention d'offrir son neveu en cas qu'on la refusât à lui, & qu'il faisoit tout cela en vue de tirer plus d'avantages pour ses Etats, qu'on ne lui en avoit fait dans la paix, & que ma sœur n'en étoit pas contente. Le Roi donna l'Evêché de Beziers à Mr. de Bonzi, qui vaquoit par la mort de son oncle, dont il portoit le nom ; il ne laissa pas de faire la charge de Résident de Monsieur le Grand-Duc auprès du Roi.

L'on me parla extrêmement du logement du Luxembourg pendant qu'on séjourna à Fontainebleau, cela m'occupoit beaucoup ; ordinairement les affaires que

l'on a avec les gens que l'on n'aime ni n'eſtime, ne ſe traitent pas de ſang froid; & moi, qui ſuis, à mon grand regret, les affaires avec trop de chaleur, l'on croira aiſément, par ce que j'ai déja écrit, de quelle maniere j'agis dans cette affaire. Mr. le Cardinal m'en parla, & j'arrêtai avec lui que Madame prendroit l'appartement du côté de la galerie, & que j'aurois celui qu'elle occupoit pendant que Monſieur vivoit, où elle avoit mis mes ſœurs. Elle voulut réſiſter à cette propoſition, me voulut mettre dans celui où logeoit le Duc François, qui n'étoit pas achevé; & moi, quoique moins obligée qu'elle, j'avois aſſez d'égard pour ne vouloir pas déloger un pauvre Prince à qui feu mon pere avoit donné le couvert par charité, & qui ne ſavoit où aller. Elle fut obligée d'ôter ſes filles, & de me donner leur appartement. Nous partîmes pour Paris, le Roi & la Reine allerent dîner à Vaux chez Mr. Fouquet, Sur-Intendant des Finances: c'étoit un lieu enchanté, & le repas fut un des plus magnifiques que l'on peut imaginer. L'on alla à Vincennes, & moi à Paris: j'avois eu quelque deſſein d'amener Mr. le Prince avec moi, pour me défendre en cas que Madame me voulût faire quelque violence lorſque j'arri-

verois au Luxembourg. Je ne le fis pas, & je ne me souviens pas de ce qu'elle me dit, ni de ce que je lui répondis. Je sais bien que toujours j'eus un procédé fort fier avec elle, & je la picotois souvent, je la méprisois beaucoup : elle me répondoit comme une personne qui me craignoit, & avec des soumissions qui me sembloient d'une grande bassesse, & qui pouvoient aussi provenir d'un principe de vertu, qui me fit comprendre que j'avois tort de m'emporter contre elle. Quelquefois je la trouvois un peu plus résolue, & c'étoit une raison qui m'obligeoit à la pousser davantage; je connois à présent qu'elle & moi aurions mieux fait d'en agir autrement que nous ne le faisions. Elle avoit ôté Me. de Raré d'auprès de mes sœurs, lorsqu'elle arriva à Paris; je n'en fus pas surprise, parce que je savois qu'elle ne l'avoit j'amais aimée, & à dire le vrai, elle n'étoit pas obligée d'avoir beaucoup d'égard pour elle. Me. de Langeron fut mise à sa place. C'étoit une femme de vertu & de mérite, qui n'avoit pas le caractere d'esprit qu'il falloit auprès des personnes de la qualité de mes sœurs, parce qu'elle n'avoit jamais vu le monde; aussi elle ne connoissoit pas de quelle maniere on vivoit à la Cour. Ce fut Mlle. de Guise

qui la lui donna, elle ne la connoissoit presque pas, quoique son mari ait été Page de mon pere ; c'étoit un honnête homme. Cette affaire fut faite, parce que Mr. de Montrésor étoit son mari, & que Me. sa femme savoit très-bien arranger les tableaux & les bijoux de Mlle. de Guise qui aime fort ces sortes de petits soins. Ma sœur d'Orléans haïssoit extrêmement Madame de Langeron, & lui faisoit beaucoup de pieces ; elle l'obligea à s'affectionner pour ma sœur de Valois ; à l'égard de ma sœur d'Alençon, elle ne la pouvoit souffrir. Je les trouvai toutes trois fort graves avec moi : après que cela eut duré quelques jours, ma sœur d'Orléans me pria de trouver bon qu'elle me pût suivre, & venir souvent manger avec moi. Je voyois bien qu'elle avoit cette envie, parce que j'avois beaucoup de monde ; qu'elle se divertiroit mieux, que j'allois souvent à Vincennes, elle trouveroit cette vie plus agréable que celle qu'elle menoit. Elle me dit qu'elle me demandoit mon amitié ; qu'elle me supplioit de la lui accorder ; qu'elle me regardoit comme sa mere ; que Madame étoit une bonne femme ; que quelque bonnes intentions qu'elle eût, elle étoit si peu agissante, & avoit de si méchants conseils, & qu'elle con-

noiſſoit ſi peu la Cour, qu'au-lieu de faire ce qui étoit néceſſaire pour ſon établiſſement, elle gâteroit tout. Je lui répondis fort honnêtement, & avec une tendreſſe qui lui put perſuader qu'elle devoit être fort ſatisfaite de mon cœur pour elle. Après m'avoir bien remerciée, elle me dit : Vous croyez peut-être que j'ai de grandes confidences avec Me. de Choiſy, je vous prie, me dit-elle, de vous en détromper; après qu'elle m'eut amuſée ſi long-temps ſur l'eſpérance qu'elle me feroit épouſer le Roi, & entretenu toujours Monſieur dans cette penſée, quoique c'étoit ſe beaucoup rabattre de ſonger après cela à Mr. de Savoye, elle m'avoit perſuadé l'affaire ſi aiſée après que l'autre fut manquée, que je l'avois écoutée; qu'à préſent que je connoiſſois qu'elle ne ſe feroit pas, & que je mene une vie déſagréable avec Madame, je veux me marier; & ſi je laiſſe paſſer le temps de la bonne volonté de Mr. le Cardinal, elle ne reviendra plus : ainſi je vous ſupplie, ma ſœur, de lui parler de l'affaire de Florence, & de lui dire que je veux bien du Prince de Toſcane; je crois qu'il n'y a pas d'autre parti pour moi; je ſuis jeune, je ne connois pas encore la Cour tout-à-fait; que ſi l'affaire ſe fait à préſent, je me

formerai ſur la vie de ce pays-là, & j'y devîendrai heureuſe ; & ſi vous pouviez, me dit-elle, me ménager une audience de Mr. le Cardinal, ſans que perſonne le ſache, je lui parlerois moi-même de l'affaire. Je trouvai ſes ſentiments très-raiſonnables, & je l'en louai fort ; peu de jours après, j'en parlai à Mr. le Cardinal dans le même ſens que ma ſœur m'avoit parlé. Il me dit qu'il étoit fort ſatisfait de cette réſolution, & que je la lui amenaſſe quand je voudrois, ce que je fis : elle lui parla de la même maniere qu'elle m'avoit parlé, & elle en fut très-ſatisfaite. La Reine ſe trouva mal à Vincennes, & l'on ne put pas diſcerner ſi elle fit une fauſſe couche, ou ſi ſon mal ne provenoit que d'une fauſſe groſſeſſe ; dans cette incertitude, les Médecins qui ne voulurent pas affliger le Roi & la Reine mere, dirent que c'étoit le dernier. La Reine étoit jeune & forte, elle garda peu le lit, cela ne laiſſa pas pourtant de retarder ſon entrée qui avoit été réſolue pour peu de jours après l'arrivée de la Cour. Cela m'empêcha d'aller à Forges, où j'allois tous les ans prendre les eaux ; je les fis apporter à Paris, ce qui m'empêcha de faire auſſi réguliérement ma cour à la Reine que je l'avois accoutumé, parce qu'il me falloit

vivre d'un grand régime, pendant que je buvois ces eaux.

Les gens de Mr. le Prince disoient partout, qu'en Flandres Mr. le Duc d'Yorck lui avoit donné la porte & à Mr. le Duc aussi. Comme j'appris cela, je l'allai dire à Monsieur, qui ne le voulut pas croire par l'entêtement dans lequel il étoit pour la Maison d'Angleterre, & il ne vouloit pas souffrir qu'ils eussent rendu aucun honneur aux autres. Jusques-là je n'avois regardé la Princesse d'Angleterre que comme une petite fille, sans prendre garde à sa maniere de vivre avec moi, ni à la mienne à son égard. Lorsque j'eus été informée de ce que je viens de dire, je commençai à demander à être traitée comme mes cadets; la Reine mere en fut extrêmement fâchée, la Palatine n'oublia rien de tout ce qui pouvoit me faire de la peine. L'on fit demander à Mr. le Prince comment tout cela s'étoit passé en Flandres; il le dit à la Reine d'Angleterre, qui ne vouloit pas qu'on agît de même en France: elle vouloit que ce qui s'étoit fait dans une disgrace ne pût pas servir d'exemple. Il y eut beaucoup d'allées & de venues: la question pressoit, parce que le Duc de Glocester étoit mort, il falloit aller voir la Princesse d'Angleterre dans sa chambre.

Enfin, ſoit que la Reine d'Angleterre eût pris une nouvelle réſolution, ou qu'elle eût reçu des nouvelles du Roi ſon fils, elle dit qu'elle le feroit. J'allai lui rendre mes devoirs, après cela j'allai chez Mademoiſelle ſa fille, qui étoit ſur ſon lit; depuis ce temps-là je ne retournai plus dans ſa chambre, parce qu'elle ſe trouvoit toujours chez la Reine ſa mere. La veille de l'entrée de la Reine, j'allai coucher à Vincennes, mes ſœurs y vinrent avec moi. Me. de Navailles me vint dire que le Roi me prioit d'aller ſouper chez elle; que ſi j'avois été ſeule, la Reine auroit été bien-aiſe que j'euſſe ſoupé avec elle; qu'elle ne connoiſſoit guere mes ſœurs; qu'elle ſeroit embarraſſée avec elles. Je lui dis que j'y avois ſongé. Lorſque le Roi me vit, il m'en fit une honnêteté. Quoique j'euſſe une migraine horrible, & que je n'euſſe pas dormi de toute la nuit, il me fallut lever à 4 heures du matin, & avoir la fatigue de mettre & de porter une mante. L'on alla en carroſſe juſqu'au Trône, qui étoit où l'on a mis l'Arc de Triomphe, l'on y reçut toutes les harangues; & comme je ne doute pas qu'on ne les ait écrites, avec l'ordre de toutes les marches, je croirois mal employer mon temps ſi je les répétois. Nous fûmes de-

puis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir avec nos mantes. La Reine dîna dans une maison qui étoit près du Trône. Je suis persuadée que si je m'étois bien portée, j'aurois trouvé cette cérémonie admirable ; dans l'état où j'étois tout me paroissoit ennuyeux, & rien ne m'ôtoit de l'accablement où j'étois. Je ne laissai pas de regarder tout ce qu'on faisoit comme une grandeur inévitable, & je ne crois pas qu'il y ait de pays où l'on puisse rien faire voir de si magnifique, rien de si grand & de si bien ordonné. Quoique je fusse abattue, je ne laissois pas d'en être fort touchée, parce que j'aime le Roi, & que je suis sensible à la gloire de ma Maison. La Reine mere étoit dans la Ville, à une maison de Me. de Beauvais ; elle avoit avec elle la Reine d'Angleterre & la Princesse sa fille ; il y eut quelque démêlé entre les Ducs & Princes étrangers, qui fut décidé pour les derniers. Quoique les premiers citassent beaucoup d'exemples, la considération de Mr. de Soissons, marié avec une niece de Mr. le Cardinal, l'emporta par-dessus les Ducs ; il y en eut d'exilés pour quelques jours. Il y eut encore quelque tracasserie dans laquelle la Princesse Palatine étoit mêlée ; je ne me souviens pas pourquoi ; & je n'ai pas oublié

blié que la Reine-Mere se fâcha contre moi.

Madame de Motteville me vint parler de la part de la Reine d'Angleterre, pour me dire que depuis le rétablissement de son fils, elle souhaitoit plus mon mariage avec lui qu'elle n'avoit jamais fait; qu'il l'avoit chargée à son départ de m'en parler, & qu'il venoit de lui écrire pour la prier de s'ouvrir avec moi sur ses intentions. Je répondis à Me. de Motteville : Le mariage d'Hortence est donc rompu? tant que la Reine d'Angleterre l'a pu espérer, elle n'a pas songé à moi. Elle me pria de ne point tourner cette affaire en raillerie, parce qu'il la falloit faire; que nous étions les deux seules personnes de l'Europe les mieux faites l'une pour l'autre, & qu'elle avoit toujours cru que ce mariage étoit fait au Ciel; que c'étoit l'opinion de la Reine d'Angleterre; que le Roi son fils tenoit le même discours sous une autre expression, & assuroit qu'il falloit que ce fût ma destinée & la sienne. Je l'écoutai d'un grand sérieux; & après je lui répondis que le Roi & la Reine me faisoient trop d'honneur de vouloir de moi, que je ne le méritois pas; que je les avois refusés pendant leur disgrace; que c'étoit par cette même raison

que je ne voulois pas le faire dans sa bonne fortune, parce qu'il auroit ce souvenir sur le cœur, & moi sur le mien, qui nous empêcheroit d'être heureux ensemble; qu'il jouiroit de sa bonne fortune avec quelque personne qui lui auroit obligation; que pour moi je n'eusse pas voulu qu'il eût pu me faire aucun reproche; que je ne savois pas ce que Dieu me gardoit; que j'attendois l'accomplissement de ses volontés avec tranquillité, sans avoir aucune impatience de me marier. Elle s'en alla fort mécontente de moi, & je la fus assez de moi-même. La Reine d'Angleterre n'osa pas m'en parler. Ma sœur étoit toujours chez moi, elle aimoit à s'entretenir avec les petites filles avec qui elle étoit accoutumée avant que de venir à Blois: elle eut quelque peine à travailler à un ouvrage que je faisois, aussi-bien que ces petites Demoiselles, qui étoient, l'une fille de Mr. de St. Remi, premier Maitre-d'Hôtel de Madame, qu'il avoit eue de sa premiere femme; & l'autre, Mlle. de la Valliere, fille de Me. de Saint Remi, qu'elle avoit eue de son premier mariage. La premiere étoit belle, & l'autre jolie; elles avoient chacune 15 à 18 ans; lorsque je menois mes sœurs à la Cour, je les prenois quelquefois avec

moi, quoiqu'elles aimassent beaucoup mieux demeurer chez elles. Dans ce temps-là j'allai à Pons chez M^e. de Bouthillier pour passer sept à huit jours chez elle; Madame ne voulut point permettre que ma sœur vînt avec moi, de quoi elle fut fort fâchée, & ne pouvoit pas concevoir la raison qui pouvoit l'empêcher de le trouver bon. Je n'en pouvois imaginer ni elle non plus d'autre, que celle d'une fantaisie bizarre; il y avoit des moments où elle lui faisoit faire tout ce qu'elle vouloit, & dans d'autres elle lui refusoit ce qui étoit le plus raisonnable.

Mr. de Lorraine étoit à Paris sans équipage; il alloit à son ordinaire un jour coucher d'un côté, & le lendemain d'un autre. Les Carmes d'auprès du Luxembourg étoient un des endroits où il couchoit le plus souvent; il étoit amoureux de la fille de mon Apothicaire, dont la mere étoit ma premiere Femme-de-chambre: elle s'appelloit Marianne Pajot, & demeuroit avec une des Femmes-de-chambre de ma belle-mere, qui étoit sa tante. Dans le temps que j'étois à St. Fargeau, elle étoit jeune; pour faire le bel-esprit, elle écrivoit à Paris contre moi sur le chapitre des Comtesses: je le sus, je lui défendis de ne plus entrer dans ma cham-

bre, ce qui obligea sa mere de l'envoyer chez sa tante. Dans le temps que j'allai à Forges, Monsieur de Lorraine en fut si entêté, qu'il alloit tous les jours se promener avec elle; il prenoit son rendez-vous ordinaire chez l'Apothicaire de ma belle-mere, où il mangeoit presque toujours dans des plats d'étain & de faïance. Il venoit souvent au Luxembourg sans entrer chez Madame; il n'en usoit pas de même pour moi, il étoit un peu plus régulier à me donner des marques que mon amitié ne lui étoit pas indifférente; il a toujours pris soin de me donner des témoignages de la sienne. Mes sœurs étoient jeunes, elle aimoient à sauter & à danser; les soirs qu'il n'y avoit pas de Bal ou de Comédie au Louvre, elles se servoient de mes violons, & alloient danser dans une chambre éloignée de celle de Madame. Ce divertissement ne commença qu'après le bout de l'an de Monsieur. Le Prince Charles y étoit fort assidu, & si mal vêtu, que la plupart des gens de la Cour, qui alloient à ces assemblées, se moquoient de lui. Il étoit bien fait & beau de visage; c'étoit de ces beautés inanimées, il avoit toujours un air gauche, & peu d'élévation à tout ce qu'il faisoit. Dans le temps que Monsieur mou-

rut, que la Cour étoit éloignée, qu'il n'y avoit point de Maître des Cérémonies à Paris, l'on ne fit point de service. Le commencement du retour du Roi étoit un temps de réjouissance, l'on ne put pas le troubler par la proposition de cérémonies funebres ; ainsi personne ne songea à parler de faire faire un service pour Monsieur. Lorsque nous fûmes au mois de Novembre, Madame envoya prier Mr. le Cardinal d'en faire faire un à Notre-Dame ; elle lui manda qu'elle avoit choisi un Récolet pour faire l'oraison funebre. Mr. le Cardinal répondit, que pour ces sortes d'actions-là, on ne pouvoit prendre d'assez habiles prédicateurs ; que le Clergé étoit assemblé, qu'il y avoit quantité d'Evêques qui étoient très-capables ; qu'ils tiendroient à honneur de rendre ce service à la mémoire de Monsieur. J'allai le voir, il m'en parla dans ce sens, je m'en allai le dire à ma belle-mere qui ne voulut jamais changer de résolution. Elle disoit que son Moine étoit au-dessus de tout le Clergé de France en savoir & en mérite. Je lui répliquai, que quand cela seroit, je croyois qu'il y avoit plus de dignité que ce fût un Evêque qui fît cette action ; elle étoit glorieuse & opiniâtre, elle ne vouloit pas se dédire. J'en-

voyai Segrais, qui eft une efpece de Savant tourné fur le bel-efprit, pour voir ce révérend Pere, afin qu'il lui demandât de quelle maniere il prétendoit faire l'oraifon funebre de Monfieur; que je ferois bien-aife d'en favoir la difpofition, & de la voir avant qu'il la prononçât; que c'étoit un genre de prêcher différent des fermons ordinaires; qu'il ne favoit peut-être pas comme il en falloit ufer; qu'on lui pouvoit donner des avis & des mémoires; qu'il devoit être bien content d'être inftruit par une perfonne auffi intéreffée à la gloire de Monfieur que j'étois. Il répondit à Segrais, qui lui avoit dit être à moi, qu'il avoit de bons mémoires, & qu'il favoit ce qu'il avoit à dire fans en rendre compte à perfonne. Je fus furprife de ce compliment, le fervice fe fit, le Moine prêcha fans dire un mot de tout ce qui devoit faire honneur à la mémoire de Monfieur, quoiqu'on lui eût pu donner des inftructions où il auroit eu des merveilles à dire fur fa vie. Il ne dit pas un mot de fa naiffance, rien d'Henri IV; il ne parla point de fon mariage avec ma mere, il ne s'étendit que fur celui de Madame, qu'elle l'avoit converti fans expliquer de quelle forte de converfion; de maniere que ceux qui n'au-

roient pas connu Monſieur, auroient pu croire qu'il auroit été hérétique. Il fit entrer le Roi d'Eſpagne & Mr. le Prince pour en dire du mal, & parla de la Reine mere d'une maniere ridicule, & ne traita pas mieux Mr. le Cardinal. Beloy, qui y étoit avec beaucoup de gens qui aimoient la mémoire de Monſieur, étoit au déſeſpoir; on vint m'en rendre compte. Le ſoir je trouvai au Louvre Mr. le Prince, il me dit qu'il s'étoit entendu déchirer, que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne avoit oui faire le procès à ſon Maître. Monſieur le Cardinal & la Reine mere m'en parlerent; je leur dis que c'étoit leur faute, qu'ils connoiſſoient Madame; qu'ils ne devoient pas l'avoir laiſſée dans la liberté d'agir ſelon ſa fantaiſie; qu'ils devoient lui choiſir un Prédicateur. J'allai chez elle pour l'informer de tout ce que l'on diſoit de ſon Moine; elle me répondit : Il faut laiſſer parler le monde, je ne me ſoucie guere de ce que l'on dira, c'eſt un Saint. Je lui répondis qu'il falloit donc qu'elle lui conſeillât de prier Dieu tout le reſte de ſa vie, & de ne jamais prêcher.

Pour revenir aux aſſiduités que Mr. de Lorraine & le Prince Charles ſon neveu avoient pour Mlle. de Mancini, Mr.

le Cardinal les désaprouva, & leur fit dire qu'il les remercioit, qu'il avoit pris d'autres mesures; de sorte que le Prince Charles n'avoit plus d'entrée chez Mlle. de Mancini. Il étoit tous les jours au Luxemboug, ainsi que je l'ai dit; Mr. son oncle & lui venoient à mon souper, & ne s'en retournoient que lorsque je donnois le bon soir; ma sœur jouoit à de petits jeux, pour moi je causois ou je m'occupois à ce que j'avois à faire. L'Evêque de Beziers venoit souvent chez ma belle-mere, avec laquelle il parloit du mariage de Florence; il y avoit eu une fille de Lorraine mariée dans cette Maison, Madame en trouvoit l'alliance plus agréable. Mr. le Cardinal vint un jour me dire qu'il avoit reçu des nouvelles de Turin, que Mr. de Savoye avoit la plus grande passion du monde de m'épouser, que Me. Royale commençoit à y être moins contraire, qu'elle savoit que le Roi le souhaitoit, que Mr. le Cardinal lui avoit répondu de moi que l'affaire iroit bien, que c'étoit une femme qui n'avoit pas voulu marier son fils jusqu'ici pour pouvoir toujours gouverner, que ce n'étoit pas par aversion pour moi qu'elle avoit de la répugnance à mon mariage, que c'étoit seulement par la raison d'être

toujours la maîtreſſe, qu'elle étoit glorieuſe, qu'elle ſeroit touchée d'avoir pour ſon fils tout ce qu'il y a de plus élevé; & par-deſſus cette raiſon, qu'il ſavoit que Mr. de Savoye étoit prêt à ſe révolter contre elle ſi elle ne vouloit conſentir à mon affaire. Je le remerciai fort de ſa bonne volonté; & quoique je n'euſſe pas envie de ce mariage, je marquai que je n'y avois aucune régugnance, afin que cela ſe répandît, & qu'on pût connoître dans la ſuite que c'étoit moi qui l'avois refuſé.

Dans ce temps-là il ſe fit un mariage en Angleterre qui ſurprit tout le monde : le Duc d'Yorck épouſa une des Filles-d'honneur de la Princeſſe-Royale ſa ſœur, qui étoit fille du Chancelier Hyde, qui, depuis ce moment-là, ne demeura pas long-temps dans la conſidération & dans le crédit qu'il avoit ſur l'eſprit du Roi. C'étoit un des habiles hommes du monde, qui fut le premier à déſapprouver la conduite du Duc d'Yorck : ſoit que ce ne fût que par politique, ou qu'il y ait eu d'autres raiſons, il fut chaſſé d'Angleterre, & a fait ſon ſéjour en France; il alla de Ville en Ville juſqu'à ſa mort, paſſa à Eu pendant que j'y étois, je lui envoyai faire un compliment. La Reine

d'Angleterre fut inconfolable lorfqu'elle apprit ce mariage; depuis ce temps-là elle a fort aimé cette belle fille, qui étoit une perfonne d'un très-grand mérite. Elle avoit beaucoup d'efprit, ce qui lui avoit attiré l'eftime & la confidération de tous ceux qui la connoiffoient. La Princeffe-Royale mourut peu de temps après ce mariage, la petite-vérole la prit en Angleterre, où elle étoit allée voir le Roi fon frere : bien des gens ont cru qu'elle avoit époufé le petit Germain, neveu du Comte St. Albans.

Tout l'hyver fe paffa en danfes & en plaifirs : le Roi danfa un ballet, le feu prit au Louvre, Mr. le Cardinal y étoit avec la goutte, l'on difoit qu'il avoit eu grande peur, il fe fit porter à Vincennes où il mourut : il crut toujours que ce feu étoit un méchant augure pour lui. Le Louvre eft éloigné du Luxembourg, je ne fus cet accident que le matin à mon réveil ; c'étoit la nuit du Samedi au Dimanche; des Ouvriers qui travailloient dans la petite galerie, que l'on apelle des Rois, parce que leurs portraits y font, y mirent le feu; ils préparoient des machines pour un ballet: l'on y porta le St. Sacrement de St. Germain-l'Auxerrois, qui en eft la Paroiffe; dans le moment qu'il arriva, le feu ceffa.

Monſieur le Cardinal étoit à Vincennes, le Roi y alloit ſouvent coucher ; il danſoit le ballet, ſoupoit avec la Reine mere, & après cela il s'y en alloit. La Reine devint groſſe, ce qui obligea la Reine mere d'aller à Vincennes, & de n'en plus ſortir pour ne lui pas donner la peine de venir à Paris.

La maladie de Mr. le Cardinal augmentoit tous les jours ; les Médecins le trouverent en grand danger. Me. du Fretoy, qui étoit la bonne amie de Mr. de Lorraine, parce qu'elle avoit été à Me. ſa femme, étoit ſa confidente des amours de Marianne : elle me dit qu'elle avoit à me parler ; j'entrai dans mon cabinet, elle me dit : Vous ſavez la vénération que Mr. de Lorraine a toujours eue pour vous, il eſt au déſeſpoir que ſoixante années ne le rendent plus propre à vous offrir ſes ſervices ; il a toujours de l'amitié pour vous, il vous ſupplie de vouloir ſouffrir qu'il penſe à vous offrir ſon neveu, auquel il cédera ſes Etats ; la ſœur du Roi votre grand-pere a été mariée dans ſa maiſon, il croit que vous ne déſapprouverez pas qu'il ait penſé à vous faire cette propoſition. Je lui répondis que je lui étois obligée, & fort reconnoiſſante de tout ce qu'elle me diſoit de ſa part, que je n'étois pas maî-

treſſe de mes volontés, qu'il ſe devoit adreſſer au Roi. Elle me répliqua : Il ne le vouloit pas faire ſans ſavoir ſi vous l'auriez agréable. Je lui dis qu'oui, parce que je crus ne pouvoir me diſpenſer de répondre cet oui, quoique je ne vouluſſe pas l'affaire. Je dis en confidence à ma ſœur ce que je viens d'écrire. Elle me répondit : Je ne crois pas que vous vouluſſiez de ce miſérable : je lui dis de ſe taire, qu'elle parloit en petite-fille qui ne ſavoit pas le reſpect qu'elle devoit aux parents de ſa mere ; que j'étois obligée à l'honneur que Mr. de Lorraine me faiſoit. Elle ſe déchaîna encore plus fort contre ſon couſin, & m'en dit tous les maux imaginables ; j'étois occupée à chercher la raiſon de ſon averſion, je ne la pouvois pas comprendre, je ne lui répondis rien.

Deux jours après, Mr. de Lorraine me vint voir, & m'attendit à la porte de ma chambre ; il ſe jetta à mes pieds, il y demeura un quart d'heure à genoux, & me dit : Que ne ſuis-je maître de tout le monde, je le donnerois à mon neveu pour qu'il fût digne de vous ! Perſonne ne ſavoit ce qu'il me diſoit ; après lui avoir répondu quelques honnêtetés, il me quitta. Mr. le Cardinal demeura preſque quinze jours à l'agonie, toutes les affaires ſu-

rent ſuſpendues, & ſa mort les arrêta encore quelque temps : après cela Mr. de Lorraine parla au Roi, qui m'envoya Mr. de Lionne, Secretaire d'Etat, pour me dire les propoſitions que Mr. de Lorraine lui avoit fait faire, que je viſſe ce que j'avois à faire. Je répondis que je n'avois point de volonté que celle du Roi. Peu de temps après le Comte Guillaume de Furſtemberg vint à Paris; il eſt parent de la Maiſon de Lorraine, il fut employé à la négociation de ce prétendu mariage; il venoit tous les matins & tous les ſoirs au Luxembourg, je me promenois dans le jardin avec lui, il a infiniment d'eſprit, il eſt d'une grande dépenſe, il fait une figure conſidérable, il a été un des principaux moteurs de cette derniere guerre, qui a été mauvaiſe pour lui, puiſqu'elle lui a attiré une priſon en Allemagne où il eſt encore. Il ſavoit beaucoup de nouvelles de la Cour, & avoit tous les ſecrets des pays étrangers; de ſorte que je me divertiſſois extrêmement avec lui : & lorſqu'il me vouloit parler de l'affaire de Mr. de Lorraine, je le remettois ſur un autre chapitre, & l'obligeois à me répondre ſur les queſtions que je lui faiſois ; ainſi celle pour laquelle il me venoit voir étoit la ſeule affaire que nous ne traitions pas.

Lorſque j'ai parlé de la mort de Mr. le Cardinal, j'ai oublié de marquer qu'il avoit marié Mlle. de Mancini au Connétable Colonne, dont elle fut au déſeſpoir; & peu de jours devant ſa mort, il maria Hortenſe au fils de Mr. le Maréchal de la Meilleraye, à qui il donna un bien infini, à condition qu'il porteroit ſon nom & ſes armes: ainſi on l'appella le Duc de Mazarin. Mr. de Mancini ſon neveu en fut enragé, parce qu'il croyoit avoir tout le bien de ſon oncle; il lui en laiſſa aſſez pour qu'il dût être ſatisfait; il lui donna le Duché de Nevers dont il porte le nom, les Gouvernements de Brouage, de la Rochelle, & du pays d'Aunis qui lui eſt comme propre. Mr. le Duc de Mazarin eut Briſac, & toute l'Alſace, la Fere, & Vincennes, qui ſont des Gouvernements conſidérables par leur revenu, & par la conſidération qu'ils attirent. Le Cardinal ne fut guere regretté, pas même de ceux qui lui avoient de grandes obligations; il fut traité en cela comme le ſont ordinairement tous les favoris. Le Roi & la Reine mere en parurent fâchés pendant quelques jours, ſa maladie avoit été longue, ils s'étoient accoutumés peu-à-peu à en ſentir moins de douleur; il donna quantité de pierreries & d'autres préſents

à tout le monde. L'affaire de Toſcane que Mr. le Cardinal avoit commmencée pour le mariage de ma ſœur, fut négociée par l'Evêque de Beziers, qui avoit reçu l'ordre d'en faire la demande; & pour qu'il pût agir plus honorablement, le Grand-Duc lui envoya une commiſſion d'Ambaſſadeur extraordinaire. Ma ſœur, qui avoit témoigné deſirer juſques-là l'affaire, changea tout d'un coup, & dit qu'elle ſeroit au déſeſpoir ſi l'affaire réuſſiſſoit. La veille de St. Joſeph, elle me pria de demander permiſſion à la Reine qu'elle pût aller dîner avec elle aux Carmélites du grand Couvent; la Reine le trouva bon, elle vint le matin m'éveiller, je fus étonnée de la voir toute habillée à huit heures du matin; je lui dis qu'elle me paroiſſoit être bien diligente, elle me répondit qu'elle vouloit aller à St. Victor avec moi, qu'elle avoit appris que j'y allois faire mes dévotions; qu'elle y feroit les ſiennes. Un moment après, elle me dit: Il faut vous dire tout, je ne me ſuis pas couchée de toute la nuit, je l'ai paſſé à lire un roman qui vient d'être fait. Je lui dis que la préparation à faire ſes dévotions me paroiſſoit nouvelle; qu'elle devoit être honteuſe d'y avoir penſé après une telle occupation. J'allai à confeſſe,

j'entendis deux Meſſes ; pendant tout ce temps-là elle ne fit que dormir à l'Egliſe. Nous ſortîmes de St. Victor, & allâmes aux Carmélites. Pendant le dîner, la Reine dit à ma ſœur : Vous m'envoyerez beaucoup de parfums de Toſcane, ils y ſont admirables ; elle ſe mit à pleurer. Me. de Saujon vint parler à la Reine mere de la part de Madame, je ne ſavois ce que c'étoit ; je la ſuivis pour entendre ce qu'elle diſoit ; je fus bien étonnée lorſqu'elle la ſupplia de trouver bon què Madame mît Mademoiſelle d'Orléans à Charonne ; qu'elle la venoit chercher pour l'y mener. Je fus d'autant plus ſurpriſe de cette circonſtance, que la Reine ne l'étoit pas ; je ne ſavois pas qu'elle avoit été informée de quelques vacarmes que Madame avoit faits ſur le Prince Charles, dont l'Evêque de Beziers lui avoit rendu compte. J'allai chercher ma ſœur, je la trouvai dans une cellule avec Me. d'Aiguillon, qui diſoit qu'elle étoit au déſeſpoir, qu'elle ne vouloit point du Prince de Toſcane, que le Roi ſeroit injuſte s'il la forçoit de faire cette affaire ; elle s'emportoit comme une créature déſeſpérée. L'on ne peut être plus ſurpriſe que je le fus d'entendre ce qu'elle diſoit d'un côté, & de penſer aux raiſons qui obligeoient Ma-

dame d'uſer d'une eſpece de violence qui ne pouvoit produire que de méchants effets. Je m'en allai à Vêpres & au Sermon, elle vint ſe mettre auprès de moi, & entendit le ſervice avec une tranquillité qui me ſurprit. La Reine ſortit des Carmélites, & alla au ſalut aux Carmes; nous la ſuivîmes, elle me dit dans le carroſſe tout bas : Lorſque je ſortirai du ſalut, demandez-moi permiſſion de demeurer, que vous êtes près de chez vous, parce qu'il faut éviter que votre ſœur ne vienne pas tenir des diſcours mal-à-propos devant le Roi, qui ſe fâcheroit & l'envoyeroit tout de bon dans un couvent. Il n'eſt plus temps de dire : Je ne veux pas, quand les affaires ſont faites; on lui a demandé devant que de parler de rien, ſi elle vouloit l'affaire, elle l'a deſirée, le Roi ne s'eſt engagé qu'après avoir ſu ſes ſentiments. Lorſque le ſalut fut fini, je fis ce que la Reine m'avoit commandé, elle s'en alla, ma ſœur & moi nous entrâmes par la porte du jardin; elle cauſa tout le long de l'allée avec les gens du logis, elle vint dans ma chambre riant, & me dit : Ma ſœur, entrez dans un cabinet, je veux vous dire un mot. Comme nous fûmes entrées, elle me dit : Je ſuis au déſeſpoir de tout ce que j'ai fait, je vous

prie d'écrire à Madame de Navailles que je me repens de tout ce que j'ai dit devant la Reine & devant tout le monde ; que j'en ai de la honte , & que je veux que l'affaire de Toſcane s'acheve par l'obéiſſance que je dois au Roi, & encore plus parce que je connois qu'elle eſt avantageuſe pour moi ; que je la priaſſe de le dire au Roi & à la Reine, afin qu'ils ne ſoient pas fâchés contre moi ; que s'il n'avoit pas été ſi tard, vous ſeriez allée au Louvre m'y mener, pour que je puſſe dire moi-même ce que je vous ſupplie de lui écrire. Je fis mon billet devant elle, je l'envoyai par un de mes Pages à Me. de Navailles, qui me manda que le Roi étoit bien-aiſe que l'eſprit de ma ſœur ſe fût remis dans la ſituation qu'il devoit être. Le lendemain nous allâmes au Louvre, où elle fit de grandes excuſes au Roi, qui les reçut fort honnêtement, & lui dit qu'elle ſavoit bien qu'il n'avoit donné ſa parole qu'après qu'elle avoit témoigné deſirer l'affaire ; qu'il n'auroit pas pu ſe rétracter ſur ce qu'il avoit promis. Mr. de Beziers ne venoit plus tous les jours au Luxembourg, parce que ma ſœur lui avoit témoigné quelque froideur, il en ſavoit la raiſon que j'avois ignorée juſqu'au jour que ce

vacarme arriva aux Carmélites. Lorſque l'affaire eut repris le chemin que je viens de marquer, Mr. de Beziers recommença ſes ſoins auprès de ma ſœur. Elle prenoit plaiſir de monter tous les jours à cheval pour s'aller promener aux environs de Paris, & quelque temps qu'il pût faire, elle alloit à la chaſſe avec les meutes du Roi, un jour au lievre, l'autre au daim ou au chevreuil. Elle partoit à onze heures, & revenoit à deux ou trois, & quelquefois à la nuit avec ſes coëffes & ſes jupes toutes déchirées pour avoir couru dans les bois. Le Prince Charles alloit avec elle, le Comte de St. Geran & Tamboneau, ſes intimes amis, étoient de ſes parties de chaſſe. Ma ſœur de ſon côté avoit pour femmes Mlle. de Fretoy, fille de ſa ſous-gouvernante, Babet & Margot, dont l'une étoit ſa femme-de-chambre, & l'autre étoit à moi. Me. de Langeron l'avoit quittée ; & quoique cette ſéparation ne fût pas avantageuſe à ma ſœur, je dois lui rendre cette juſtice, que cette femme en avoit toujours mal uſé avec elle, elle ne s'étoit attachée qu'à mes deux ſœurs; ainſi elle n'avoit à ſa ſuite que ſa ſous-gouvernante, fort ſotte, qui ne bougeoit du carroſſe, & ſuivoit les grands chemins pendant que ma ſœur

montée à cheval, ſuivoit la chaſſe. Madame, qui l'avoit toujours ſouffert ainſi, s'aviſa de lui donner M^{e}. de Beloy pour lui ſervir de Dame-d'honneur, pour la conduire en Italie, lorſqu'elle vit que l'affaire de Toſcane étoit avancée.

Après la mort de M^{r}. le Cardinal, Monſieur redoubla ſes empreſſements pour ſon mariage avec la Princeſſe d'Angleterre; & comme la Reine mere y avoit moins de répugnance depuis la mort de M^{r}. le Cardinal, qui, de ſon vivant, ne croyoit pas que l'affaire fût avantageuſe à Monſieur, & qui ne penſoit pas auſſi que le Roi ſe dût preſſer de le marier; ainſi il traînoit cette affaire; le Roi diſoit à Monſieur qu'il ne devoit pas ſe preſſer d'aller épouſer les os des Saints Innocents. Il eſt vrai que Madame étoit extrêmement maigre, on ne ſauroit en même-temps diſconvenir qu'elle ne fût très-aimable; elle avoit ſi bonne grace à tout ce qu'elle faiſoit, & étoit ſi honnête, que tous ceux qui l'approchoient en étoient ſatisfaits : elle avoit trouvé le ſecret de ſe faire louer ſur ſa belle taille, quoiqu'elle fût boſſue, & Monſieur même ne s'en apperçut qu'après l'avoir épouſée. Elle fut fiancée au Palais-Royal dans le grand cabinet de la Reine d'Angleterre,

qui y logeoit ; ce fut Monſieur l'Evêque de Valence, premier Aumônier, qui en fit la cérémonie ; elle étoit très-parée, & ceux qui y aſſiſtoient avoient pris tous leurs habits magnifiques, comme l'on fait toujours dans de pareilles occaſions. Le lendemain à midi elle épouſa dans la Chapelle de la Reine d'Angleterre, où il n'y avoit que le Roi & la Reine : le contrat avoit été ſigné au Louvre chez la Reine mere, devant que les fiançailles ſe fuſſent faites ; je ne ſais pas ſi le Roi y dîna, je me ſouviens qu'il y ſoupa. Le lendemain elle reçut ſes viſites ; & le jour d'après avec un ajuſtement admirable, elle alla loger aux Tuileries chez Monſieur, où le Roi alloit preſque tous les jours, parce que cette nouvelle Cour étoit remplie de plaiſirs. Madame de Choiſy donna à Madame la petite de la Valiere pour fille..

Mr. de Beziers fir ſon entrée d'Ambaſſadeur extraordinaire de Toſcane, & vint faire la demande de ma ſœur, & peu après l'on fit les fiançailles dans la chambre du Roi : Mr. le Duc de Guiſe avoit la procuration de Mr. le Grand Duc. Le lendemain la cérémonie du mariage ſe fit dans la Chapelle du Louvre par Mr. de Beziers. Lorſqu'elle fut finie, ma ſœur demanda

à Monſieur s'il vouloit aller à St. Cloud, qu'elle iroit avec lui pour s'épargner la fatigue de recevoir des viſites. Monſieur répondit qu'elle l'allât prendre. Ainſi après avoir dîné au Luxembourg, où je la menai, & après qu'elle ſe fût déshabillée pour prendre une vieille jupe, qu'elle eut laiſſé ſes pierreries & chiffonné ſa coëffure, nous allâmes au Louvre; Monſieur & Madame nous vinrent trouver dans le carroſſe, & nous allâmes enſemble à St. Cloud où l'on fit collation, après quoi nous revînmes au Louvre, où nous trouvâmes beaucoup de monde, parce que la Cour devoit partir le lendemain.

Nous prîmes congé du Roi. L'on n'envoya de Toſcane qu'une boîte de pierreries à ma ſœur; elle étoit de deux cents mille livres, il y avoit le portrait de ſon mari, qui ne me parut ni beau ni laid: ſans que je ne voulois pas quitter ma ſœur, j'aurois ſuivi la Cour. Le jour qu'elle avoit pris pour recevoir les compliments de tous les Ambaſſadeurs qui étoient à la Cour, elle entra dans ma chambre pour me dire qu'elle alloit à la chaſſe. Je lui dis ſi elle avoit oublié qu'elle devoit donner ſes audiences, elle me répondit bruſquement: Je ne verrai que trop d'étrangers, & j'en ſuis ſi laſſe, que je n'en puis plus. Elle

n'avoit que mes chevaux : j'envoyai dire à mon Ecuyer de ne lui en point donner ; elle y avoit été si vîte qu'elle y étoit arrivée plutôt que mon ordre, elle les lui demanda, on les lui alloit donner dans le temps que l'homme que j'y avois envoyé y arriva. Mes gens lui dirent que mes chevaux étoient boîteux; elle se mit à rire, & fit enfoncer les portes pour prendre les harnois. L'on m'en vint avertir, il fallut que j'allasse moi-même pour la faire descendre de cheval ; je la ramenai par la main, & lui dis qu'elle ne pensoit pas à ce que le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de Venise diroient s'ils ne la trouvoient pas à l'heure qu'elle leur avoit donnée. Mr. de Beziers qui apprit cette circonstance, me remercia fort du conseil que je lui avois donné. Tous les compliments que ma sœur reçut lui furent faits dans mon appartement, où elle donna ses audiences aux Ambassadeurs. La premiere raison, parce qu'il étoit plus beau que le sien ; & l'autre, l'occasion que cela me donnoit d'être derriere sa chaise; & tout aussi-tôt que le compliment étoit fini, je m'approchois pour répondre pour elle ; sans ce secours, je crois qu'elle n'auroit rien dit. Nous demeurâmes environ quinze jours à Paris, pendant lesquels on lui

faisoit ses hardes : le Roi lui donna un ameublement, de la vaisselle d'argent, une toilette, de fort beaux habits avec du linge bien propre. L'on ne la fit point accompagner par des Officiers du Roi, parce qu'on n'en donne qu'aux Souverains, & que son mari ne l'étoit pas ; & cependant le Roi paya sa dépense, & lui donna des Pages, des Valets-de-pied, & un de ses carrosses jusqu'à Marseille. Le jour qu'elle partit de Paris, nous allâmes à la messe à St. Victor ; lorsqu'elle dit adieu à Madame sa mere, il n'est pas surprenant qu'elle pleurât beaucoup. Le Prince Charles vint nous conduire jusqu'à St. Victor, il ne nous vit pas monter en carrosse : ma sœur ne fut pas gaye dans le chemin, elle envoya tout son équipage, ne garda pas seulement une femme-de-chambre, & elle coucha dans la mienne pendant deux ou trois jours que nous demeurâmes à Fontainebleau, & se servoit de mes femmes. Mr. de Beziers étoit au désespoir de voir la maniere avec laquelle elle reçut le matin tous les gens qui lui venoient dire adieu ; elle s'habilloit dans ma garderobe, où sa toilette étoit mise sur une table. Je n'ai jamais rien vu de si mal-propre, ni rien qui eût moins l'air de dignité & de gravité Italienne. Mrs. le Tellier, Lionne

ne, & Colbert, en furent étonnés, & me dirent pourquoi je le souffrois. Lorsqu'elle prit congé du Roi, & qu'elle dit adieu à la Reine & à tout le monde, elle ne jetta pas une larme; nous allâmes coucher à Montargis, où elle n'avoit pas voulu qu'on portât son lit; j'en fus fort surprise, & très-fâchée lorsqu'elle me dit: Je coucherai avec vous. J'aimois mes aises, & n'étois pas accoutumée à coucher avec personne. Je ne pus m'empêcher de lui en témoigner du chagrin, dont elle ne fut pas fâchée; elle s'endormit la premiere, & ce fut une bonne fortune pour moi, parce qu'elle se mit à rêver, & elle me sauta à la gorge, & je pense que si j'avois été endormie, elle m'auroit étranglée: la crainte que cela ne lui arrivât une seconde fois, m'empêcha de dormir toute la nuit. Le lendemain elle fut toute la journée à cheval, quoiqu'il y eût de Montargis à St. Fargeau quatorze lieues; ainsi je ne fus pas surprise de voir le soir qu'elle se trouvoit mal: elle soupa peu, s'en alla coucher de bonne heure, & dormit le lendemain jusqu'à deux heures après midi. Dès qu'elle fut habillée, elle s'en alla promener avec deux de mes femmes, un valet-de-chambre, les Pages du Roi, & ne revint qu'à

deux heures de nuit. Mr. de Beziers eut quelque crainte qu'elle ne s'en fût allée; pour moi je n'en eus aucune inquiétude; je me confiois trop fur la fageffe de mon valet-de-chambre, qui ne l'auroit pas fouffert, ou qui du moins me feroit venu avertir; & comme elle étoit à pied, on auroit eu le temps de courir après. Lorfqu'elle fut arrivée, elle me dit qu'elle avoit été charmée de la beauté de la promenade qu'elle avoit faite dans ces bois, qu'elle les trouvoit admirables. Moi qui favois le pays plein d'eau, je lui dis: Vous avez donc bien fauté des foffés & des hayes pour aller jufqu'au village d'où vous venez? elle fe pâmoit de rire des aventures qui lui étoient arrivées; les Payfans les avoient pris pour des gens de guerre. Mr. de Beziers, qui n'étoit pas accoutumé à ces fortes de plaifirs, n'en avoit guere à lui entendre faire la relation de fa courfe; c'étoit un Vendredi, & elle devoit partir le Dimanche: elle pria Mr. de Beziers qu'elle pût féjourner quelques jours de plus, qu'elle ne me verroit plus de fa vie, qu'il lui donnât cette confolation de la laiffer auprès de moi le plus longtemps qu'il le pourroit. Il lui répondit: Si V. A. R. veut demeurer auprès de Mademoifelle, cela ne peut être trouvé mau-

vais; que ſi elle ne veut ſéjourner que pour aller courir dans les bois, je trouverois ce ſéjour inutile. Après avoir raiſonné, le départ fut différé; Beloy & ſa femme y étoient avec Mr. d'Angoulême, la femme du Vieux qui l'accompagnoit de la part du Roi; elle menoit avec elle Mademoiſelle du Boulay, fille d'un Gentilhomme, duquel j'ai déja dit qu'il avoit été à feu Monſieur. Elle s'amuſa tout le Samedi & le Dimanche : comme nous étions prêtes d'aller à la Meſſe, on nous vint dire : Voilà Mr. le Prince de Lorraine; ma ſœur ne dit rien, il entra à ſon ordinaire aſſez embarraſſé, je l'étois auſſi-bien que lui, je ne ſavois que lui dire. Après avoir dîné, l'on joua au billard, je vis qu'il bâilloit; je lui dis qu'il avoit envie de dormir : il me répondit qu'oui, qu'il étoit venu en poſte de Paris, qu'il avoit couru toute la nuit; je lui conſeillai de s'aller coucher, quoique cela ne parût pas galant : il me prit au mot, & s'en alla promptement ſe mettre ſur un lit, où il demeura juſqu'à ſept heures du ſoir qu'il ſe montra. Dans le temps qu'il dormoit, les lettres de Paris m'arriverent; bien des gens m'écrivoient que je ſerois témoin de la ſéparation de deux amants, & que je verrois ſi ma ſœur ſeroit bien

attendrie. Je ne ſavois pas que cette paſſion eût fait tant de bruit. Je n'avois appris que confuſément ce qui s'étoit paſſé, je demeurai extrêmement ſurpriſe, j'en parlai à Beloy, à ſa femme & à Mr. de Beziers ; ils me dirent qu'ils admiroient, que ſoupçonneuſe & clairvoyante en tout, j'euſſe été la dupe de cette affaire ſi long-temps : je leur avouai ma ſottiſe. Mr. de Beziers me dit en particulier la peine que cela lui avoit donnée par le peu d'ordre que Madame y avoit voulu mettre, que c'étoit une négligence condamnable ; qu'elle n'avoit jamais compté pour rien de laiſſer ſa fille & ſon neveu ſe parler & ſe promener tous les jours enſemble ; qu'il falloit eſpérer que l'abſence & le temps ôteroient cette fantaiſie à Mr. de Toſcane qui en avoit été inſtruit. Le lendemain comme tout le monde étoit allé dîner, & que le Prince Charles s'entretenoit avec les Dames qui étoient avec moi, je dis à ma ſœur que j'étois bien fâchée qu'elle n'eût pas voulu ſe confier à moi du deſſein qu'elle avoit d'épouſer ſon couſin ; qu'elle devoit être bien perſuadée que je n'avois écouté toutes les propoſitions de Mr. de Lorraine, que pour ſortir plus promptement d'affaire avec Madame ; & que ſi j'avois ſu qu'elle eût penſé à ce

mariage, (parce que je n'y avois jamais ſongé pour moi) j'aurois ſupplié M^{r}. de Lorraine d'avoir pour elle toute la bonne volonté qu'il avoït témoigné avoir pour moi, & qu'il m'en eût donné des marques par l'exécution de ce mariage; que j'étois perſuadée qu'il auroit ſuivi mon conſeil; que du côté de la Cour l'on auroit trouvé toute la facilité imaginable, parce qu'elle l'auroit bien voulu en l'état où il étoit; que pour moi je n'en aurois pas fait de même; qu'il m'auroit fallu des baſtions; que lorſque les Ducs de Lorraine avoient épouſé des filles de France, Nanci en avoit de très-bons, & qu'il n'en avoit bientôt plus, parce qu'on les faiſoit abattre. Je lui dis: Ma ſœur, ce qui pouvoit être bon pour vous, ne pouvoit pas l'être pour moi, & j'aurois été ravie de contribuer à votre établiſſement. Elle me répondit avec grand embarras, qu'il étoit vrai que le Prince Charles avoit de l'amitié pour elle; que ſi elle avoit été un auſſi bon parti que moi, il l'auroit épouſée. Je ne voulus pas pouſſer cette converſation plus loin, par la peine que je lui faiſois, & par celle que j'avois de la voir toute décontenancée. Après avoir dîné, nous partîmes pour aller à Cône, où elle devoit trouver ſes gens & tout

ſon train. Ce fut dans ce moment-là qu'elle pleura d'une maniere que cela dura toute la nuit ſuivante, à ce qu'on m'a dit. Le Prince Charles s'en retourna à Paris, le lendemain nous nous ſéparâmes dans l'Egliſe après la Meſſe; elle partit la premiere, & faiſoit des cris épouvantables; elle fit pitié à tout le monde, & attira leurs larmes. Quand elle fut partie, & que j'allois monter en carroſſe, je vis arriver le Comte de Furſtemberg qui venoit de St. Fargeau: il fut bien étonné lorſqu'il ſut tout ce que j'avois vu & appris; il me conta que ma ſœur n'avoit eu d'envie de rompre ſon mariage de Toſcane, que lorſqu'elle avoit ſu que Mr. de Lorraine me vouloit marier avec ſon neveu; qu'elle l'avoit été trouver chez la Haye, qu'elle s'étoit jettée à ſes genoux, lui avoit dit: Mon oncle, vous ne ſongez pas à ce que vous faites de donner vos Etats à votre neveu pour épouſer ma ſœur; elle eſt fiere & glorieuſe, elle croira vous faire trop d'honneur de les recevoir, & elle vous en chaſſera lorſqu'elle y ſera la maîtreſſe, elle n'aura aucune conſidération pour vous, & ne ſouffrira jamais que vous épouſiez Marianne. Si vous voulez me donner votre neveu, je vivrai avec vous d'une maniere bien plus ſoumiſe, vous

épouſerez Marianne, & je vivrai avec elle avec toute la tendreſſe & le reſpect imaginables; ainſi je vous prie de rompre l'affaire de ma ſœur, & de penſer à la mienne; vous ne manquerez pas de prétextes pour ſortir de vos engagements; le mépris que ma ſœur marque pour votre neveu, en eſt un bien raiſonnable. Que Mr. de Lorraine lui avoit répondu qu'elle étoit trop heureuſe qu'on ne la connût pas; qu'elle feroit bien d'aller en Toſcane: qu'elle ne s'étoit pas rebutée; qu'elle étoit retournée aſſez ſouvent ſe jetter à ſes pieds les larmes aux yeux, & lui faiſoit toujours les mêmes compliments; qu'elle avoit auſſi été dans la chambre du Prince Charles, pour lui dire: Seriez-vous aſſez lâche pour m'abandonner, & de préférer une fortune à moi? Je dis à Mr. de Furſtemberg que tout ce qu'il me venoit de dire me faiſoit une grande pitié, que j'étois bien fâchée que ma ſœur ſe fût mis une telle affaire dans la tête; que je trouvois que le Prince Charles étoit un malhonnête homme, d'avoir rebuté, éludé, & écarté ce que ma ſœur lui avoit dit. Le Prince Charles croyoit avoir fait des miracles d'avoir rebuté ma ſœur; & le Comte de Furſtemberg, qui croyoit me toucher par un endroit ſenſible, me l'étoit venu dire, &

qu'on ne démoliroit pas Nanci; que Mr. de Lorraine se démettroit de ses Etats. Je ne pouvois rompre cette affaire brusquement: je crus que l'absence étoit un moyen pour faire connoître au Prince Charles le peu de cas que je faisois de lui; je fis un séjour d'un mois à St. Fargeau, quoique j'eusse résolu de n'y demeurer que 4 ou 5 jours, Vandy vint me voir pendant le temps que j'y étois, il me parla extrêmement de tout ce qui s'étoit passé entre le Prince Charles & ma sœur; il me fit appercevoir que je n'avois ni vu ni connu les intentions de l'un & de l'autre, ni leur amitié, par le peu de cas que je faisois de celle du Prince Charles; parce que lorsqu'on se soucioit des gens, l'on voyoit toutes leurs démarches, qu'il n'y avoit point de murailles à l'épreuve de mon imagination lorsque j'avois la moindre attache à une affaire. Cette conversation me fit un grand plaisir; j'étois honteuse que le monde se pût être seulement figuré que j'eusse voulu écouter la proposition que Mr. de Lorraine m'avoit faite avec des soumissions & des respects qui m'obligeoient à garder quelques mesures d'honnêteté avec lui. Je ne croyois pas pourtant lui avoir de l'obligation de l'affaire, parce qu'elle lui étoit trop grande & trop avantageuse,

pour qu'il pût croire que je lui duſſe ſentir d'autre gré que celui de la vénération, de l'humiliation avec laquelle il m'avoit parlé, & de l'offre obligeante qu'il me faiſoit de vouloir quitter ſes Etats uniquement pour l'amour de moi. Je crois n'avoir rien à me reprocher là-deſſus, je lui ai toujours conſervé une reconnoiſſance particuliere, qui a répondu à l'empreſſement avec lequel il m'avoit fait offre de ſe dépouiller.

Furſtemberg revint encore une fois, je ne me ſouviens pas pourquoi, parce que cette affaire ne m'occupoit que comme je viens de le marquer. Je m'en retournai à Fontainebleau, où je reſtai quelques jours; j'en partis après avoir pris congé, pour m'en aller à Forges; je fis très-peu de ſéjour à Paris, dans lequel je ne laiſſai pas que d'apprendre que Madame étoit très-fâchée du mépris qu'elle voyoit que je faiſois de ſa Maiſon. Elle voulut même prendre la liberté de me gronder ſur le refus que je faiſois de cette affaire, elle me parla cependant avec beaucoup d'honnêteté; je lui répondis de même; le Prince Charles prit congé de moi, il me répondit qu'il étoit au déſeſpoir, qu'il ne ſavoit ce qu'il devoit devenir, qu'il étoit inconſolable. Sur ce ton-là il me fit un

compliment que je crus lui avoir été dicté par Furstemberg, parce qu'il ne le soutint pas avec l'éloquence & l'emphase avec lesquelles il l'avoit commencé. Je lui répondis d'autant plus honnêtement, que sa sottise me fit pitié. Je ne laissai pas cependant de tourner le tout en raillerie, il auroit pu s'en appercevoir s'il avoit eu plus d'esprit qu'il n'avoit.

Je fus très-aise de partir pour Forges, afin de n'entendre plus parler des Lorrains, dont j'avois été si étourdie que le seul nom m'en faisoit une très-grande peine. Je pris mes eaux fort tranquillement; & après que je les eus finies, je m'en allai à Eu, où je n'avois pas été depuis que je l'avois acheté; & comme les limites du Comté sont proches de Forges, le Comte de Lanois, qui en étoit Gouverneur, vint au-devant de moi avec quantité de Gentilshommes qui en relevent. J'arrivai fort tard, j'allai descendre à l'Eglise, qui étoit proprement la Chapelle du château, tant elle en est proche : c'est une Abbaye de St. Augustin, qui sont des Chanoines Réguliers de la réforme de Ste. Genevieve. Elle étoit possédée par le Cardinal des Ursins, & à présent par l'Abbé Calvo, frere de celui qui commande dans Maestricht. Il l'eut dans

la conjoncture de la levée du ſiege, que l'on attribuoit à la vigoureuſe & prudente défenſe de Calvo : elle ne vaut à l'Abbé que 7 ou 8000 liv. de rente : s'il en avoit vaqué une meilleure dans le temps qu'il la demanda, il l'auroit obtenue par la conſidération que je viens de dire. Le château me parut aſſez beau, je ne l'avois vu que lorſque j'y avois paſſé avec la Cour il y avoit fort long-temps. L'on juge par ce que Mr. de Guiſe y a bâti, de ce qu'il avoit envie d'y faire; il n'y a que la moitié de la maiſon de faite, & une partie du vieux logement des anciens Comtes d'Eu qui étoient de la Maiſon d'Artois : la ſituation en eſt très-belle, l'on voit la mer de tous les appartements, il n'y avoit pas de jardin. J'aimois à monter à cheval en ce temps-là, je me promenois tous les jours, & je ne jouis guere de ce plaiſir ; la fievre tierce me prit, j'en eus 14 accès. Me. la Marquiſe de Gamache me venoit voir ſouvent; tout le bien de ſon mari étoit en Picardie, & Beauchamp, qui eſt la maiſon où elle demeure, n'en eſt qu'à deux lieues; elle avoit ſoin de venir demeurer auprès de moi. Ils ont deux Baronnies qui relevent d'Eu. Mr. de Longueville, Gouverneur de la Province, m'y vint voir, quoiqu'il fût déja venu

à Forges. Mr. le Duc de Navailles, qui quittoit le Gouvernement de Bapaume pour prendre celui du Havre, me rendit une viſite. La longueur de ma maladie me rebuta des remedes, je ne voulois plus prendre de médecine; l'on envoya chercher Mr. Brayer, Médecin de très-grande réputation : il me porta bonheur, parce que le jour qu'il arriva, ma fievre ne vint pas; & comme il avoit laiſſé beaucoup de malades à Paris, après m'avoir vu prendre une médecine, (ce qui étoit très-difficile) le temps qu'il fut à me perſuader s'accommodoit avec l'averſion que j'avois priſe pour toutes ſortes de remedes : il partit, & je le ſuivis huit jours après. J'avois une très-grande impatience de m'en retourner à Paris; ce n'étoit pas la raiſon que l'air d'Eu ne fût bon, c'étoit parce qu'il eſt toujours bon d'en changer lorſqu'on a été malade. Je ne ſais ſi c'étoit la fatigue du chemin, la fievre me reprit, & j'en eus, tant à Paris, que pendant les jours que je mis à y aller, encore ſix accès, qui me laiſſerent très-long-temps fort foible.

Il arriva dans ce temps-là un grand changement à la Cour : le Roi étoit allé faire un voyage en Bretagne, il fit arrêter à Nantes Mr. Fouquet, Miniſtre d'Etat

& Sur-Intendant des Finances. C'a été une si grande & si longue affaire, qui a eu tant de suite, & tant de gens y étoient intéressés, qu'il ne se peut faire que les Mémoires particuliers & les Histoires n'en parlent ; ainsi je ne m'aviserai pas d'en dire davantage.

La Reine accoucha le premier de Novembre 1661 de Mr. le Dauphin. L'on peut juger de la joie que toute la France en eut ; j'étois dans mon lit avec une grande impatience d'en pouvoir sortir pour en aller remercier Dieu ; il y eut des feux de joie & des rejouissances générales, auxquelles j'aurois d'autant plus contribué, qu'outre l'intérêt commun, j'en ai un particulier à tout ce qui arrive au Roi, plus par l'amitié & la tendresse que j'ai pour sa personne, que par l'honneur que j'ai de lui appartenir. Mr. de Bournonville, Chevalier-d'Honneur de la Reine, & Gouverneur de Paris, fut le premier qui vint m'apprendre cette nouvelle ; je n'étois pas en état d'aller à Fontainebleau, j'envoyai un Gentilhomme au Roi & à la Reine pour leur dire combien j'étois sensible à leur joie. Six semaines après les couches de la Reine, elle s'en alla avec le Roi & la Reine mere à Notre-Dame de Chartres ; l'on

porta Mr. le Dauphin droit à Paris ; je commençois à me lever, j'allai au Louvre, je ne ſaurois exprimer le véritable plaiſir avec lequel je le vis ; Me. de Montauſier, qui étoit ſa gouvernante, fit les honneurs de ſa maiſon.

Madame revint malade de Fontainebleau ; elle étoit groſſe, elle fut obligée de garder le lit ou la chambre tout l'hyver ; elle étoit parée dans ſon lit avec les rideaux ouverts, pour recevoir tout le monde depuis le matin juſqu'à neuf heures du ſoir ; elle étoit maigre, & avoit un très-mauvais viſage ; elle ne dormoit que par le ſecours des grains d'opium qu'on lui faiſoit prendre ; ſon plus grand mal étoit un rhume ſur la poitrine ; lorſqu'elle commençoit à touſſer, l'on auroit dit qu'elle alloit étouffer. Le Roi lui alloit rendre des viſites très-régulieres ; elles avoient été aſſez empreſſées pour laiſſer tout le monde en doute pendant que la Cour demeura à Fontainebleau, s'il étoit amoureux d'elle, dans le temps que le Comte de Guiche faiſoit ſemblant de l'être de la Valliere. L'on ne fut pas long-temps à connoître que le Roi l'étoit de celle-ci, & que l'autre étoit paſſionné pour Madame : c'étoit une affaire que l'on ſe diſoit tout-bas, & que l'on connoiſſoit viſible-

ment. La Reine d'Angleterre partit de Fontainebleau un peu devant que je fuſſe allée à Forges, elle alla voir le Roi d'Angleterre ſon fils, afin de régler ſes affaires; j'allai la conduire à St. Denis. Elle me dit, lorſqu'elle m'embraſſa : Je ne vous pardonnerai jamais l'injure que vous avez faite à mon fils, de ne vouloir pas l'épouſer ; je vous aſſure, me dit-elle, que vous auriez été la perſonne du monde la plus heureuſe. L'on danſa un ballet, où il y avoit des entrées de Dames ; la Reine en étoit, & moi auſſi ; toutes les répétitions ſe firent chez elle.

Peu de temps après, ma belle-mere licencia ſes filles ; je crois que ce qu'elle fit ſe peut appeller de ce nom : elle en avoit une de la Maiſon de Prie qui en portoit le nom, c'étoit une fille de grande qualité ; je l'avois connue lorſque j'étois à St. Fargeau ; & ſi dans ce temps-là j'euſſe eu la fantaiſie de prendre des filles, comme on me le conſeilloit, & comme j'ai fait depuis, j'aurois gardé celle-là au lieu de la donner à Madame, comme je fis lorſque je fus à Blois. Ce fut la premiere qu'elle renvoya ſans m'en rien dire ; je la mis dans un Couvent, & j'avois deſſein de la donner à ma ſœur lorſqu'elle fut mariée avec le Duc de Toſcane ; ma

belle-mere ne voulut pas qu'elle la prît. Lorſque Mr. de Créqui s'en alla Ambaſſadeur à Rome, comme cette fille étoit parente de Madame ſa femme, je la priai de la mener à Rome avec elle. Une autre fille de ma belle-mere, appellée Montalais, me pria de parler à Monſieur pour qu'il voulût bien la donner à Madame; il me l'accorda, & me l'a fort reproché depuis ce temps-là : je ne la connoiſſois pas; je n'avois rien à lui répondre, ſinon que, ſi je l'avois connue, je ne la lui aurois pas donnée.

Pendant tout cet hyver, il y eut beaucoup d'intrigues & de tracaſſeries; la Reine mere étoit dans de grandes inquiétudes de l'amour du Roi pour la Valliere; elle étoit auprès de Madame, elle logeoit au Palais-Royal chez Monſieur, & les ſcenes ſe paſſoient chez eux ſans qu'ils en ſuſſent rien. Je ne ſais quel chagrin il prit un jour à la Valliere; elle partit de bon matin, & s'en alla ſans que l'on pût découvrir où elle étoit : c'étoit un jour de Sermon; le Roi, qui y devoit aſſiſter, étoit occupé à la chercher, & elle ne s'y trouva pas. La Reine mere appréhendoit que la Reine ne découvrît la raiſon de l'abſence du Roi, elle étoit dans un chagrin mortel. Après le Ser-

mon, la Reine alla à Chaillot; & le Roi, avec un manteau gris sur le nez, alla à St. Cloud dans un petit Couvent de Religieuses, où il avoit appris que s'étoit jettée la Valliere. La Touriere ne voulut pas lui parler; après avoir essuyé quelques refus, il parvint à voir la Supérieure, & ramena la Valliere dans son carrosse. Cette retraite fit grand bruit, & attira beaucoup d'affaires à ceux qui y pouvoient avoir part, dont je ne dois ni ne veux parler. La Reine d'Angleterre loua cet hyver la maison de Mr. la Basiniere, où elle alla se loger. Madame accoucha d'une fille : l'on redansa le ballet. Après Pâques Mr. de Bouillon épousa Marianne, qui étoit la derniere niece que Mr. le Cardinal avoit fait venir en France; la Reine soupa le soir des noces chez Madame la Comtesse de Soissons, où il y eut une Comédie, au sortir de laquelle la fievre me prit; j'en fus quitte pour deux accès.

Lorsque j'étois revenue de Forges, j'avois trouvé le Prince Charles qui faisoit l'amant de Mlle. de Nemours l'aînée, que Mr. de Lorraine son oncle desiroit ce mariage, qu'ils avoient trouvé des difficultés du côté de la Cour, qui ne laissa pas d'y consentir par le peu de cas que

l'on faifoit de l'un & de l'autre. Le Roi ne voulut pourtant pas figner le contrat : ce qui retarda l'affaire ; ils comprirent que Sa Majefté ne changeroit pas de refolution, ils ne laifferent pas de le figner. Cette nouvelle paffion ne plaifoit pas, à ce qu'on difoit, à Madame de Tofcane. Pour Mr. dé Lorraine, il étoit toujours occupé de la paffion que j'ai déja dit qu'il avoit pour Marianne. Un jour ou deux devant le mariage de Madame de Bouillon, ma belle-mere, qui ne vouloit pas confentir qu'il l'époufât, m'envoya chercher pour me dire qu'elle avoit fait parler à Pajot & à fa femme, pour leur dire que je trouvois fort mauvais qu'ils laiffaffent aller leur fille avec fon frere, & qu'ils ne devoient pas fe flatter qu'il fe mariât avec elle ; qu'ils lui avoient répondu que depuis que j'avois défendu que leur fille entrât chez moi, ils ne devoient pas répondre de fa conduite, qu'elle me prioit de leur donner ordre de la reprendre. Je leur commandai le moment d'après de l'envoyer chercher ; le lendemain matin à mon lever je vis entrer Marianne dans ma chambre, j'allai dans celle de Madame pour lui dire qu'elle étoit chez moi ; & comme c'étoit un Samedi, je m'en allai à la Meffe à

Notre-Dame, où je trouvai la Reine, qui me dit qu'il devoit y avoir une revue ce jour-là. J'allai m'habiller pour aller dîner avec la Reine; quand je revins le soir, j'envoyai chercher Marianne, afin de lui parler; son pere & sa mere me vinrent dire qu'elle n'étoit plus chez eux, qu'ils avoient de telles obligations à Mr. de Lorraine, qu'ils lui obéiroient en tout; qu'il n'avoit pas voulu qu'elle demeurât au Luxembourg. Je leur dis : Puisque vous dépendez d'autres gens que de moi, sortez tout-à-l'heure de ma maison, ce qu'ils firent. J'allai en informer Madame, qui m'en remercia bien humblement, & me dit qu'entre les moindres Bourgeois, le frere d'une belle-mere n'épouseroit pas la servante de sa belle-fille. J'en demeurai d'accord, & trouvai que cela seroit ridicule. Pour revenir au jour des noces de Me. de Bouillon, qui m'a ramenée à cette petite Histoire, le Roi fut averti par Mlle. de Guise, qui étoit blessée que le Souverain de leur Maison épousât la fille d'un Apothicaire, que Mr. de Lorraine avoit passé un contrat de mariage avec cette fille, qu'il la devoit épouser le lendemain. Ceci obligea le Roi de l'envoyer prendre par Roumecourt, un des Lieutenants de ses Gardes-du-Corps, qui la mena à la Ville-

l'Evêque, pendant le temps qu'on dansoit le ballet dont j'ai parlé. Le Prince Charles en étoit; l'on fut surpris un soir de ne le plus trouver; & comme l'on fut quelques jours sans savoir ce qu'il étoit devenu, bien des gens crurent qu'il étoit allé à Florence : l'on apprit qu'il y avoit passé, & étoit à Vienne auprès de l'Empereur. Madame de Nemours vint trouver le Roi, lui demanda qu'elle pût lui parler en particulier; il la fit entrer, après m'avoir dit de ne pas sortir. Elle lui dit : J'avois supplié V. M. de pouvoir lui parler seule; il lui répondit qu'il étoit seul, puisqu'il n'y avoit que moi & M^e^. de Navailles. Elle commença sa harangue par lui dire que le Prince Charles avoit épousé sa fille, elle lui répéta en termes exprès qu'ils étoient mariés; elle dit cela si haut, que M^e^. de Navailles & moi l'entendîmes : je ne sais pas ce que le Roi lui répondit, elle ne parut pas satisfaite de sa réponse. L'on dansa plusieurs fois le ballet, la fievre me reprit, je n'y allai plus. La Reine mere me fit l'honneur de me venir voir un des jours que je l'avois; la Reine n'y osa venir parce qu'elle commençoit à être grosse. Elle me conta un grand fracas qu'il y avoit eu entre Monsieur & Madame, à cause du Comte de Guiche.

Elle me parut être mal ſatisfaite de la conduite de Madame. Elle me dit : Quelle faute ai-je faite? Si vous aviez été ma belle-fille, vous auriez bien mieux vécu avec moi, & mon fils auroit été trop heureux d'avoir une femme auſſi ſage que vous l'êtes. Elle fut deux heures au chevet de mon lit à me faire ſes doléances; pour moi, qui avois la fievre, je gardois le ſilence; & quand même je n'aurois pas été malade, c'étoit des plaintes & une nature d'affaires auxquelles les gens ſages n'ont rien à répondre. Je dis ceci, parce que c'eſt la vérité; toutes les lamentations de la Reine & tous ſes ſouhaits ne me donnerent aucuns mouvements de repentir de n'avoir pas épouſé Monſieur : je ne veux rien dire davantage, parce que dans ces ſortes d'occaſions il eſt toujours mieux fait de ſe taire.

Mr. de Turenne, qui étoit mon parent du côté de ma mere, avoit toujours vécu honnêtement avec moi. Quand je revins de mon exil, je m'attachai à le ménager, & je voulois en faire mon ami particulier. Il me ſembloit que cela lui convenoit, & que cela lui feroit plaiſir; il y répondit avec des marques empreſſées, me venoit voir très-ſouvent, & lorſque je le trouvois chez la Reine, je ne parlois preſqu'à

lui. Un jour la curiofité me prit de vouloir favoir fi le Roi devoit aller le lendemain à Verfailles, je lui écrivis un billet qui ne contenoit fimplement que cette curiofité. Il me fit une réponfe d'un grand férieux, qu'il ne fe mêloit de rien, qu'il me fupplioit que lorfque je voudrois favoir de ces fortes d'affaires, de m'adreffer à d'autres gens qu'à lui : ce compliment ne me furprit pas moins que fa conduite. Depuis ce jour-là il évitoit de s'approcher de moi autant qu'il le pouvoit ; je vis ces manieres bifarres, je ne m'empreffai plus de lui aller parler. Tont ceci étoit arrivé devant ce que j'avois dit fur la bataille de Rethel, dont la Princeffe Palatine lui avoit rendu compte. J'ai voulu expliquer tout ceci, pour faire voir qu'il n'avoit pas vécu de maniere avec moi pour en ufer comme il fit. Il vint trois jours de fuite me chercher, cet empreffement me parut extraordinaire, je le trouvai chez la Reine, je lui demandai s'il avoit à me parler, il me répondit affirmativement qu'il viendroit le lendemain chez moi ; ainfi je l'attendis jufqu'à quatre heures : il ne venoit pas, l'impatience me prit, j'envoyai chercher mes carroffes pour fortir. Je defcendois les degrés, je vis le fien qui entroit dans ma Cour, je remontai avec

lui, nous entrâmes dans mon cabinet, & après que nous fûmes assis auprès du feu, il me dit : Je vous ai toujours aimée comme ma fille; quoiqu'il y ait une grande différence de vous à moi, j'ose prendre la liberté de me servir de ces termes pour vous exprimer combien je suis occupé de tout ce qui vous regarde; je suis persuadé que vous avez de l'amitié pour moi, & que l'honneur que j'ai de vous être aussi proche que je le suis, vous fera avoir quelque croyance en moi, & que vous déférerez à mes avis dans les affaires les plus importantes de votre vie. Je lui répondis avec toute l'honnêteté que son compliment m'obligeoit de le faire; & comme je suis brusque & impatiente, je lui dis : De quoi est-il question? Il me repliqua : d'un mariage pour vous. Sans le laisser parler long-temps, je me récriai, & lui dis que c'étoit une affaire difficile à traiter; que j'étois satisfaite de ma condition, & très-résolue de n'en pas changer. Il me dit : Je veux vous faire Reine; écoutez, me dit-il, & me laissez tout dire, & après vous parlerez : Je veux vous faire Reine de Portugal. Je lui dis : Fi, je n'en veux point. Il reprit : Les filles de votre qualité ne doivent avoir de volonté que celle du Roi. Sur cela je lui demandai si

c'étoit de sa part qu'il venoit me parler. Il me dit que non ; que je l'écoutasse. Il commença à me dire que la Reine de Portugal étoit une habile femme, qui avoit beaucoup d'ambition ; qu'elle l'avoit fait paroître lorsqu'elle avoit fait son mari Roi ; que c'étoit elle qui l'avoit fait, & conduit la révolte, & qui soutenoit les affaires en l'état qu'elles étoient ; qu'elle voyoit que son fils étoit en âge, & dans le dessein de se marier ; qu'il avoit des favoris qui gâtoient dans un moment tout ce qu'elle faisoit ; que les Espagnols avoient un grand intérêt qui leur faisoit prendre à tâche de les corrompre ; que pour y mettre ordre, elle le vouloit marier ; qu'elle lui avoit proposé mon mariage ; qu'elle se vouloit retirer ; qu'elle voyoit que le favori la feroit chasser, qu'elle lui avoit dit son dessein sur mon mariage, qu'il avoit témoigné le desirer ; que soit par sottise, ou par amitié qu'il avoit pour la conversation de l'Etat, il disoit qu'il savoit que j'étois habile, & que le Roi son maître ne se pouvoit conserver que par quelqu'un qui pût gouverner avec un pouvoir absolu ; qu'il se retireroit pour me laisser tout entre les mains ; que je lui aurois obligation d'avoir contribué à l'affaire ; qu'il étoit persuadé que j'en use-
rois

rois bien avec lui; que l'alliance de France étoit l'unique moyen qui pouvoit maintenir son Roi contre le pouvoir & les forces des Espagnols; que le Roi de Portugal étoit un garçon qui n'avoit jamais eu de volonté que celle de sa mere, & qui étoit accoutumé à faire ce qu'on vouloit; qu'après que le pouvoir me seroit une fois remis en main, je serois la maîtresse absolue de tout; qu'on ne connoissoit pas trop s'il avoit de l'esprit ou s'il n'en avoit pas; que c'étoit ainsi qu'il me falloit un mari pour être heureuse; qu'il étoit assez beau de visage, blond, & qu'il auroit été bien fait s'il n'étoit pas venu au monde avec une espece de paralysie d'un côté, qui lui étoit demeuré un peu plus foible que l'autre; que cela ne paroissoit point lorsqu'il étoit habillé; qu'il traînoit seulement une jambe, & s'aidoit avec peine d'un bras; qu'il commençoit à monter à cheval tout seul; qu'il n'avoit ni de bonnes ni de mauvaises inclinations; que je lui imprimerois celles que je voudrois; que pour être bien ou mal fait, une honnête personne comme moi n'y devoit pas prendre garde; que je serois la maîtresse d'autant plus agréablement, que je jouirois de tout mon bien; que je menerois qui je voudrois; que le Roi avoit dessein

d'y envoyer & d'y entretenir nne grosse armée ; que je choisirois en France les Officiers généraux, & que je prendrois & nommerois celui qui la devroit commander sous mes ordres ; que je disposerois de tout ; que je mettrois & ôterois qui il me plairoit ; que le Roi le trouveroit bon. Je l'interrompis à cet endroit, & lui dis : Mon cousin, le Roi ne fait rien de tout ce que vous venez de me dire, & vous disposez ainsi de ses troupes ; je vous trouve en grand crédit : tout ce que vous venez de me dire est beau ; mais il me paroît hideux d'être la liaison d'une guerre éternelle entre la France & l'Espagne, parce que la premiere maintiendroit un Roi révolté contre son Roi. Je suis persuadée qu'il ne le seroit pas moins pour moi d'y voir faire la paix, & que les Espagnols attendissent que les François fussent sortis de Portugal pour en chasser ce prétendu Roi, qui viendroit en France demander l'aumône lorsque mon bien seroit mangé ; toute ma consolation seroit d'aller faire la Reine dans quelque petite Ville. J'aime mieux être Mademoiselle en France avec cinq cents mille livres de rente, faire honneur à la Cour, ne lui rien demander, être considérée autant par ma personne que par ma qualité ; croyez-

moi, mon coufin, lorfqu'on fe trouve dans cet état, le bon fens veut qu'on y demeure. Lorfque j'eus achevé, il me répondit: Tout ce que vous venez de me dire eft bien imaginé; vous avez oublié d'y ajouter que, lorfque l'on eft Mademoifelle avec toutes les qualités & le bien que vous avez dit, on n'en eft pas moins fujette du Roi; il peut vouloir ce qu'il veut; quand on ne le veut pas, il gronde, il donne mille dégoûts à la Cour, il paffe fouvent plus avant, il chaffe les gens lorfque la fantaifie lui en prend, il les ôte d'une maifon pour les envoyer dans un autre; s'il fe plaifent trop dans celles où ils demeurent, fouvent il les fait promener, & d'autres fois il les met en prifon dans leur propre maifon, il les envoye dans un Couvent, & après toutes ces épreuves, il n'en faut pas moins obéir, & l'on fait par force ce qu'on n'a pas voulu faire de bonne grace. Lorfque vous aurez fait réflexion à ce que je viens de vous dire, je vous demande ce que vous avez à me répondre. Je lui dis : Je fais ce que j'ai à faire; fi le Roi m'en avoit dit autant que vous, je lui ferois une réponfe; quant à vous, je n'ai rien à vous dire ni aucune explication à vous faire. Lorfqu'il vit que je me fâchois, il fe radoucit, & me fit

mille amitiés auxquelles je ne répondis pas par beaucoup d'honnêtetés. Je me contentai de lui répéter trois ou quatre fois : Si vous voulez que j'ajoute foi à toutes vos proteſtations, ne me parlez plus de cette affaire ; & ſi l'on vous veut donner une ſeconde commiſſion, faites en ſorte de détourner ceux qui auroient envie que je fiſſe cette affaire. Quoiqu'il m'eût promis de ne s'en plus mêler lorſqu'il ſe ſépara de moi, cinq ou ſix jours après il ne laiſſa pas de m'en parler ; je lui répondis auſſi gracieuſement que la premiere fois. Monſieur & Madame de Navailles, qui ont été mes amis de tout temps, elle que je voyois tous les jours chez la Reine, me parla de ce mariage, & me dit : Si vous voulez, ce ſera Mr. de Navailles qui commandera votre armée : ce ſeroit pour une perſonne de votre humeur la plus belle affaire du monde, & me répéta preſque tous les mêmes termes & tous les beaux endroits par leſquels Mr. de Turenne avoit cru me toucher. Je vis bien qu'il avoit concerté cette converſation avec le mari & la femme, afin qu'elle me fit donner dans ſon panneau, par l'intérêt qu'elle y trouvoit pour Mr. de Navailles, qui s'attendoit d'aller commander une armée, & de ſe faire

Gouverneur dans ce pays-là. Madame de Navailles m'ajouta : Ne croyez pas que Mr. de Turenne vous ait proposé cette affaire de lui-même ; le Roi, qui ne vous en a pas voulu parler le premier, lui en a donné l'ordre ; si vous m'en croyez, vous le laisserez faire. Après que j'eus un peu rêvé à la conduite de Mr. de Turenne, à ses menaces, & aux conseils de Mr. & de Me. de Navailles, afin de pénétrer ou de faire parler le Roi, je lui écrivis une longue lettre par laquelle je lui mandois que je craindrois qu'il n'eût méchante opinion de moi, s'il croyoit que je ne songeasse qu'à me divertir comme une petite fille sans avoir aucune vue pour mon établissement ; que j'étois bien-aise, par la confiance que j'avois en sa bonté, de le supplier de s'en souvenir ; que je le priois de songer aussi qu'à mon âge tout ne m'étoit pas bon ; que j'étois persuadée, & que j'attendois avec impatience qu'il me mît dans une place où je pourrois être de quelque utilité pour son service, & avec quelque agrément pour moi ; que jusqu'à ce qu'il pût me donner des marques de quelque considération, je le suppliois de me donner une pension ; qu'il me feroit un grand plaisir. Mon dessein étoit de le faire parler ; après que

ma lettre fut écrite, j'allai trouver Mr. le Comte de St. Aignan, premier Gentilhomme de la Chambre qui étoit en année, je lui donnai ma lettre pour la rendre au Roi, je lui dis tout ce que Mr. de Turenne avoit fait; que c'étoit ce qui m'obligeoit à écrire, afin de connoître s'il avoit agi par les ordres du Roi. Mr. de Saint-Aignan me répondit qu'il ne manqueroit pas de faire son devoir, qu'il étoit persuadé que Mr. de Turenne s'étoit fait de fète pour se faire valoir; que sûrement le Roi ne me contraindroit pas. Quelques jours après, il me dit qu'il avoit donné ma lettre, que le Roi ne lui avoit rien répondu sur ce qu'il lui avoit dit; je voulus l'obliger à demander une réponse, il me répondit qu'il falloit laisser faire le Roi sans lui rien dire; qu'il feroit pourtant ce qui me plairoit; que si je croyois son conseil, je ne me donnerois aucun mouvement.

Le Roi se promenoit souvent pendant l'hyver avec la Reine, il avoit été avec elle deux ou trois fois à St. Germain, & l'on disoit qu'il avoit regardé la Motte-Houdancourt une des filles de la Reine, & que la Valliere en étoit jalouse. C'étoit la Comtesse de Soissons qui conduisoit cette affaire, & la Reine haïssoit plus la

Motte que la Valliere; elle eut plus de penchant à croire que le Roi en étoit amoureux, que de voir qu'il l'étoit de l'autre. Madame de Navailles voulut faire sa cour à la Reine mere, ou s'acquérir la réputation d'une grande rigidité ; sur ce qu'on disoit que le Roi alloit parler à la Motte par ses fenêtres, elle fit faire des barreaux de fer pour la griller : je ne sais comment cela se passa, les grilles de fer se trouverent dans la Cour, le Roi en fit de grandes railleries, on se moqua de Me. de Navailles sur son zele indiscret. Le bruit courut que le Roi alloit toujours à ses fenêtres pour parler à la Motte, & qu'il lui avoit porté un jour des pendants d'oreilles de diamants, qu'elle les lui avoit jettés au nez, & lui avoit dit : Je ne me soucie ni de vous ni de vos pendants, puisque vous ne voulez pas quitter la Valliere. Ceux qui voyoient le plus clair, étoient persuadés que le Roi ne s'empressoit auprès de la Motte, que pour cacher la passion qu'il avoit pour la Valiere. La Reine se persuada que c'étoit à la Motte qu'il en vouloit, elle redoubla son aversion pour elle ; elle a eu toujours le malheur d'être l'objet de la jalousie de la Reine, qui faisoit pitié par l'aveuglement dans lequel elle étoit sur Mlle. de la Valliere,

& les imaginations qu'elle avoit sur la Motte; cela étoit dans un tel point qu'on en rioit avec le Roi.

Mr. de Turenne ne me parloit plus de Portugal, Mr. & Me. de Navailles ne cessoient de m'en rompre la tête. J'étois chagrine de voir que le Roi avoit un air plus embarrassé avec moi qu'il n'avoit accoutumé ; la Reine mere qui haïssoit mutuellement les Portugais, écouta avec attention la relation que je lui fis de tout ce que Mr. de Turenne m'avoit dit. Je croyois qu'elle y alloit trouver à redire, lorsqu'elle me répondit : Si le Roi le veut, c'est une terrible pitié, il est le maître ; pour moi, dit-elle, je n'ai rien à vous conseiller. Je voyois que tout le monde étoit contre moi ; je n'eus d'autres recours que de souhaiter, avec beaucoup d'impatience, que le temps des eaux de Forges fût venu, pour sortir honnêtement des persécutions de Mr. & de Me. de Navailles ; je croyois même qu'on songeroit un peu moins à moi lorsque je serois un peu éloignée.

Il y eut de grandes intrigues entre beaucoup de femmes de la Cour, dans lesquelles Mr. de Peguilin fut mêlé, & envoyé à la Bastille pendant 7 ou 8 mois, avec un ordre exprès du Roi, de ne lui

laisser voir personne. Bien des gens sentirent sa prison avec douleur ; & quoique je ne le connusse pas dans ce temps-là aussi particuliérement que j'ai fait depuis, je ne laissai pas de le plaindre sur la réputation générale & particuliere qu'il avoit d'être un des plus honnêtes hommes de la Cour, celui qui avoit le plus d'esprit & plus de fidélité pour ses amis, le mieux fait, qui avoit l'air le plus noble. L'Histoire véritable ou médisante disoit qu'il faisoit du fracas parmi les femmes, qu'il leur donnoit souvent des sujets de se plaindre pour n'avoir pas la force d'être cruel à celles qui lui vouloient du bien ; ainsi elles se faisoient des affaires, & lui attirerent ce châtiment, qui ne lui étoit rude que par rapport à la peine qu'il souffroit d'avoir déplu au Roi, pour lequel il avoit une amitié passionnée. Voilà comme j'en entendis parler, & à ses amis, & à ceux mêmes qui avoient des intérêts opposés aux siens, qui ne pouvoient pas, quoique ses ennemis, se défendre de rendre justice à son mérite sur le chapitre des femmes, qui, parmi les hommes, ne blesse pas la réputation de celui qui en est bien traité. C'est un article sur lequel je ne chercherai pas à le louer, parce que je le trouve plus méchant que les autres ne le trouvent ordinairement.

Lorſque Mr. de Beziers fut revenu de Toſcane, l'on parla de l'envoyer Ambaſſadeur à Veniſe. Il m'avoit conté les entrées que l'on avoit faites à ma ſœur, les balets qu'on avoit danſés, & les Comédies qui s'étoient jouées; que tout y avoit paru magnifique. Je n'en fus pas ſurpriſe, parce que le Grand-Duc étoit extrêmement riche. Il me dit que la premiere fois que ma ſœur le vit, elle ne l'avoit pas trouvé mal fait, que ſes filles & ſes femmes s'étoient voulu moquer de ſon habillement, qu'elle s'en étoit fâchée, qu'elle lui avoit dit en particulier: Je ſuis bien ſatisfaite de tout ce que je vois ici; que le Grand-Duc étoit venu au-devant d'elle à une maiſon une lieue au-delà de Florence; qu'elle y avoit ſéjourné juſqu'à ce que l'entrée qu'on devoit faire fût prête; que pendant ce ſéjour, le Grand-Duc s'en étoit retourné à Florence, & avoit ramené avec lui le Prince ſon fils; qu'au-lieu de le laiſſer où étoit ma ſœur, ou les faire marier le lendemain, il avoit demeuré trois jours ſans la voir; que ce peu d'empreſſement avoit tellement bleſſé ma ſœur, qu'elle avoit commencé à avoir de l'averſion pour ſon mari, dont on n'a que trop vu de méchantes ſuites. Beloy & ſa femme me firent le même récit.

Lorſque je pris congé du Roi pour aller à Forges, pour le déſabuſer de l'affaire de Portugal, je lui dis que Mr. de Beziers qui s'en alloit à Veniſe, pourroit paſſer par Turin, qu'il étoit de mes amis, que s'il vouloit lui donner ordre de ménager mon mariage avec le Duc de Savoye, il le feroit de bon cœur. Le Roi me répondit : Qui vous a dit que Mr. de Beziers va à Veniſe, & qu'il paſſera par Turin? Je lui répondis que le peuple le diſoit par les rues. Il me répliqua d'un ton aigre : Je vous marierai où vous ſerez utile pour mon ſervice. Je lui répondis qu'il me feroit plaiſir, que je ſouhaitois avec paſſion de lui être bonne à ſes deſſeins : ſur cela il me ſalua froidement, & je m'en allai prendre mes eaux. Lorſque je fus à Forges, je reçus une lettre de Mr. de Saint-Aignan, qui me mandoit : Le Roi me commande de vous envoyer une lettre que l'on a trouvée dans les hardes d'un frere de Mr. de Beloy, qui eſt mort en Eſpagne, que vous aviez écrite au Comte de Charny. Je lui fis un honnête remerciement : par ma réponſe, je lui marquois que je ne me ſerois pas ſouciée quand cette lettre auroit été priſe en Portugal ; que je n'avois rien à ménager en ce pays-là ; que ſi j'avois fait quelques plaiſante-

ries du Roi de Portugal, lorſque j'avois écrit au Comte de Charny, je ſouhaitois qu'il gagnât une bataille contre lui; que je ne croyois pas que ce fût un crime; que je ne me ſouciois guere de ce Roi; que je n'étois pas fâchée qu'il fût que je ne l'eſtimois ni le conſidérois, quoique le Roi d'Angleterre fût ſon beau-frere. Il avoit épouſé ſa ſœur depuis peu, de la beauté de laquelle l'on avoit fort parlé.

Lorſque Comminges vint de ſon Ambaſſade, il avoit fait faire un portrait le plus agréable du monde : tous ceux qui l'ont vue diſent qu'elle eſt d'une politeſſe extraordinaire, qu'elle eſt noire, qu'elle a deux dents qui avancent qui lui rendent la bouche très-laide; du reſte elle eſt d'une vertu & d'une piété exemplaire, & le Roi ſon mari lui donna bien ſujet de l'exercer. Je ne ſais ſi la réponſe que je fis à Mr. de St. Aignan plut; je ſais bien que je ne me ſouciois guere de ce qu'on en pouvoit dire.

Après avoir pris mes eaux, j'allai à Eu, où je ſéjournai quelque temps. Trois jours devant celui que j'avois réſolu de partir, comme j'étois à la meſſe, il arriva un Page qui me dit que Mr. le Marquis de Gêvres, Capitaine des Gardes du Corps, étoit parti pour me venir trouver de la

part du Roi, que perſonne ne lui avoit pu dire pourquoi. Cette nouvelle me donna quelque inquiétude; comme aux affaires où il n'y a point de remede, il faut prendre ſon parti, je me déterminai à ſupporter tout ce que l'on me voudroit faire de mal; je ne doutai pas qu'il ne vînt pour cela, & dis même à tous les gens qui étoient auprès de moi, en qui je prenois quelque confiance : Voici l'affaire de Portugal, l'effet des menaces de Mr. de Turenne. Il arriva fort tard, j'étois dans mon cabinet avec beaucoup de monde que je fis ſortir. Dès qu'il fut ſeul avec moi, il me dit : Le Roi m'a commandé de vous dire de ſa part qu'il vous ordonne d'aller à St. Fargeau juſqu'à ce qu'il vous faſſe donner un deuxieme ordre; il ajouta qu'il croyois que j'étois bien perſuadée qu'il avoit eu beaucoup de déplaiſir d'avoir été chargé d'une commiſſion qui ne pouvoit m'être agréable. Je lui répondis que j'obéirois, qu'il me dît le jour que je devois partir. Il me répliqua que j'en étois la maîtreſſe. Je lui demandai s'il avoit ordre de me mener, ou ſi on lui avoit dit le chemin que je devois tenir. Il me répondit encore une fois que j'en étois la maîtreſſe. Je lui dis : Vous direz au Roi que je partirai un tel jour, & que j'irai par

le chemin le plus éloigné de Paris; que la Touſſaints approche, que je crois qu'il trouvera bon que je paſſe ces fêtes à Jouarre plutôt que dans un village. Il me dit qu'il ne doutoit pas que le Roi ne le trouvât bon. Après que j'eus fini avec lui tout ce qui regardoit ſon ordre, je lui fis mes compliments pour répondre à ceux qu'il m'avoit faits ſur ſon compte particulier; je lui dis que je ſerois très-embarraſſée de deviner ce que j'avois fait, que je n'avois rien à me reprocher, ſi je ne me ſouvenois que Mr. de Turenne m'avoit menacée, que je le priois de le dire au Roi. Il me répondit qu'il me ſupplioit très-humblement de ne le charger d'aucune commiſſion; il demeura à mon ſouper, pendant lequel je lui parlai de beaucoup d'affaires indifférentes. Après que je fus ſortie de table, il s'en alla coucher à l'hôtellerie, il ne voulut ni loger ni manger dans ma maiſon.

Le jour, que j'avois marqué, venu, je partis ſans le mander au Roi; je ne jugeai pas qu'il fût à propos de lui écrire, ni de lui rien faire ſavoir que je n'euſſe exécuté ſon ordre : j'envoyai cependant un courier, je ne me ſouviens pas bien à qui, je crois que ce fut à Me. de Brienne, afin qu'elle parlât à la Reine mere,

pour qu'elle voulût bien faire changer l'ordre de mon séjour, & qu'on me permît de demeurer à Eu, au-lieu de St. Fargeau; & pour recevoir la réponse en chemin, je ne fis les deux premieres journées que dix lieues. J'allai à Foucarmont, & le lendemain à Aumale, où j'appris la reponse qu'on me fit, que le Roi étoit si aigri contre moi, que la Reine n'avoit osé lui parler. Ainsi j'achevai mon chemin, pendant lequel je reçus quantité de Couriers avec beaucoup de lettres de compliments: il n'y eut presque personne de la Cour qui ne me témoignât prendre part à ce qui venoit de m'arriver. Monsieur de Turenne m'envoya un Gentilhomme, qui m'apporta une lettre de sa part: Je lui fis réponse, je lui marquai qu'il étoit homme de parole, qu'une autre fois je me fierois à lui, qu'il m'avoit tenu ce qu'il m'avoit promis; & afin qu'il ne pût manquer d'être bientôt informé de ce qui étoit dans ma lettre, je dis à son Gentilhomme tout ce que je venois de lui écrire, pour que le sujet de mon exil fût connu de tout le monde. J'écrivis à tous mes amis, pour les prier de dire par-tout que mon seul crime étoit de n'avoir pas voulu épouser le Roi de Portugal, que Mr. de Turenne me l'avoit proposé, que

ſur le refus que j'en avoit fait, il m'avoit menacée de me faire exiler. Je comprends que je n'en uſois pas plus prudemment lorſque je diſois cette affaire, que lui lorſqu'il m'avoit prédit ce qu'il m'avoit procuré. Je reſtai à Jouarre pendant toutes les fêtes, & enſuite je m'en allai à St. Fargeau, d'où j'écrivis au Roi & à la Reine mere, à Monſieur & à tous ceux de la Cour qui pouvoient montrer mes lettres, quoique je l'euſſe déja fait. Ces dernieres étoient ſans aucun emportement, parce que j'avois eu le temps de faire réflexion; je ne reçus point de réponſe de Leurs Majeſtés, la Reine dit qu'elle n'avoit jamais vu le Roi ſi fâché contre quelqu'un, qu'il l'étoit contre moi. Je ne pouvois me repentir ſur rien; je ſavois que je n'avois en aucune maniere rien fait qui pût lui avoir déplu; ainſi je tirai mon repos de ma bonne conſcience, je ne me faiſois aucun reproche depuis l'eſſentiel juſqu'à la bagatelle.

Il me fallut réſoudre de paſſer ma vie dans la ſolitude qu'on m'avoit preſcrite, je demeurai le plus tranquillement qu'il me fut poſſible, je me fis des occupations innocentes, j'y apprenois des nouvelles; je ſus là que, quelque emportement que Monſieur eût eu contre le Comte de Guiche, l'on n'avoit pas trouvé à propos de le

chaſſer, de crainte que cela ne fît de méchants bruits; qu'on l'avoit envoyé commander les Troupes qui étoient à Nancy, que c'étoit proprement un honnête exil, que Monſieur avoit chaſſé Montalais & Barbezieres, qui étoient filles de Madame; & quelque prétexte qu'il eût pris pour le faire, tout le monde avoit cru qu'elles n'avoient été renvoyées qu'à cauſe de l'affaire du Comte de Guiche.

Avant que je partiſſe de Paris, Mr. le Prince s'étoit mis dans la tête de me faire épouſer Mr. le Duc. Mlle. de Vertus m'en parla, & me dit que Me. de Longuevile avoit envie d'avoir une converſation avec moi pour m'entretenir. Je lui donnai rendez-vous chez elle, où je la vis ſans que perſonne le ſût: elle me témoigna la paſſion que Mr. le Prince avoit pour ce mariage, je m'en excuſai ſur la différence de l'âge de Mr. le Duc au mien; je lui en parlai avec toutes les marques d'eſtime & d'amitié qui pouvoient lui perſuader que j'étois très-reconnoiſſante des ſentiments de Mr. le Prince. Je n'en parlai à qui que ce ſoit; ainſi cela ne fit aucun bruit. Mr. le Duc me rendoit des grandes aſſiduités, & je n'y étois guere ſenſible par le peu de mérite que je lui trouvois, & par les procédés biſarres avec leſquels il vivoit avec tout le

monde. Il étoit d'un caractere d'esprit très-inégal, tant pour les plaisirs que pour les affaires sérieuses; quoiqu'on dise qu'il a du savoir & de l'esprit, une ame basse ne plaît point.

J'avois vu un carousel qu'on fit aux Tuileries dans la place où est à présent la Cour; je n'en avois jamais vu, il me sembla qu'il n'y avoit rien de si beau; le Roi y courut avec un air qui le distinguoit autant qu'il l'étoit par la qualité de maître; je ne l'ai jamais vu avoir si bonne mine: quoique dans toutes ses actions, il surpasse en bonne grace tout ce qu'il y a de gens au monde, je puis dire que ce jour-là, il se surpassa lui-même. Il y a un livre imprimé qui explique tout ce qui s'y passa, les images & les devises y étoient; je le lisois avec le Roi un jour qu'il avoit pris médecine; j'y remarquai la devise de Mr. de Peguilin, qui étoit en Italien ou en Espagnol, je ne saurois marquer lequel des deux; c'étoit une fusée qui montoit aux nues, & qui disoit: Je vais le plus haut qu'on peut monter. Elle me parut singuliere, il a paru depuis ce temps-là, qu'il se sentoit, lorsqu'il avoit choisi cette devise, qui m'a plus fait souvenir du carousel que le carousel même, par le plaisir de trouver & de connoître

tous les endroits où l'élévation du cœur de Mr. de Lauzun lui avoit fait ſentir juſqu'où il le portoit.

Dans ce temps-là, quelqu'un s'étant aviſé d'écrire à la Reine une lettre dont l'enveloppe étoit en Eſpagnol, par laquelle on l'avertiſſoit de la paſſion du Roi pour la Valliere, on la fit tomber entre les mains de la Molina, premiere Femme-de-chambre de la Reine, comme ſi elle venoit d'Eſpagne. Elle étoit prudente, elle ne vouloit rien faire qui déplût au Roi, elle avoit quelque ſoupçon, elle la porta au Roi, il l'ouvrit, & vit ce que je viens de dire. Il fut long-temps ſans pouvoir découvrir celui qui lui avoit voulu rendre ce bon office. Me. la Comteſſe de Soiſſons eut quelques démêlés avec Madame : celle-ci pour s'en venger, dit au Roi que la Comteſſe de Soiſſons & Vardes avoient écrit & donné cette lettre; Vardes fut envoyé priſonnier dans la citadelle de Montpellier. Me. de Soiſſons en fut enragée ; elle avoua au Roi que c'étoit le Comte de Guiche qui l'avoit écrite, parce qu'il ſavoit parfaitement l'Eſpagnol, qu'elle l'avoit ſu, & que Madame y avoit eu part. Vardes demeura toujours en priſon ; le Comte de Guiche fut envoyé en Pologne ; Me. la Comteſſe de Soiſſons fut chaſſée,

& Madame traitée aſſez mal du Roi. Voilà ce qu'un démêlé de femmes attira à ces deux Meſſieurs. J'ai oui-dire que Vardes avoit plus à ſe reprocher que les autres, parce que le Roi le traitoit parfaitement bien, & qu'il avoit une confiance en lui ; qu'après avoir eu la lettre, il l'envoya chercher pour lui donner ordre de travailler à découvrir celui qui l'avoit écrite & fait donner à la Molina.

Devant que le Comte de Guiche partît pour aller en Pologne, il avoit fait la révérence au Roi après le ſiege de Marſal ; Monſieur qui s'y trouva préſent, lui tourna le derriere. J'arrivai vers le mois de Novembre à St. Fargeau : Mr. d'Entragues qui m'écrivoit réguliérement, me manda vers le mois de Janvier ſuivant, que Mr. de Turenne l'avoit été voir, & qu'après lui avoir demandé de mes nouvelles, & lui avoir fait mille proteſtations de ſervices pour moi, il l'avoit chargé de me mander qu'il me prioit de lui faire ſavoir ſi j'avois fait réflexion ſur tout ce qu'il m'avoit propoſé de Portugal, & ſi je ne voulois pas écouter une affaire ſi utile pour le ſervice du Roi, & ſi avantageuſe pour mon établiſſement. Je répondis à cette lettre ſur le ton de tout ce que je lui avois toujours dit ; je lui mar-

quai que l'éloignement de la Cour me faiſoit encore mieux connoître combien il étoit dur de s'en ſéparer pour toute ſa vie. Le bon-homme Mr. d'Entragues me manda qu'il avoit montré ma lettre à Mr. de Turenne, qui ne déſeſpéroit pas que je revinſſe un jour à ſuivre ſes avis. Je me promenois un jour à St. Fargeau, je vis venir un Moine, j'appréhende les Hermites, je ſuis du nombre de ceux qui diſent qu'ils doivent être du nombre des Anges ou des Diables; j'envoyai un Valet-de-pied voir ce que c'étoit, il me vint dire que c'étoit un Cordelier qui prêchoit à un Village tout près; je le fis appeller, il me dit qu'il étoit Obſervantin de la Province de Toulouſe, ce qui me donna occaſion de lui demander des nouvelles d'un Pere de cet Ordre, que je connoiſſois être un grand Aſtrologue, nommé le Pere Gaffardy. Il me dit qu'il étoit de ſes amis, & me répondit habilement à toutes les queſtions que je lui faiſois: je crus l'attraper, & lui demandai pourquoi il ſe promenoit ſans compagnon; il me répondit ſans s'étonner qu'il l'avoit laiſſé, parce qu'il étoit malade, que ſans cela il s'en feroit déja retourné, parce qu'il avoit achevé de prêcher ſon Avent, qu'il s'étoit trouvé proche de St. Fargeau, qu'il avoit

eu envie de me voir, parce qu'il venoit d'un Pays où il avoit fort entendu parler de moi. Cette petite ouverture me donna de la curiosité, je le questionnai, il me dit que c'étoit de Portugal d'où il étoit arrivé depuis 3 ou 4 mois, qu'il y avoit séjourné quelque temps, pendant lequel il voyoit très-souvent la Reine, parce que les Religieux, quoiqu'étrangers, y avoient toujours leurs entrées libres. Il me conta mille merveilles de la Reine de Portugal, de celle d'Angleterre, & du Roi de Portugal; qu'il étoit sans exagération aussi bien fait que le Roi de France; que la Reine lui avoit souvent parlé du dessein qu'elle avoit que j'épousasse son fils, qu'elle se retireroit pour me remettre toutes les affaires entre les mains, que c'étoit le plus beau Pays du monde. Je lui demandai s'il n'avoit pas oui parler de l'homme que le Roi de Portugal avoit tué par une fenêtre: il me répondit bien sérieusement que ç'avoit été une surprise; il fut étonné de me trouver si bien informée; il me dit: Je vois bien qu'on vous aura peut-être conté qu'il court la nuit dans les rues, & qu'il y tue tout ce qu'il y trouve. Après avoir pris les devants sur tous les vices du Roi de Portugal, je me trouvai encore mieux informée que je ne

l'avois été ; il demeura deux jours à St. Fargeau, je lui fis dire qu'il feroit fort bien de s'en aller. Quelques jours après, on me vint dire qu'un Gentilhomme qui s'appelloit la Richardiere, qui avoit l'honneur d'être connu de moi, demandoit à me faire la révérence : je dis qu'on le fît entrer. Lorfque je le vis, je lui dis : Lorfqu'on m'a dit votre nom, j'avois peine à me le remettre, il y a long-temps que nous nous connoiffons. C'étoit un Gentilhomme de Normandie, qui avoit époufé une vieille Demoifelle que j'avois vue toute ma vie à la Comteffe de Fiefque avant qu'elle fût ma Gouvernante. Je lui dis : D'où fortez-vous ? Il y a long-temps qu'on ne vous a vu. Il me répondit, avec un air de gayeté : Je viens de Portugal, où je fers depuis quelques années. Il me préfenta un papier, & me dit : Voilà une lettre de Mr. de Turenne, qu'il m'a commandé de vous rendre. Pour ne pas dire ce qu'elle contenoit, j'en vais mettre la copie tout au long comme elle étoit.

MADEMOISELLE, *ce Gentilhomme m'a dit avoir l'honneur d'être connu de V. A. R., & va la trouver ; je n'ai pas voulu manquer de lui renouveller les affurances de mon fervice très-humble, & de*

lui dire que je le connois assez pour être très-persuadé qu'il lui sera un très-fidele récit de toutes les affaires, si elle lui fait l'honneur de l'entretenir, & qu'elle peut ajouter une entiere croyance à ce qu'il lui dira, pour prendre ensuite ses résolutions. Je l'ai trouvé très-bien informé; & comme je l'ai vu dans la pensée de lui aller rendre ses devoirs, j'ai cru que V. A. R. ne trouveroit pas mauvais que je l'assurasse que personne n'est avec plus de soumission & de respect que moi, Mademoiselle, votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

TURENNE. *Le* 18 *de Mars* 1663.

Après avoir lu cette lettre, je la mis dans ma poche sans rien dire à la Richardiere, je me mis à travailler à mon ouvrage jusqu'à l'heure de ma promenade; je sortis, je m'entretins avec tout le monde sans parler au porteur de la lettre. Il vit que je persévérois à ne vouloir, ni lui parler, ni le mettre en état qu'il pût m'entretenir; il se détermina à me parler, il s'approcha de moi tout-d'un-coup, & me dit: Je suis étonné du peu de curiosité de V. A. R. ou du peu de confiance qu'elle prend en moi. Tout le monde se retira. Je lui dis: Il y a trop long-temps que je vous

vous connois pour croire que vous me voulussiez tromper, je ne vois pas en quoi vous le pourriez faire, ni sur quoi je pourrois jetter mes soupçons, quand même je m'imaginerois que vous seriez venu pour cela: ainsi c'est à vous à vous expliquer. Il se récria, & me dit: Quoi! un homme qui vient de Portugal, qui a laissé Mr. l'Ambassadeur en Angleterre, qui vient pour votre mariage, V. A. R. ne veut pas m'écouter, ni n'a aucune curiosité? Mr. de Turenne ne m'avoit pas dit qu'elle fût si indifférente sur cette affaire. Je lui dis, que s'il lui avoit dit que j'eusse quelque pensée pour le Portugal, il l'avoit trompé, parce qu'il savoit bien que je n'avois pas voulu l'écouter, tant j'avois d'aversion pour cette affaire. Il me répondit que ce n'étoit pas ce qu'il avoit mandé en Portugal; que j'en pouvois juger par l'Ambassadeur qu'on avoit fait partir pour me venir chercher. Cette maniere de procéder de Mr. de Turenne me donna de la curiosité; je dis à la Richardiere de me conter tout ce qu'il avoit appris dans ce pays-là. Il me répondit: V. A. R. croira aisément qu'un Capitaine de Cavalerie comme moi, ne sauroit pas des nouvelles si elles n'étoient pas publiques, ou si l'on ne m'avoit donné quel-

que commiſſion là-deſſus. Après avoir fait ce prélude, il me dit : L'année paſſée le Roi fit connoître à la Reine ſa mere qu'il ne vouloit plus qu'elle ſe mêlât de ſes affaires, & qu'elle lui feroit plaiſir de ſe retirer. Perſonne ne douta que le Marquis de Caſtelmior, ſon Favori, n'eût obligé le Roi de lui faire ce compliment. La Reine répondit qu'elle obéiroit à ſon fils avec plaiſir ; qu'avant que de quitter les affaires, elle vouloit lui donner un conſeil, qui étoit qu'il ſe devoit marier ; qu'elle avoit cru que le Favori s'y oppoſeroit, & que le Roi ſe fâcheroit contre lui, & que par ce moyen elle continueroit à gouverner ; qu'elle trouva ſes meſures mal-concertées, parce que le Favori avoit répondu qu'elle avoit raiſon, & qu'il falloit chercher toutes les Princeſſes qui lui conviendroient le mieux ; qu'en plein Conſeil on avoit dit que l'alliance de la France étoit la ſeule qui pouvoit maintenir le Portugal ; qu'il falloit faire tout ce que l'on pourroit pour obtenir Mlle. d'Orléans ; que c'étoit une Princeſſe d'une grande vertu, qui avoit un eſprit capable de gouverner, qui avoit de grands biens ; qu'avec ſon ſavoir-faire, & la protection qu'elle tireroit de France, elle ſoutiendroit le Royaume dans l'état où il

étoit, & qu'elle pourroit encore l'agrandir ſur les Eſpagnols ; que la Reine, le Favori, & tout le Conſeil avoient été unanimement d'accord là-deſſus, & qu'après que cela avoit été réſolu l'on avoit envoyé chercher Monſieur de Schomberg, qui avoit envoyé un Courier à Mr. de Turenne ; qu'après avoir attendu quelque temps la réponſe, elle y étoit arrivée, par laquelle Monſieur de Turenne mandoit que le Roi avoit reçu très-agréablement cette propoſition ; qu'il venoit de ſigner la paix avec les Eſpagnols, & vouloit ſonger aux moyens qu'il pourroit prendre pour faire la paix ſans leur donner ſujet de ſe plaindre ; que cette affaire n'avoit pas été tenue ſi ſecrete que le bruit n'en fût venu juſqu'aux troupes ; que cela avoit donné une très-grande joie aux François, qui naturellement n'aimoient pas les Portugais, & que ceux-ci n'ayant pas moins d'averſion pour eux que pour les Eſpagnols, ils étoient ſur leurs gardes les uns des autres. Tout cela me fit plaiſir à ſavoir : il m'ajouta que généralement tous les Portugais témoignoient une grande paſſion de me vouloir avoir pour Reine ; il me dit encore qu'il étoit venu dans ce pays-là une nouvelle, que le Roi de France avoit envoyé

Mademomoiſelle dans une de ſes Terres, & qu'on ſe diſoit tout bas que c'étoit pour faire ſemblant qu'elle étoit mal avec lui, pour faire croire aux Eſpagnols qu'elle s'étoit mariée ſans ſa participation, & que dans ce deſſein-là on avoit envoyé un Ambaſſadeur qui s'étoit arrêté en Angleterre, afin qu'on crût qu'il avoit traité avec moi ſans la participation de perſonne; que lorſqu'il étoit parti, l'on m'accommodoit un appartement, & qu'on travailloit à faire ma Maiſon; que l'on ne doutoit en aucune maniere que l'affaire ne fût conclue avec moi; qu'il avoit appris le départ de l'Ambaſſadeur, dont il me dit le nom que j'ai oublié; qu'il avoit prié Monſieur de Schomberg de lui permettre de venir avec lui; qu'il avoit l'honneur d'être connu de moi; qu'il oſoit eſpérer que j'aurois quelque conſidération pour lui; qu'il travailleroit auprès de moi pour peu que je lui fiſſe donner un emploi plus conſidérable que celui qu'il avoit dans ce pays-là; qu'après avoir dit toutes ces raiſons à Mr. de Schomberg, il lui avoit donné ſon congé; que je pouvois voir qu'il étoit informé de leurs deſſeins & des miens; qu'il me ſupplioit de le regarder comme un homme qui me vouloit être particu-

liérement attaché. Lorfque ce beau difcours fut fini, je me mis à rire, & lui dis que je ne favois pas un feul mot de tout ce qu'il me venoit de conter, qu'il me feroit plaifir de m'expliquer ce que Mr. de Turenne lui avoit dit quand il étoit arrivé. Il me répondit, qu'après qu'il eut fait la même relation, il lui avoit demandé d'où il avoit l'honneur d'être connu de moi; qu'après le lui avoir dit, il lui avoit répondu : J'en fuis bien-aife, & je vous fervirai auprès d'elle ; qu'il avoit écrit la lettre qu'il avoit eu l'honneur de me rendre, & qu'il l'avoit auffi prévenu de n'être pas étonné s'il me trouvoit furprife lorfqu'il me diroit l'état de l'affaire, parce que je ferois femblant de ne le pas favoir; que j'avois mes raifons pour en ufer de cette maniere; qu'il ne laifsât pas d'aller fon chemin auprès de moi. Je lui répliquai : Je vous confeille d'en demeurer à me dire que Mr. de Turenne vous l'a confeillé; & vous pouvez, dans le même efprit, écouter ce que je m'en vais vous dire. Je lui fis le détail de tout ce qu'il m'avoit propofé, & de ce que je lui avois répondu. Après lui avoir dit ce que je lui ai déja écrit, & tout ce que j'ai fait à tout le monde, il me parut fort étonné de quelle façon on démêleroit cette affaire avec

l'Ambaſſadeur dont il m'avoit parlé, & qu'il ne pouvoit, ni la concevoir, ni la comprendre. Pour achever, me dit-il, de vous informer de ce que l'on a projetté avec Mr. de Turenne, voici à peu près comme l'on en doit uſer; que vous demanderiez à retourner à Paris, que le Roi vous le permettroit, que vous lui diriez qu'il n'avoit pas ſongé à votre établiſſement juſqu'ici, que vous aviez trouvé l'occaſion de vous en ménager un conſidérable à laquelle S. M. n'avoit aucune part; que par les égards que le Roi vouloit témoigner avoir pour les Eſpagnols, il feroit quelque difficulté; qu'après quelques ſollicitations que je lui ferois faire pour lui repréſenter qu'il ne pouvoit ou ne devoit pas ruiner ma fortune, il me laiſſeroit achever mon mariage; qu'après que l'affaire ſeroit faite, il ne pourroit pas ſe défendre de me traiter comme la femme du Roi de Portugal, parce qu'il reconnoiſſoit le Roi de Portugal pour ce qu'il étoit; qu'on me feroit tous les honneurs imaginables, hors celui de me faire mener par les Officiers du Roi juſqu'à ce que je fuſſe ſortie de France; que je devois prendre avec moi qui il me plairoit, & lever des Troupes, ou faire ſemblant d'en corrompre de celles qui étoient ſur

pied pour les faire paſſer avec moi; que toutes les affaires ſe paſſeroient de la même maniere que je lui avois conté que Mr. de Turenne me les avoit dites. Lorſque ce commentaire de relation fut fini, je dis à la Richardiere : Voilà un plan bien fabuleux qui ne s'exécutera pas très-ſûrement, & je ſais très-mauvais gré à Mr. de Turenne, d'avoir abuſé ces pauvres gens-là, & de m'avoir attiré mon exil. Je lui demandai de quelle façon étoit fait le Roi de Portugal; il me le dépeignit & Madame ſa mere, tels que je les ai déja remarqués. Il m'expliqua comme la Reine s'étoit apperçue qu'elle ne ſeroit plus la maîtreſſe de l'eſprit de ſon fils, qui étoit naturellement malin & cruel, qu'il prenoit un plaiſir ſingulier à tuer des gens, qu'il aimoit extrêmement le vin, & qu'il étoit enclin à d'autres débauches; que ſon favori étoit un jeune libertin comme lui; qu'il avoit cependant beaucoup de douceur dans l'eſprit; qu'il étoit honnête homme; que ſûrement je ſerois la maîtreſſe dans ce pays-là où l'argent étoit abondant; que j'y régirois tout; que j'y introduirois la liberté des femmes, qui y étoient détenues comme des eſclaves, & ne voyent perſonne; que ſi on les trouvoit parler à un homme, ou qu'elles regardaſſent par

les fenêtres, elles s'attireroient la réputation de ne valoir rien ; qu'elles étoient miférables ; que je réglerois tout de la maniere que je le voudrois. Je finis la conversation par affûrer la Richardiere que je lui ferois plaifir en tout ce que je pourrois ; mais qu'il ne recevroit de fa vie des marques de ma protection en Portugal. Après cela, je fis réponfe à Mr. de Turenne ; l'on verra par la copie que je vais mettre ici, que je le défabufai de l'efpérance qu'il avoit eue jufqu'ici de m'envoyer en Portugal.

MONSIEUR, MON COUSIN,

J'ai fort entretenu le Gentilhomme, qui ne m'a pas plus perfuadée que vous ; auffi il ne feroit pas jufte que fon éloquence prévalût fur la vôtre. Je voudrois bien pouvoir croire que l'intention qui vous a fait agir dans cette affaire, fût bonne pour moi ; les voies dont vous vous êtes fervi pour m'y faire confentir, font telles qu'il eft bien difficile que je le puiffe croire. Vous favez que je vous proteftai, dès l'année paffée, toutes les fois que vous me parlâtes de Portugal, que cette affaire ne me convenoit pas ; que fi vous aviez de l'amitié pour moi, vous n'y fongeriez plus ; & comme j'ai 35

ans à mon grand regret, vous pouvez croire que j'avois pris cette résolution avec des réflexions qui m'empêcheroient d'en changer. Vous savez comme vous avez agi depuis ce temps-là : vous n'ignorez pas l'état où je suis, & par-là vous pouvez juger si j'ai sujet d'avoir été satisfaite de vous. Je ne puis pas changer d'estime, & je suis très-fâchée que vous m'ayiez mise en état de vous devoir dire que j'en sépare l'amitié. Je suis, Monsieur mon cousin, votre très-affectionnée cousine.

De St. Fargeau, le 31 Mars 1663.

ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLÉANS.

Outre cette lettre, j'en écrivis une autre au bon-homme d'Entragues, pour lui apprendre tout ce que la Richardiere m'avoit dit. Je lui marquois de dire à Mr. de Turenne que j'étois surprise comme un aussi honnête homme s'amusoit si long-temps à une affaire qu'il devoit connoître infaisable, que je m'en sentois mortellement piquée contre lui. Mr. d'Entragues me répondit que, quoiqu'il lui eût pu dire, il n'avoit su lui ôter cette affaire de la tête. Il disoit qu'il ne me pouvoit donner de plus fortes marques de son amitié que celle de s'obstiner à

me faire changer de sentiment, que je ne connoissois pas ce qui m'étoit bon.

Le Roi de Danemarck avoit envoyé son fils aîné voyager; il vint passer le Carnaval à Paris, le Roi le reçut très-bien. On me dit qu'il étoit très-bien fait, qu'il dansoit & alloit en masque avec Monsieur & Madame, qu'il parloit François. Je n'entendois parler que de lui, quelques gens même me voulurent faire entendre qu'il pensoit à moi. Me. de Choisy se donna de grands mouvements pour le marier avec ma sœur d'Alençon; elle n'étoit pas bien faite, il n'en voulut pas. L'on me manda qu'il me vouloit venir voir, & d'Entragues m'écrivit que Mr. de Turenne lui avoit dit que le Roi le trouveroit bon. J'avois aussi peu d'envie d'aller en Danemarck qu'en Portugal; je ne me souciai point de recevoir cette visite, & j'étois très-fâchée qu'on fît courir de pareils bruits : ma maison n'étoit ni achevée, ni assez bien meublée pour recevoir des étrangers de cette qualité. Voilà ce que je répondis à ceux qui m'en écrivoient. L'on voulut me flatter par un endroit qui ne me devint pas sensible, qui étoit de me dire qu'il seroit beau pour moi, que dans mon exil, les Rois, qui venoient à la Cour & ne m'y trouvoient

pas, m'alloient chercher où j'étois. Selon ce que j'ai déja dit, je ne voulus pas tâter de cela, je ne crus pas que ce fût un bel endroit à mettre dans ma vie. Je ne sais si quelqu'un l'avertit du peu d'inclination que j'avois à le voir, je sais fort bien que je fus très-aise de ce qu'il ne vint pas.

Il me seroit difficile d'oublier Me. de Choisy, qui ne sauroit perdre sa place dans ces Mémoires, parce que j'ai négligé de la mettre en quelque endroit; elle revient si souvent dans d'autres par les occasions d'affaires qu'elle cherchoit, que je la trouve presque toujours, & je suis obligée d'expliquer qu'après la mort de Monsieur, elle faisoit sa cour à Madame. Elle lui laissa un logement au Luxembourg, & la mit en état d'être très-assidue auprès d'elle : son mari étoit mort à Blois presque en même-temps que Monsieur; la crainte qu'elle avoit d'être délogée, faisoit qu'elle s'intriguoit dans toutes les affaires qui pouvoient être agréable à Madame; & quoiqu'elle pût dire ou faire, Madame la Grande-Duchesse ne lui avoit jamais pardonné l'envie & les pas qu'elle avoit faits pour marier le Prince Charles avec Mlle. de Mancini. Elle avoit aussi quelque crainte que ma belle-mere ne

partageât le Luxembourg avec moi, ou que je ne le prisse tout entier par un accommodement avec elle. Ainsi elle vouloit à quelque prix que ce fût se conserver un logement. Elle m'écrivit à St. Fargeau, avec des empressements & des soins qui me firent pénétrer l'esprit intéressé qui la faisoit agir. Mes réponses la laissoient fort indécise sur ce qu'elle avoit à penser du souvenir que je pouvois avoir des occasions où elle m'avoit désobligée. Il y a des affaires desquelles on ne sauroit se mieux venger que par le mépris que l'on en fait, aussi-bien que de ceux qui nous les attirent. Voilà comme j'avois résolu d'en user avec Me. de Choisy; & quoiqu'elle se voulût flatter que j'étois revenue pour elle, & qu'elle le fît entendre sans le croire, afin d'avoir sujet de se plaindre de moi si je ne lui accordois pas la même grace que Madame, je ne voulus jamais lui laisser lieu d'espérer que je lui en fisse aucune.

Ma belle-mere avoit trouvé quelque crédit auprès de la maîtresse du Duc de Savoye, qui étoit cette même Tresefon dont j'ai parlé, mariée avec le Comte de Cavours, Piémontois, qui, après son mariage, avoit été chassé. Elle fit si bien qu'elle lui fit épouser ma sœur de Valois. L'on me

dit aussi que Me. de Choisy s'étoit mêlée de cette affaire; ainsi que je l'ai expliqué, il n'y avoit rien dont elle ne voulût être. Ma belle-mere m'écrivit le mariage après qu'il eut été comme fait, il ne s'en sauroit trouver qui fût plutôt expédié que celui-là le fut. Le Roi voulut changer ce qu'il avoit fait à Lyon, il ne voulut plus que ma sœur donnât la porte chez elle à Me. de Savoye: Me. de Carignan se voulut aviser de faire ôter les chaises de la ruelle de Me. de Savoye, lorsqu'elle recevoit ses compliments, afin qu'il n'y en eût qu'une tout comme chez la Reine. Cela lui attira quelques affaires, & beaucoup de railleries. Me. la Duchesse de Crussol, qui étoit dans ce temps Me. de Montausier, me dit qu'elle se trouva dans cette ruelle, où il n'y avoit qu'un siege; qu'elle s'étoit assise sur une moitié avec une Duchesse, & avoit dit: Lorsqu'on s'est assis devant Mlle. de Valois, l'on peut bien s'asseoir devant Madame de Savoye.

Le réglement, ou la difficulté du rang, me fait souvenir d'une affaire qui se passa à Toulouse lorsque nous y étions avant le mariage du Roi. Comme les Etats du Languedoc étoient assemblés, & qu'après avoir visité Monsieur, ils devoient venir chez moi, & ensuite chez Mr. le Prince de

Conti, qui n'étoit pas Gouverneur de la Province, parce que mon pere vivoit encore, j'appris qu'un du corps eccléſiaſtique avoit propoſé qu'ils ne devoient point venir chez moi avec leurs camails & leurs rochets; tous les autres avoient été d'un avis oppoſé. Cela me fâcha; j'en parlai au Roi, & lui dis qu'ils m'étoient déjà venu rendre viſite de cette maniere à Paris, que je m'étonnois qu'ils vouluſſent s'aviſer alors d'en faire difficulté. Monſieur le Prince de Conti dit qu'il n'avoit jamais reçu des viſites de cérémonie en Languedoc de Mrs. les Evêques, ſans leur voir leurs camails & leurs rochets; que ſi cela ſe faiſoit autrement, il aimeroit autant un jour de bataille voir un Général d'armée ſans piſtolets & ſans épée. Ainſi le Roi leur fit ſavoir qu'il n'y avoit pas à héſiter; qu'il ne vouloit pas leur commander de le faire, parce que les circonſtances du devoir portoient cet ordre par elles-mêmes. L'on me dit que c'étoit Mr. l'Evêque de Montauban, qui étoit Bertier de ſon nom, qui avoit fait cette ouverture. J'en fus ſurpriſe, parce que je l'avois connu à la Cour comme un grand Prédicateur fort attaché à la Reine mere, ami de Mr. & de Me. de Brienne, & ſerviteur particulier de Mr. le Prince de Con-

ti. C'étoit un des hommes du monde qui devoit le plus aller au-devant de tout ce qu'on nous pouvoit rendre de respects. Lorsque j'appris cela, je répondis que je ne m'en étonnois plus, parce qu'à un Sermon qu'il venoit de faire devant la Reine, je m'étois extrêmement apperçue que l'esprit lui baissoit, que j'en voyois encore dans cette occasion une marque infaillible. Il sut comme j'avois parlé de lui; il le trouva mauvais, & je ne m'en souciai guere. C'est le Clergé qui est le premier dans les Etats; il est aussi celui qui porte la parole; ce fut Mr. de Comminges de la Maison de Choiseul, qui me harangua avec une très-grande éloquence. Je lui répondis que j'étois fort sensible & très-reconnoissante de l'honneur qu'il me faisoit, que j'avois été fort fâchée d'avoir appris qu'une personne de leur corps eût fait differer le compliment qu'il venoit de me faire, & qu'il avoit même desiré que le Roi se fût servi de son autorité pour leur apprendre ce que les Etats me devoient; qu'en son particulier je lui étois très-obligée. Ils ne me répondirent tous que par une grande révérence, & se retirerent. Mr. de Comminges voulut se fâcher contre moi; il dit qu'il étoit d'une Maison fort attachée à la mienne, son

frere étoit Premier Gentilhomme de la chambre de mon pere, que je ne devois pas m'adresser à lui. Lorsque l'on me dit cela, je dis que j'avois parlé aux Etats & non pas à Mr. de Comminges, & que j'avois aussi été bien-aise de faire connoître aux autres Evêques ce qu'ils me devoient. Ils vinrent tous m'en faire des excuses. A l'égard de Mr. de Comminges, je le trouvai chez la Reine, j'allai à lui pour lui faire des honnêtetés dont il dut être satisfait. Pour les autres, ils devoient savoir ce qu'ils me devoient comme fille de Monsieur, & comme fille de leur Gouverneur.

Pour revenir à Madame de Savoye, elle partit de Paris pour s'en aller à Turin. Je fus surprise de recevoir la copie d'une lettre que Mr. de Savoye lui avoit écrite, que j'ai trouvé digne d'être mise ici pour faire connoître le caractere de son esprit, & qui fera juger à ceux qui la liront si je n'ai pas eu raison de ne pas vouloir de lui.

Lettre de Mr. le Duc de Savoye à Mademoiselle de Valois.

MADEMOISELLE ma Cousine,

Puisqu'il faut que la plume fasse l'office

de la langue, qu'elle exprime les ſentiments de mon cœur, je ne doute point que je n'aye beaucoup de déſavantage ; elle ne ſauroit les exprimer au point qu'ils ſont, ni perſuader à mon gré, qu'après m'être donné tout à vous, il ne me reſte rien à vous offrir ou bien à deſirer, que de trouver en vous cette agréable correſpondance de votre affection, que je vous conjure de ne pas refuſer à l'excès de la mienne, & à l'ardente priere que je vous en fais par ces lignes, qui vous portent les premieres marques de ce feu que votre mérite & tant d'autres belles qualités qui ſont en vous, ont allumé dans mon ame. Elles me laiſſent dans une impatience inconcevable de voir de plus près, ce que j'admire de loin, & de vous faire connoître, par toutes ſortes de preuves, que je ſuis avec une fidélité & une paſſion ſans pareille,

MADEMOISELLE MA COUSINE,

Votre tres-humble eſclave & ſerviteur,

EMMANUEL.

Cette lettre peut faire voir, comme je l'ai déja dit, le tour de ſon eſprit, celui de ſa Cour & de ſes Miniſtres, d'avoir ſouffert qu'elle ait été portée à la Cour du monde la plus délicate. Me. d'Armagnac fut nommée, par le Roi, pour aller

conduire ma ſœur à Turin. Lorſqu'elle paſſa auprès de St. Fargeau, elle envoya un Gentilhomme me faire ſes compliments; je lui en envoyai un autre pour lui faire les miens. Lorſqu'elle étoit petite, je l'aimois extrêmement, & j'avois même prié ſouvent Madame de me la donner; elle m'appelloit toujours ſa maman. Me. de Langeron l'avoit un peu changée pour moi, pour ſe venger de ce que je l'avois blâmée dans le procédé qu'elle avoit tenu avec la Grande-Ducheſſe : & comme la complaiſance qu'elle avoit eue pour elle de lui laiſſer manger ce qu'elle vouloit, lui avoit altéré ſa ſanté, les pâles-couleurs l'avoient priſe, & l'on me dit qu'elle en étoit toute verte lorſqu'elle partit. Madame de Langeron avoit auſſi contribué à lui gâter la taille; à force de vouloir lui raccommoder une petite incommodité, elle l'avoit rendu boſſue : auſſi, j'ai oui-dire que Mr. de Savoye fut très-ſurpris lorſqu'il la vit; il la trouva bien différente du portrait qu'on lui avoit envoyé. Comme cette Cour, du temps de ma tante, étoit magnifique & un peu romaneſque, les ballets, les carouſels & les comédies, furent danſés ou joués ſur ce pied-là.

J'étois toujours occupée de mon affaire

de Portugal qui me tenoit en exil, je ne m'informois que peu des autres nouvelles. Quoique bien des gens de la Cour & de Paris m'en écrivissent très-réguliérement, j'y étois si indifférente, que la plupart du temps, après avoir brûlé les lettres de mes amis lorsque je leur avois fait réponse, je ne me souvenois plus de ce qu'ils m'avoient écrit, & je ne songeois pas, dans ce temps-là, que je me remettrois à écrire ces mémoires. Et comme j'ai eu aussi une autre affaire, qui m'a occupée & qui m'occupe encore, il y a bien des événements qui se sont effacés de ma mémoire; je suis même étonnée de m'être souvenue de tout ce que j'ai déja écrit depuis un mois. Je me souviens que le Moine de St. François revint prêcher le carême auprès de St. Fangeau, où il avoit prêché l'Avent. Lorsqu'il arriva, il me vint voir; & quand son carême fut fini, il me rendit une visite, pour me dire qu'il avoit vu Mr. de Turenne à Paris, qu'il lui avoit fort parlé de moi, qu'il lui avoit dit que, quelqu'envie que j'eusse de quitter St. Fargeau, l'on ne m'en donneroit pas la permission que je n'eusse donné les paroles qu'on me demandoit pour l'affaire de Portugal. Je fus très-surprise de voir que Mr. de Turenne eût eu l'im-

prudence de ſe confier à un Moine prédicateur de village, comme celui-là étoit; il ſéjournoit à St. Fargeau, il me dit un matin qu'il s'en alloit à 2 lieues de-là voir un homme que Mr. de Turenne lui avoit envoyé. Dans ce même temps, je me trouvai aſſez mal d'un rhume que j'avois gardé 4 mois, qui ne me laiſſoit preſque pas la reſpiration libre. J'écrivis au Roi que j'avois fait deſſécher un étang à St. Fargeau, où étoit toute la chûte des eaux; que l'air en étoit devenu mauvais; que je me mourois; que je le ſupplïois très-humblement de conſidérer que je n'avois rien fait qui me dût attirer une telle mortification; que j'oſois lui demander encore une fois qu'il me fît l'honneur de me dire de quoi j'étois coupable; que s'il ne vouloit pas me le dire, & qu'il voulût me faire faire une plus longue pénitence des crimes que je n'avois pas commis, il eût la bonté de me permettre d'aller à Eu; que je ſavois bien que je ne devois pas ſouhaiter d'aller à la Cour, puiſque j'avois le malheur de lui être déſagréable. Voilà à peu près le ſens de ma lettre, qui lui fut rendue par Mr. d'Entragues. Le Comte de Béthune ne ſe mêloit plus de mes affaires depuis qu'il avoit acheté la Charge de Chevalier-d'honneur de la Reine,

du Duc de Bournonville, à qui on l'avoit fait vendre, & son Gouvernement au Maréchal d'Aumont, parce qu'il étoit des amis de Mr. Fouquet. Mr. d'Entragues donna ma lettre au Roi. Après qu'il l'eut lue, il lui dit : Je ne saurois vous rien répondre que je n'aye vu Mr. de Turenne, parce que je lui ai promis de ne rien changer à l'égard de ma cousine sans sa participation. Il me marquoit que le Roi lui avoit répondu cela avec beaucoup d'honnêteté, & qu'il alloit chercher Mr. de Turenne. J'appris qu'il ne l'avoit pas trouvé; que le lendemain l'autre avoit été chez lui pour lui dire que le Roi ne vouloit pas lui écrire, qu'il trouvoit bon que j'allasse à Eu; que cela n'empêchoit pas pourtant qu'il ne souhaitât toujours l'affaire de Portugal; qu'il étoit persuadé que le Roi qui s'étoit radouci pour moi, & me faisoit connoître qu'il prenoit intérêt à ma santé, me feroit penser à lui obéir dans une affaire qui lui étoit très-utile pour son service. D'Entragues ne fut pas satisfait de m'avoir écrit; il m'envoya le Marquis d'Illiers son fils, pour mieux expliquer l'affaire. Le Moine, qui étoit parti pour aller à deux lieues, revint de Paris devant que d'Illiers en fût arrivé; il me fit voir la lettre que Mr.

de Turenne lui avoit écrite, pour lui marquer de l'aller trouver. Il m'apportoit un portrait du Roi de Portugal, pour me le faire voir ; je le reconnus pour l'avoir vu chez la Reine mere avant que d'aller à St. Jean-de-Luz, fait par le Peintre de Comminges à l'âge de 13 ans. Je dis au révérend Pere, que j'avois déja vu ce qu'il me montroit, qu'il n'avoit qu'à s'en aller, que je ne voulois pas qu'il demeurât dans ma maison, ni ne me souciois pas qu'il me fît la relation des ordres que Mr. de Turenne lui pouvoit avoir donnés, que je ne voulois plus entendre parler de lui ni de ses négociations.

Lorsque d'Illiers m'eut rendu compte de ce que son pere m'avoit déja écrit, & que je lui eus parlé de l'imprudente conduite de Mr. de Turenne, il s'en retourna, & je me mis en chemin pour aller à Eu. Je quittai St. Fargeau avec un très-grand plaisir ; bien des gens me vinrent voir à Melun ; Me. d'Epernon me vint voir à Brie-Comte-Robert. Le lendemain à ma dînée j'appris que le Roi se trouvoit mal ; cela m'obligea de séjourner deux jours à Beaumont, & le Gentilhomme que j'avois envoyé savoir de ses nouvelles étant revenu, me dit que la Reine avoit la rougeole, qu'elle l'avoit donnée

au Roi, qu'il en avoit eu la fievre deux jours, qu'elle étoit sortie, & qu'ils étoient tous deux hors de danger. Mon Gentilhomme avoit fait mes compliments aux Reines, & à la Reine mere en particulier sur la fievre tierce que j'avois appris qu'elle avoit eue; & lorsque je fus sortie de l'inquiétude que la maladie du Roi me donnoit, je continuai mon chemin. Lorsque j'arrivai à Beauvais, un homme que l'on m'envoyoit d'Eu me dit que je ne devois pas y aller, parce que toute la Ville & la campagne étoient pleines de petite-vérole, que c'étoit pour cela qu'on l'avoit fait partir pour m'en venir informer. J'avoue que cette nouvelle me donna un sensible déplaisir, que je ne savois où aller. Dans cette peine j'écrivis à Mr. le Tellier, que l'air de St. Fargeau me faisoit mal, que la petite-vérole étoit à Eu, & mes eaux fort éloignées; que l'on étoit au commencement de Juin; que je devois aller à Forges vers le vingtieme; que je le conjurois de supplier le Roi de me marquer quelque Ville sur la riviere de Seine, ou sur celle d'Oise, où j'irois me baigner jusqu'à ce que la saison de prendre mes eaux fût bonne. J'attendis à Beauvais la réponse, qui fut que le Roi me permettoit d'aller à Vernon, qui est une

Ville assez jolie, où il n'y a aucun endroit pour se promener qu'à un grand quart de lieue. Je n'y perdis pas beaucoup, parce qu'il fit extrêmement vilain pendant que j'y demeurai. Le mauvais temps recula la saison des eaux de Forges, ainsi je n'y allai que sur la fin de Juillet. Pendant le séjour de Vernon, toutes les Dames des environs me rendirent de fréquentes visites, il m'en vint aussi quelques-unes de Paris ; j'allois dans les Couvents, & régulièrement aux Sermons d'une Mission qui s'y faisoit. Il ne m'étoit pas agréable de loger dans une maison bourgeoise dans une petite Ville : j'attendis avec beaucoup d'impatience le moment que je partis pour Forges, où je pris mes eaux, & fis la même vie que j'avois faite les autres années. Après cela je m'en allai à Eu, résolue d'y passer l'hyver : j'avois fait changer le dedans d'un pavillon avant que d'en partir, j'eus le plaisir d'y voir travailler des Menuisiers & des Peintres ; & quoique le Pays y soit fort frais à cause de la Mer, l'hyver m'y parut moins rude qu'ailleurs ; il est vrai que le temps fut plus doux par-tout qu'il n'avoit accoutumé de l'être dans cette saison. Je n'avois pas de jardin ; je me promenois dans les dehors de la Ville ; j'allois chez un Gentilhom-

me

me nommé Mathomini, dont la maison est dans le fauxbourg ; il y a un assez joli jardin & de belles allées, où je faisois beaucoup d'exercice par mes fréquentes promenades. Me. de Rambures, qui étoit chez elle, venoit souvent me rendre visite, & quantité d'autres Dames du Pays qui étoient très-raisonnables ; il y avoit beaucoup de gens de qualité, ainsi ma cour étoit grosse & bonne. Une troupe de Comédiens vint m'offrir ses services, je commençois à mépriser ces sortes de plaisirs, je ne voulus pas les laisser jouer : je m'occupois à lire, à travailler à mon ouvrage ; & les jours que la poste venoit, mon temps se passoit à lire mes lettres, ou à y faire réponse ; ainsi je n'avois pas le loisir de m'ennuyer. J'allois presque tous les jours à Complies, & je commençois à connoître que les devoirs d'un Chrétien l'obligent d'aller à la grand'Messe les Fêtes & les Dimanches ; ainsi j'y étois assez réguliere. J'allois aussi dans deux Couvents de Religieuses qu'il y a, l'un d'Urselines, & l'autre d'Hospitalieres. Pour ce dernier, dans ce temps-là je craignois de prendre la fievre parmi les malades ; ainsi j'y entrois avec répugnance. Je fis établir un Hôpital-général pour y faire instruire les pauvres enfants de la

Ville; de maniere que tout cela m'occupoit, & je paſſois ma vie avec une tranquillité merveilleuſe.

Monſieur le Prince maria Monſieur le Duc à la ſeconde fille de la Princeſſe Palatine, à laquelle la Reine de Pologne donna beaucoup de bien, & l'adopta pour ſa fille; de ſorte que Monſieur le Prince ſe trouvoit ſi heureux d'avoir pris cette alliance, qu'on auroit pu croire qu'il s'étoit eſtimé juſqu'à ce moment-là un miſérable auprès de ſa belle-fille; & tout le monde étoit étonné de le voir entêté de la Palatine, lui qui avoit rompu avec elle quelque temps auparavant avec un mépris qui l'obligea à parler d'elle d'une maniere qui ne lui étoit pas obligeante. J'avoue que ce mariage me ſurprit, après tout ce que j'en avois ouidire à Mr. le Prince. Il ne faut s'étonner de rien dans le monde, & moins de ce que fera Monſieur le Prince qu'un autre; j'en ai éprouvé des leçons qui me regardent, & qui lui reprocheroient une noire ingratitude s'il avoit le cœur fait comme les autres hommes. Il m'envoya un Gentilhomme pour me donner part de ce mariage, & dans cette occaſion Madame la Princeſſe Palatine me fit l'honneur de m'avouer ſa parente dans une lettre

qu'elle m'écrivit. Elle me marquoit, que l'honneur que ſa fille avoit par Mr. ſon pere & par elle d'être ma parente, l'obligeoit à me demander mon approbation pour ce mariage. Je lui fis une réponſe ſans commencemeut & ſans fin ni deſſus; j'écrivis à la Reine mere pour la ſupplier de demander au Roi comment il deſiroit que je la traitaſſe, & qu'elle me fît l'honneur de le faire ajouter à ma lettre; que j'avois uſé de cette précaution pour ne rien faire qui pût lui déplaire, ni qui dût fâcher la Palatine. Je voulus prendre cette conduite, pour montrer au Roi la ſoumiſſion que je voulois avoir pour ſes ordres; & outre cette raiſon, j'étois bien-aiſe de me ménager cette occaſion pour le faire ſouvenir de moi, & je témoignois auſſi un grand reſpect à la Reine par l'amitié que je ſavois qu'elle avoit pour la Palatine, & par-là je croyois me la rendre favorable. Ainſi mon honnêteté là-deſſus avoit pluſieurs fins. Le Roi y fit mettre comme aux autres Princes étrangers qui ſont habitués dans le Royaume; c'eſt-à-dire, comme à tous les Officiers de la Couronne. L'on ne me parloit dans toutes les lettres que je reçus, que de la magnificence de ces noces, où le Roi, les Reines, & toute la Cour

avoient foupé; qu'il y avoit eu toutes fortes de divertiffements; que la Reine de Pologne avoit envoyé des pierreries d'une beauté extraordinaire. Enfin, l'on ne ceffoit pas de m'écrire des merveilles, que Madame la Ducheffe alloit à deux carroffes comme moi : ce qui me parut nouveau ; qu'elle faifoit comme fa belle-mere, qui étoit au défefpoir de ce mariage, parce qu'elle avoit fouhaité avec paffion que Mr. le Duc époufât ma fœur d'Alençon, & s'étonnoit fort, auffi-bien que tout le monde, que Mr. le Prince eût préféré l'argent & les pierreries de Pologne au rang d'une petite-fille de France ; que pour fa perfonne, Madame la Ducheffe n'étoit pas plus belle que ma fœur. Voilà le fens de tous les raifonnements que je trouvois dans des lettres que l'on m'écrivoit. Me. de Choify fit un tour ridicule à l'occafion de ce mariage : elle avoit été toute fa vie attachée à la Reine de Pologne, & avoit toujours été auprès d'elle, elle l'appelloit fa Reine, elle étoit aimée de la Palatine, & ne juroit que par elle ; toutes ces raifons ne purent pas l'empêcher d'aller un matin en cape dans le cabinet de Mr. le Prince, lui dire qu'il falloit qu'il ne fongeât pas à ce qu'il faifoit, de vouloir marier fon

fils à la fille de la Palatine, plutôt qu'à Mlle. d'Alençon ; & pour l'en détourner, elle lui tint des discours peu avantageux à Me. la Palatine : cela fut divulgué, & l'on se moqua fort d'elle.

Mr. de Lorraine fit le désespéré lorsque le Roi fit arrêter & mettre Marianne dans un Couvent ; il vouloit sauter les murailles ; & comme le Roi fut averti qu'il avoit employé quelqu'un à ce dessein, & qu'il vouloit lui ôter les moyens de faire quelques entreprises, il envoya un détachement du Régiment des Gardes-du-Corps pour la garder. Il vit qu'il n'en pouvoit approcher, il se contenta de lui avoir donné des pierreries pour vingt mille écus, & six mille pistoles en argent comptant, & devint amoureux de Mlle. de Saint-Remy, qu'il vouloit épouser, & l'auroit fait sans que Madame l'envoya chercher dans la chambre de son père, & la mena dans celle de Me. la Maréchale d'Etampes, dans laquelle elle la tint en prison, jusqu'à ce que Mr. de Lorraine fût parti pour aller dans ses Etats. L'on blâma extrêmement Saint-Remy d'avoir remis sa fille entre les mains de Madame, & l'avoir empêchée de se marier avec Mr. de Lorraine ; la charge qu'il avoit chez elle ne lui devoit pas être si considérable,

que le plaiſir de voir ſa fille Souveraine. L'on crut que Mᵉ. de Saint-Remy, qui n'aimoit pas ſa belle-fille, empêcha ſon mari de laiſſer faire ce mariage; elle fut mariée quelque temps après, avec un Gentilhomme, nommé Hautefeuille. Dès que Mʳ. de Lorraine fut dans ſon pays, il y devint amoureux d'une Chanoineſſe qui étoit une très-belle fille qu'il vouloit épouſer. Madame de Vaudemont & Mᵉ. de Lillebonne l'en empêcherent; elle en fut ſi violemment malade, qu'elle crut être empoiſonnée. Pendant cette maladie, l'amour que Mʳ. de Lorraine avoit pour elle s'évanouit; elle vint en France, elle étoit parente du Maréchal du Pleſſis, il la donna à Madame pour être une de ſes Filles-d'honneur.

Madame la Grande-Ducheſſe accoucha d'un fils à Florence: ce qui fut une très-grande joie dans toute la Maiſon. Je ne ſais comment elle prit le mariage de Savoye, par l'envie qu'elle avoit eue de s'y établir plutôt qu'avec le Grand-Duc. Mᵉ. Royale étoit extrêmement contente de ma ſœur, & Mʳ. de Savoye vivoit très-bien avec elle; & elle de ſon côté, avoit pris tous les airs de ſon pays; elle avoit une très-grande complaiſance pour ſon mari, & alloit à la chaſſe avec lui; elle

étudioit tous ses plaisirs, & y accommodoit les siens. Me. Royale tomba malade, & mourut après avoir traîné quelques mois; j'en reçus la nouvelle sans m'en émouvoir, elle ne m'avoit jamais aimée; ainsi je ne crus pas que ce dût être pour moi une occasion de désespoir. Je songeois à me faire faire un habit de deuil, & quinze jours après j'appris la mort de ma sœur, qui me donna un sensible déplaisir; & ce fut pour lors que je fis habiller tous mes gens & tout mon équipage de deuil: pour ma tante, je ne m'en serois pas avisée. Je n'écrivis point à Mr. de Savoye sur ces deux pertes, parce que je ne lui avois jamais écrit, & que je ne savois pas comme je le devois faire. Pour sa sœur, après que le Roi me lui eut fait donner la porte à Lyon, elle m'écrivit une lettre d'égale à égale, à laquelle je ne fis point de réponse; ainsi nous en étions demeurées dans nos premieres prétentions. Me. de Nemours, qui avoit deux filles, chercha à les marier au-dessus de leur naissance; elles n'étoient que des Princesses cadettes de Savoye, elle se fondoit sur cette prédiction qui en faisoit l'une Reine, & l'autre Souveraine. Elle s'empressa auprès du Roi, elle alla en Piémont pour étaler leurs charmes, qui

étoient à mon goût fort médiocres; elles avoient toutes les deux des têtes d'une épouvantable grosseur; l'aînée étoit rousse, & l'autre blonde avec un beau teint, des yeux & une bouche en-bas, & l'autre les avoit petits : elles n'étoient point belles, quoique toujours fort ajustées, dansoient bien, & avoient de ces airs qu'on ne sauroit presque expliquer. Dès qu'elles furent arrivées à Turin, Mr. de Savoye leur fit le plus honnête traitement du monde; il fit un trou au plancher au-dessus où elles étoient logées, il vit que l'aînée se fardoit : lorsqu'elles furent parties, il en fit des contes qui coururent dans la Cour de Savoye pendant un mois, & qui firent connoître à tout le monde qu'il avoit tourné en ridicule Me. de Nemours & Mesdemoiselles ses filles. Ma tante, qui n'étoit pas morte lors de ce voyage, s'étoit brouillée avec la mere & les filles, & les avoit traitées assez malhonnêtement : l'on me fit tous ces détails du temps que j'étois à Vernon; c'étoit un vieux Commandeur de Mersé, qui étoit à feu Mr. de Nemours, qui s'y étoit retiré depuis sa mort, & qui avoit fait le voyage de Savoye avec elles. Lorsqu'elle passa à Nancy, elle vit une Béate qui lui dit : Ne vous mettez point en

peine, S. A. R. épouſera Mademoiſelle votre fille : elle eut raiſon de n'y pas ajouter foi, parce que ma ſœur fut mariée quelque temps après avec lui ; & comme elle n'avoit que quinze ans, Madame de Nemours pouvoit douter avec juſtice de cette prédiction ; auſſi ne la vit-elle pas accomplie, parce qu'elle mourut peu après : ce qui obligea Meſdemoiſelles ſes filles de ſe mettre aux Filles de Sainte Marie de la rue St. Antoine, & enſuite elles allerent demeurer avec Madame de Vendôme. C'eſt Madame de Béthune qui m'a dit la prédiction de Mᵉ. de Nemours pour Meſdemoiſelles ſes filles, à laquelle je n'ajoutai point de foi ; bien des gens diſoient qu'elle ſe mettoit quelquefois dans la tête qu'une épouſeroit le Roi, & l'autre Monſieur.

La Reine avoit accouché d'une fille dans le temps que j'étois à St. Fargeau, & un an & demi après que j'étois à Eu, j'appris qu'elle étoit devenue groſſe. J'avois demeuré beaucoup de temps ſans écrire à la Cour, je ne voyois aucun jour à mon retour, & ne m'en ſouciois guere ; je fis réflexion que la nouvelle de la groſſeſſe de la Reine pouvoit être un honnête prétexte d'écrire au Roi. Je ſongeai que peut-être voudroit-il que je le priaſſe une

fois en dix-huit mois de se souvenir de moi, que quelquefois il pouvoit penser que je le négligeois; ainsi après tous ces raisonnements je lui écrivis pour me réjouir avec lui de la grossesse de la Reine, & lui exagérai l'envie que j'avois que Dieu lui donnât un fils. Je lui marquois ensuite la douleur que j'avois d'être si long-temps éloignée de lui, & l'envie d'avoir l'honneur de le voir. Je reçus une réponse très-honnête. Le Roi me mandoit que de son côté il seroit bien-aise de me voir, que je pouvois aller auprès de lui, qu'il le trouveroit bon, que je partirois lorsque je le voudrois. J'avoue que cette réponse me fit un grand plaisir, parce que je ne m'y attendois point. Je crus qu'après avoir reçu cette permission, je ne devois plus séjourner à Eu; ainsi j'en partis tout aussi-tôt que les fêtes de la Pentecôte furent passées, je crois que ce fut le lendemain de la Trinité. La Maréchale de la Mothe se trouva à sa maison de Beaumont, elle me donna à dîner; j'allai de-là coucher à St. Denis, parce que ma sœur d'Alençon avoit la petite-vérole au Luxembourg, que Me. de Nemours, qui en étoit morte, lui avoit donnée. J'y séjournai le jour de la Fête-Dieu, où un monde infini me vint voir. Me.

de Sully y mena la Comteſſe de Fieſque, que je n'avois pas vue depuis qu'elle étoit partie de St. Fargeau. Elle ſe jetta à genoux devant moi, je la relevai & l'embraſſai, elle pleura de joie. C'eſt une bonne femme, qui a l'eſprit doux & facile, qui ſe laiſſe entraîner également à la méchante comme à la bonne compagnie, le fond bon; elle a toujours bien vécu avec moi depuis ce temps-là, & je l'ai beaucoup plus aimée que je n'avois fait dans les commencements. J'allai dîner à Paris, où bien des gens me vinrent voir. J'allai coucher à Petit-bourg.

Le lendemain je trouvai tous les champs, depuis ce lieu juſqu'à Fontainebleau, pleins de carroſſes qui venoient au-devant de moi; toute la Cour y vint, hors Mr. de Turenne. Mr. le Prince & Mr. le Duc furent preſque les premiers qui me trouverent. Je vis des gens que je n'avois jamais vus, parce qu'ils étoient à l'Académie quand j'avois quitté la Cour; ceux-là ſuivirent les autres, ou par curioſité, ou parce qu'ils ſe crurent obligés d'en uſer de cette maniere. J'allai droit chez la Reine, le Roi s'y trouva qui s'avança pour me ſaluer, & me dit d'un ton bien honnête, qu'il étoit bien-aiſe de me voir. Je ne ſais ce que je lui répondis, parce que dans

ce moment-là j'étois assez troublée. La Reine étoit dans son lit, à laquelle je fis une profonde révérence ; jusqu'à ce qu'on m'eût permis de la baiser, je ne l'ai saluée que de cette maniere respectueuse. La Reine mere m'embrassa avec des démonstrations d'une grande tendresse. Dans ce retour tout le monde étoit de mes amis, quoique je fusse bien persuadée du contraire, parce que dans mon exil on n'avoit pas eu les mêmes empressements. C'est l'usage des gens de la Cour, un chacun doit savoir à quoi s'en tenir. J'allai avec la Reine mere au Salut, au retour duquel nous allâmes chez la Reine, & Mr. de Turenne m'approcha pour me dire qu'il n'avoit osé aller au-devant de moi, qu'il me rendroit ses respects si je l'avois agréable. Il avoit un certain air embarrassé ; je pense que Mr. de Bellefonds commença cette conversation, parce qu'il n'osoit me parler. Je lui répondis honnêtement & assez fiérement. L'on me fit des excuses de ce que l'on ne me donnoit pas mon appartement, parce qu'on avoit appris que je ne voulois séjourner à Fontainebleau que 4 ou 5 jours ; que sans cela la Comtesse de Soissons en seroit délogée, & elle m'en fit son compliment avec beaucoup d'honnêteté. Le lendemain la Reine

mere me dit que le deuil de ma sœur étoit trop avancé pour porter encore du crêpe & de la serge. Je lui répondis que c'étoit celui de mon oncle de Guise, qui étoit mort depuis peu; elle trouva que je l'avois pris trop grand, & me dit que cela ne se devoit pas faire pour des gens si au-dessous de moi. Je lui répondis que j'en héritois; elle me répliqua que la raison n'en étoit pas bonne, & m'envoya tout sur l'heure déshabiller pour me remettre d'une autre maniere. Je suis persuadée que si ma belle-mere avoit entendu ce compliment, & qu'elle eût vu l'empressement avec lequel elle me fit changer mon deuil, elle auroit été bien mortifiée aussi-bien que toute la Maison de Lorraine.

Dans ce temps-là Me. de Navailles eut ordre de se retirer de la Cour, & son mari celui de se défaire de sa Charge & de son Gouvernement. La Reine mere & la Reine en furent très-fâchées; je l'allai voir, je la trouvai sur un petit lit de repos, qui lisoit les Pseaumes de David; c'est une femme qui a de la vertu & du mérite, elle s'est si extraordinairement occupée à des mesquins menages, que cela lui a fait tort & à son mari. Ils sont tous deux dévots, & voulurent se mêler des

amours du Roi : il s'avisa d'en parler à S. M.; elle le trouva très-mauvais; & pour en dire le vrai, il falloit être d'un autre caractere que n'étoit Mr. de Navailles pour se pouvoir donner cette liberté. C'est un homme de mérite; ceux qui ne pouvoient pas se défendre de le blâmer, ne laissoient pas de le plaindre : pour elle il n'en étoit pas de même, elle s'étoit attiré la haine de tout le monde. Cette espece de disgrace n'a pas ruiné leurs affaires, ils vendirent leurs Charges & leur Gouvernement bien cher, ils ont fait peu de dépense, ont payé leurs dettes, & acheté des terres. Le Duc de Chaulnes acheta la Charge de Commandant dès Chevaux-Légers, & le Duc de St. Aignan le Gouvernement du Havre, & celle de Dame-d'honneur fut achetée pas Me. de Montausier, qui a été jusqu'à sa mort auprès de la Reine, à quoi elle étoit plus propre que Me. de Navailles, & qu'à gouverner Mr. le Dauphin. C'étoit une femme d'un grand esprit, qui avoit de la politesse, & celle qui se connoissoit le mieux en tout : ainsi celles qui étoient plus élevées étoient mieux de la portée de son esprit que le choix du lait des nourrices, & que le jargon qu'il faut avoir pour élever des enfants. La Maréchale

de la Mothe ne lui ſuccéda que par ſa bonne mine, & par ſa preſtance de Gouvernante ; elle étoit propre à entretenir des nourrices, & à bien décider ſur des bouillons, & ſur la qualité de la bouillie ; & outre cela elle devoit avoir cela dans le ſang, parce que ſa mere avoit nourri le Roi ; elle tient bonne table, & fait honneur à la Cour ; tout le monde fut bien-aiſe de la voir dans cette place.

Pour revenir à ce qui me regarde, le Roi me mena à un *Medianox* ſur le Canal avec Madame, où il y avoit une muſique plus deſtinée à Mademoiſelle la Valliere qu'au reſte des ſpectateurs ; c'étoit le fort de ſa faveur. Je fis tout ce que je pus pour obliger la Reine à me dire ce que j'avois fait pour être exilée ſi longtemps, elle ne voulut jamais me répondre, ſinon qu'il ne falloit plus parler du paſſé ; je crois qu'ils avoient honte d'avoir ſuivi ſi aveuglément le conſeil de Mr. de Turenne. Le Roi me prit un ſoir au ſortir de la Comédie, & me mena ſur une terraſſe, où il me dit qu'il falloit oublier le paſſé, & que je fuſſe perſuadée que je recevrois toutes ſortes de bons traitements de lui, & qu'il vouloit ſonger à mon établiſſement ; que Mr. de Savoye étoit un meilleur parti depuis que ſa mere étoit morte,

Je lui répondis que je ne defirois rien au monde que fes bonnes graces; que s'il vouloit me dire de quoi j'avois été coupable, il me feroit facile de me juftifier; que j'avois toujours cru que M^r. de Turenne lui avoit dit que je lui avois donné parole de faire le mariage de Portugal; qu'il lui avoit fait entendre que je m'étois rétractée; que cela l'avoit fâché, que je l'affurois que de ma vie je ne lui avois donné aucune efpérance; que dès la premiere fois qu'il m'en avoit parlé, je l'avois prié de n'y plus penfer. Il me répondit : Ne parlons plus de cela, je vous dis que je fuis content de vous, & m'embraffa fort tendrement. Lorfqu'il s'approcha de la Reine & du refte de la compagnie, il dit tout haut : Ma coufine & moi venons de nous embraffer. Il fe mit enfuite à me railler, & me dit : Avouez la vérité, vous vous êtes bien ennuyée. Je lui répondis que non, & que fouvent dans mes occupations je me difois : Ils font bien attrapés à la Cour, ils penfent que je fuis au défefpoir, & je me trouve plus tranquille & plus heureufe qu'eux : tout cela fe paffa en raillerie.

M^r. le Prince me demanda une audience particuliere, il ne m'y parla que du mariage de fon fils, & de ce que M^e. de

Choisy lui avoit été conseiller. Je lui répondis qu'elle avoit eu tort par les raisons dont j'ai déja parlé; & parce qu'elle ne pouvoit plus douter qu'il ne fût bien informé de tout ce qu'elle avoit voulu lui apprendre de la Palatine, je lui dis: Vous n'aviez pas oublié tout ce que vous en aviez dit lorsque vous vous fûtes brouillé avec elle ; je vous avoue que j'étois un peu surprise lorsque je pensois qu'après cela vous eussiez voulu de la fille. J'avois souhaité, avec passion, que Mr. le Duc eût épousé ma sœur ; elle n'est pas jolie, & votre belle-fille n'est pas plus belle qu'elle: je suis votre amie, ainsi je vous dis la vérité. Notre conversation finit de cette maniere. Mr. de Turenne vint à ma chambre le matin comme j'allois prendre ma chemise; de sorte qu'il attendit une demi-heure dans mon cabinet sur les coffres. Tout le monde crut que je l'avois fait exprès, & il est très-certain que je n'y avois pas songé. Notre conversation fut très-honnête & peu cordiale, je n'étois pas satisfaite de lui, & lui avoit à se reprocher que j'avois raison de ne le pas devoir être. Lorsque j'eus demeuré à la Cour le temps que j'avois résolu, j'en partis après avoir pris congé de tout le monde. Je n'allai pas coucher à Paris par la raison de

la petite-vérole ; ainſi je m'en retournai à Eu ſans ſéjourner même à St. Denis.

Me. de Saujon ne pouvoit profiter auprès de Madame, ni pour les pauvres, ni pour contribuer au bâtiment de St. Sulpice, parce que ce que Madame avoit au-deſſus du néceſſaire, elle le diſtribuoit à quelques Lorrains & Lorraines qu'elle avoit auprès d'elle ; ainſi Mrs. de St. Sulpice lui perſuaderent de vendre ſa charge de Dame d'Atour à Me. de Pouſſe, belle-ſœur du Curé de St. Sulpice, & d'inſtituer une maiſon qu'on appelleroit les filles de l'intérieur de la Vierge ; qu'elles n'auroient point de clôture ; qu'elles iroient à la grand'Meſſe de Paroiſſe, & aſſiſteroient au reſte de l'Office ; que les jours ouvriers elles le pourroient dire dans leur chapelle ; qu'elles ſeroient toujours conduites pour le temporel & le ſpirituel par Mrs. du Séminaire ; que leur principale occupation ſeroit l'oraiſon. Elles devoient avoir des appartements pour loger des Dames du monde qui pourroient s'y retirer & y faire des retraites. Elle fut long-temps à ajuſter tout cela, & à obtenir les permiſſions néceſſaires ; l'entrepriſe ne put s'exécuter, parce qu'elle n'avoit pas aſſez d'argent pour faire le bâtiment, & pour fournir aux autres dépenſes.

Lorſque j'allai à Fontainebleau, j'avois avec moi Meſdemoiſelles de Prie & de Vandy; la premiere avoit été à Rome avec Me. de Créquy; & lorſque ſon mari fut obligé de ſe retirer chez le Grand-Duc, à cauſe de l'affaire qu'on lui avoit voulu faire à Rome, Madame la Grande-Ducheſſe s'étoit entêtée de Mlle. de Prie, & l'avoit demandée à Me. de Créquy, qui la lui avoit donnée. Cette fille eut une très-belle conduite dans cette Cour; toutes les autres Françoiſes qui y étoient n'en firent pas de même. Mr. le Grand-Duc ſe crut obligé de demander permiſſion au Roi de les renvoyer en France, que cela donneroit lieu à Me. ſa femme de mieux vivre avec lui; & quoiqu'il fût très-content de Mlle. de Prie, elle ne laiſſa pas de s'en revenir avec tous les autres François. A ſon arrivée, elle alla chez Me. de Créquy, parce que la Maréchale de la Mothe & ſes autres parents, ne voulurent pas s'en charger: elle me l'avoit fait ſavoir quelques mois devant que j'allaſſe à la Cour; ainſi je lui avois mandé de me venir trouver à Eu. Mlle. de Vandy étoit quelquefois délicate, & ne pouvoit me ſuivre, & ſouvent ſe trouvoit robuſte à vouloir courir par-tout où j'allois: elle a de l'eſprit, je m'en divertiſſois

extrêmement, parce qu'elle me contoit mille nouvelles : ainsi, sans croire avoir & sans vouloir avoir des filles auprès de moi, je ne laissois pas d'en trouver deux. Puisque de Prie m'a engagée de parler de ma sœur, je crois devoir mettre ici une affliction qu'elle reçut à Florence, lorsqu'elle fut mariée. Elle demanda à Mr. le Cardinal quel rang elle devoit tenir, si elle passeroit devant sa belle-mere. Lui qui ignoroit de pareilles matieres, lui répondit que sa belle-mere devoit passer devant : il ne songeoit pas que ma sœur étoit petite-fille de France ; & l'autre une médiocre Souveraine. Il se trouva que Me. de Toscane la mere donnoit la porte à toutes les Parme & à mille petites Souveraines ; ainsi ma sœur qui ne devoit passer qu'après elle, & la mere qui faisoit passer toutes ses Dames, ma sœur, dis-je, se trouvoit une des moins considérées de ce Pays-là. J'en parlai à Mr. le Cardinal, qui me répondit : Vous voulez donc mettre votre sœur au coupe-gorge avec toute l'Italie ? Elle essuya ces cérémonies avec un cruel déplaisir.

J'étois si désaccoutumée de la Cour, que lorsque j'arrivai à Eu après avoir seulement demeuré cinq jours à Fontainebleau, il me sembloit que je me trouvois

tout autrement ſoulagée. J'allai à Forges prendre mes eaux; après que je les eus finies, je m'en retournai à Eu goûter le repos de la campagne, & ne faiſois pas état de m'en retourner ſitôt à la Cour. Je m'occupois, ainſi que je l'ai déja marqué, & prenois tous les jours plus de plaiſir d'être réguliere à aller au Service de ma Paroiſſe. Ce commencement d'inclination à faire mon devoir, me faiſoit concevoir que Dieu me feroit la grace de m'y donner tous les jours un nouveau goût.

Je n'avois pas eu le même plaiſir d'aller à St. Sulpice du temps que j'étois au Luxembourg. Il eſt vrai que j'avois été bleſſée de la conduite que M[rs]. de Saint-Sulpice avoient eue lorſque M[e]. de Saujon s'étoit jettée dans les Carmélites pour ſe défendre d'avoir une galanterie avec Monſieur qui en étoit amoureux : ils lui allerent conſeiller d'en ſortir, & lui dirent qu'elle feroit plus de bien hors de ce Couvent que ſi elle y demeuroit. Ce procédé parut ſi extraordinaire, que Monſieur même, auprès duquel ils en avoient voulu faire leur cour, les en méſeſtimoit. Le peu de bonne opinion qu'ils me donnerent d'eux par cette action, & la méchante foi que je trouvai

dans un homme dont ils étoient les Directeurs, acheva de me rebuter d'aller chez eux. Pour mieux expliquer l'affaire, je dois dire que cet homme me trompa dans l'affaire de Champigny, & j'appris que Mrs. de St. Sulpice avoient fait faire des Prieres publiques pour le gain du procès de Me. d'Aiguillon contre moi. Je ne pouvois pas douter que le même homme ne m'eût trompée de concert avec eux, par la suppression de certains papiers qui faisoient la décision très-avantageuse pour mon affaire. Outre ces premieres raisons, ils se partialiserent si fort entre ma belle-mere & moi, qu'au-lieu de songer à nous raccommoder, ils acheverent de nous mettre mal ensemble. Toutes ces circonstances m'avoient donné de si justes sujets de me plaindre d'eux, que je ne pouvois plus garder l'esprit de paix qu'il faut avoir lorsqu'on va dans sa Paroisse. Dans ces troubles, sans me fier à moi-même, je voulus consulter des gens habiles pour me dire ce que j'avois à faire. Mr. l'Archevêque de Rouen, qui l'est aujourd'hui de Paris, me dit que les Evêques étoient les Maîtres d'envoyer les gens dans quelle Paroisse ils vouloient : qu'outre cette raison il y avoit un procès entre St. Côme & St. Sulpice ; les premiers pré-

tendoient que le Luxembourg étoit de leur Paroiſſe, que je ne devois pas me ſervir de cette raiſon, parce que Mrs. de St. Sulpice ayant plus de pouvoir que les autres, il étoit à croire qu'ils gagneroient leur procès, & que je retomberois dans le même cas. Ce Prélat eſt d'un grand ſavoir, auquel j'ai eu toute ma vie une grande confiance; je n'héſitai pas à ſuivre ſon conſeil, j'écrivis à feu Mr. l'Archevêque de Paris pour le prier de me nommer une Paroiſſe pour moi & pour mes Gens; que j'avois des raiſons particulieres pour ne plus aller à St. Sulpice. Sans attendre d'autres explications ni d'autres prieres ſur ce qu'il ſavoit bien que ce que je demandois étoit dans l'ordre, & lui dans le pouvoir d'envoyer les gens où il vouloit, il m'envoya un papier par lequel il me nommoit St. Severin pour moi, pour les gens que j'avois logés de mon côté dans le Luxembourg, & pour les Officiers qui ſeroient logés hors de ma maiſon, qui étoit une circonſtance à laquelle je n'avois pas penſé. Depuis ce temps-là j'ai toujours continué à aller à St. Severin, où le Service ſe fait par de bonnes-gens, qui n'ont d'autres intrigues dans le cœur que celle de travailler au ſalut de leurs Paroiſſiens. Si je voulois citer des exemples de ce que

Mr. de Paris avoit fait pour moi, je pourrois dire que je tiens de Beloy, que lorsque Monsieur vint loger au Luxembourg, Mr. de Tours lui avoit dit qu'il pouvoit aller à St. Côme ou à St. Sulpice à son choix; que Monsieur avoit répondu que l'Eglise de Saint-Côme étoit trop petite, que ses gens la rempliroient, que ce n'étoit que par cette raison qu'il avoit choisi St. Sulpice. Il y a encore de pareilles permissions qui se donnent tous les jours à des gens qui n'ont pas les mêmes raisons de se plaindre de leurs Curés que j'en avois. Outre ce que je viens d'écrire, un jour de Procession du St. Sacrement, ils vinrent faire un Reposoir devant la porte du Luxembourg, quoiqu'ordinairement ils avoient été devant le Calvaire; ils crurent que ce seroit un préjugé pour eux contre St. Côme; ils le firent faire, & ne se contenterent pas de cela, ils répandirent un bruit que je voulois faire soulever le Peuple contre leur Procession. Leurs plaintes ou leurs imaginations visionnaires allerent jusqu'à la Cour par le moyen de Madame. Je fus extrêmement surprise lorsque j'appris que le Maréchal d'Aumont, Gouverneur de Paris, avoit donné des ordres pour empêcher le prétendu désordre que je voulois

faire

faire faire; cela me parut d'autant plus malicieux que nous venions de sortir de la guerre civile dans laquelle je m'étois trouvé engagée à cause de feu Monsieur. Ainsi ceux qui ont appris ce que M[rs]. de St. Sulpice m'ont fait n'ont pas été étonnés de mon procédé, ils ont même loué la résolution que j'avois prise de chercher une Paroisse où je ne dusse pas trouver des esprits capables de troubler ma conscience.

La digression, que les devoirs de ma Paroisse m'ont donné occasion de faire pour expliquer les raisons que j'avois eues de quitter celle de St. Sulpice, m'a ôté du cours de la relation que je faisois sur les plaisirs que l'on goûte à la campagne, lorsque l'on commence à se désabuser de ceux de la Cour. Il me souvient que les miens furent un peu modérés par un grand rhume que j'eus après être retournée de Forges à Eu, pendant lequel la Reine accoucha à huit mois, parce que la fievre tierce qu'elle avoit avec de très-grands accès lui avancerent ses couches. J'aime ma santé, & mon rhume continuoit, je ne voulus pas me mettre en chemin, croyant que cela me feroit mal. La fievre continue la prit, & la mit en un état qu'on lui donna notre Seigneur. Cette nouvelle

m'allarma, je partis pour aller auprès d'elle, & j'arrivai vers les Fêtes de Noël. Il me ſouvient que la Reine mere venoit des Théâtins de la neuvaine qu'on y fait avant Noël; qu'elle ne vouloit pas qu'on parlât haut dans la chambre de la Reine, où l'on ſe diſoit auſſi tout-bas le cancer dont elle eſt morte. Je n'en fus pas ſurpriſe, parce qu'on m'avoit mandé qu'elle en étoit menacée; elle me fit mille amitiés, & me témoigna qu'elle avoit eu beaucoup d'impatience de me voir. Elle me fit la relation de la maladie de la Reine, qui croyoit être bien malade, quoiqu'elle ſe portoit beaucoup mieux, qu'elle craignoit la mort; & m'ajouta: C'eſt moi qui la devrois appréhender par le mal que j'ai, & me demanda ſi je n'en avois pas oui parler. Je lui dis que non: Elle me le conta, je lui répondis que ce ne ſeroit peut-être rien.

Monſieur me conta la peine que l'on avoit eue ſur la maladie de la Reine, & le monde qu'il y avoit lorſqu'on lui avoit porté notre Seigneur; comment Monſieur l'Abbé de Gordes, ſon Premier Aumônier, à préſent Evêque de Langres, s'étoit évanoui d'affliction, que Mr. le Prince & tout le monde en avoient ri; que la Reine s'en étoit fâchée, & que l'enfant

dont elle avoit accouché reſſembloit à un petit nain; que Mr. de Beaufort avoit amené des Pays étrangers un petit Maure qu'elle avoit toujours avec elle; qu'il étoit bien fait dans ſon eſpece de nain & de Maure; que cette fille n'étoit pas en état de pouvoir vivre, que je n'en parlaſſe pas à la Reine. Lorſqu'elle commença à ſe mieux porter, j'allois tous les jours au Louvre; elle me conta que Me. de Bregy étoit entrée dans ſa chambre toute parfumée; que cela lui avoit donné des vapeurs qui lui avoient fait perdre la parole; qu'elle avoit toujours fait ſigne qu'on ne la ſaignât pas au pied comme l'on avoit fait; que dans la même erreur on lui avoit donné l'émétique un peu bruſquement; qu'heureuſement tout avoit réuſſi. Elle conta comme on avoit ri, & le dépit que cela lui avoit fait, & qu'elle avoit toujours ſenti qu'elle n'étoit pas dans l'état qu'on la croyoit; que la Reine mere lui avoit propoſé de communier; qu'elle n'avoit pas voulu lui dire que non. Elle me dit auſſi qu'elle avoit été fâchée de voir Madame ajuſtée avec mille rubans jaunes, & coëffée comme ſi elle étoit allée au bal; qu'elle croyoit qu'une coëffe baiſſée avec un habit modeſte lui ſeroit mieux convenu, & qu'elle y auroit été

de cette façon plus respectueusement pour elle. Dans ce temps-là l'on ne parloit que d'une comete que l'on voyoit, je la vis la nuit de Noël au retour de la Messe des Carmes. La Reine mere alla passer les Fêtes au Val-de-Grace, j'y allois faire ma cour, je m'y trouvai un jour qu'on l'alloit panser, elle craignoit de faire voir son mal : Mademoiselle de Vieux-Pont, parente de Me. de Fleix, dit à tout le monde de sortir; aussi je m'en allai comme les autres. L'on blâmoit extrêmement Mr. Vallot, premier Médecin du Roi, d'avoir fait ouvrir le cancer, parce que cette sorte de mal devient mortel tout aussi-tôt qu'on le met en suppuration : ainsi lorsque l'on en est malade, le meilleur remede qu'on y puisse faire, est celui de n'en faire aucun. Sur la fin la Reine mere ne savoit où trouver de bons remedes, elle se mit entre les mains du Curé de Vanvre en Beausse, qu'on assuroit être très-habile sur ces sortes de maux, & l'on disoit même qu'il avoit fait vivre très-long-temps des femmes qui étoient en plus méchant état & plus dangereux que n'étoit la Reine.

La mort de Monsieur n'avoit pas fini mes affaires avec Madame ni avec les Tuteurs de mes sœurs, parce que mon pere

avoit laiſſé des dettes, & peu de bien pour les payer; & je n'en trouvois pas aſſez pour n'avoir pas beſoin de celui que je pourrois laiſſer à mes ſœurs. Je voulus bien renoncer à tout ce que j'aurois pu prétendre, & me tenir aux droits de ma mere, qui me donnerent de grands démêlés par le peu d'envie qu'on avoit de rendre mon bien. Tout cela ne ſe paſſa pas ſans beaucoup d'émotion entre Madame & moi, & ſouvent ſes gens-d'affaires & les miens ſe moquoient de nous deux, & nous donnions beaucoup de matiere d'entretien à tout le monde ſans nous en appercevoir.

La Cour alla à St. Germain, & faiſoit ſouvent des voyages à Verſailles. Madame s'y bleſſa, & y accoucha d'une fille qui étoit morte il y avoit déja dix ou douze jours, elle étoit preſque pourrie; ce fut une femme de Saint-Cloud qui la ſervit, l'on n'eut pas le temps d'aller à Paris en chercher une. On éveilla le Roi, l'on fit chercher le Curé de Verſailles, pour voir ſi cette fille étoit en état d'être baptiſée; Madame de Thianges lui dit de prendre garde à ce qu'il feroit, qu'on ne refuſoit jamais le baptême aux enfants de cette qualité. Monſieur, à la perſuaſion de l'Evêque de Valence, vouloit qu'on l'enterrât

à St. Denis. J'étois à Paris, j'allai droit à Verſailles pour rendre ma viſite à Madame : dès le même ſoir Monſieur alla coucher à St. Germain, où je trouvai la Reine affligée de ce que cette fille n'avoit pas été baptiſée, & blâmoit Madame d'en être cauſe par toutes les courſes qu'elle avoit faites ſans ſonger qu'elle étoit groſſe. Madame diſoit qu'elle ne s'étoit bleſſée que de l'inquiétude qu'elle avoit eue que le Duc d'Yorck n'eût été tué, parce qu'on lui avoit parlé d'une bataille qu'il venoit de donner ſur mer, ſans lui dire s'il en étoit revenu. On laiſſa Madame dès le même jour de ſes couches, parce que la Reine mere d'Angleterre arrivoit, & qu'on vouloit lui laiſſer le logement de Verſailles. Elle venoit de voir ſon fils ; le Roi alla au-devant d'elle juſqu'à Pontoiſe dans l'Abbaye de Saint-Martin, dont Edme de Montaigu étoit Abbé. La Reine mere d'Angleterre, arrivée comme je le viens de dire, ne paroiſſoit pas ſatisfaite de la beauté de ſa belle-fille ; elle étoit charmée de ſa piété, & diſoit qu'elle n'avoit jamais tant vu prier Dieu ni de ſi bonne foi qu'elle le faiſoit.

Je ne fus pas long-temps à la Cour, parce que la ſaiſon de prendre les eaux de Forges venoit. Je m'y en allai, j'avois déja

commencé à boire, qu'il vint un Courier m'avertir que la Reine mere se mouroit. Je partis en relais de carrosse, j'arrivai à dix heures du soir à Pontoise, où l'Assemblée du Clergé se tenoit : j'y trouvai Mr. l'Archevêque de Paris, qui l'étoit en ce temps-là de Rouen, qui me dit que la Reine mere se portoit mieux. Je m'en allai coucher aux Carmélites, le lendemain j'allai dîner à St. Germain, où le Roi, la Reine & la Reine mere me témoignerent mille amitiés sur l'empressement avec lequel j'étois venue. Je vis que la maladie n'étoit plus dangereuse, je m'en retournai continuer de prendre les eaux avec la même diligence que j'étois partie; javois vu le mal de la Reine, qui m'avoit paru hideux. Après que mes eaux furent achevées, j'allai me reposer quatre ou cinq jours à Eu, & après cela je m'en allai à Paris, où j'achevai d'accommoder mes affaires avec ma belle-mere. Le Roi s'en mêla, l'on me fit prendre la moitié du Luxembourg, des rentes, & quelques petits Domaines; le tout faisoit ensemble cinquante mille livres de rente, qu'on me donna pour mes quatre cents mille écus. Ils tournerent cela de maniere que le Luxembourg ne pouvoit jamais être vendu, & par-là il devoit un jour retourner au

Roi. Il me fallut contenter de ce qu'on voulut, on m'apporta le contrat à ſigner, après que ma belle-mere l'eut ſigné. Je vis qu'elle n'avoit mis que Marguerite de Lorraine, ce qui ne ſe faiſoit pas par les femmes des Fils de France, qui ſignent comme leurs maris rien que le nom de baptême. Je pris la plume, & je ſignai au-deſſus. Mr. Colbert, qui étoit préſent, me dit: Vous ſignez devant Madame? Je lui dis: Quand elle ſignera comme femme de mon pere, je mettrai mon ſeing à la ſeconde place; mais comme ſœur de Monſieur de Lorraine, j'irai toujours devant elle. Je crois qu'elle s'étoit imaginée que je lui paſſerois cela, ou que je n'y prendrois pas garde: on en parla fort le ſoir chez la Reine, le Roi dit que j'avois eu raiſon, & l'on fit un autre contrat dont elle fut trèsfâchée. Dans le temps que l'on délogea de la moitié du Luxembourg, que je devois occuper, pour ne me pas trouver dans ce déménagement, je m'en allai à Saint Fargeau: Madame fit ſortir du côté qui lui demeuroit, Beloy, qui étoit Capitaine des Gardes de feu Monſieur, & St. Remy ſon premier Maître-d'Hôtel. Ce ſont d'honnêtes gens que j'aimois, je leur donnai du logement de mon côté.

Lorſque je fus de retour de St. Fargeau,

l'on alla faire un voyage à Villers-Cotterets, où toutes les femmes furent toujours magnifiquement habillées en juste-au-corps, & allerent à la chasse tous les jours, & tous les soirs on y dansoit ou l'on y avoit la Comédie. La Reine mere ne vint pas avec nous, parce que son mal étoit augmenté; ce qui l'avoit même obligée de se mettre entre les mains d'un Médecin de Bar-le-Duc, nommé Halliot, qui prétendoit avoir un remede infaillible pour guérir toutes sortes de cancers. Deux jours après notre retour de Villers-Cotterets, l'on reçut la nouvelle de la mort du Roi d'Espagne, dont les Reines furent extrêmement affligées; nous prîmes le plus grand deuil du monde. Quelque temps après, la Reine mere se trouva tous les jours plus incommodée, l'on nous dit qu'elle s'étoit évanouie en allant d'un lit à un autre; que ses femmes n'avoient pas eu la force de la porter, que l'on avoit appellé quelqu'un, que Mr. de Créquy s'étoit trouvé-là, & l'avoit rapportée dans son lit. Il nous dit qu'il avoit eu une sensible douleur lorsqu'il l'avoit vue dans l'état où elle étoit, & qu'il avoit jugé par la puanteur de son mal, qu'elle ne pouvoit pas durer long-temps; que cette méchante odeur avoit failli à le faire évanouir. J'allai

l'après-dîner de ce jour-là à l'Abbaye de Saint-Antoine avec la Reine, parce qu'il y avoit une dévotion. Lorſque nous fûmes de retour, on nous dit que la Reine mere avoit repoſé, nous la trouvâmes cependant bien mal, & cette même nuit-là elle communia ſur les quatre heures. Quoiqu'elle tînt toujours dans ſes mains un évantail de peau d'Eſpagne, cela n'empêchoit pas que l'on ne ſentît ſa playe juſqu'à faire manquer le cœur; pour moi, lorſque je revenois de la voir panſer, je ne pouvois manger. Le lundi elle fut encore plus mal; l'on marchanda ſi on lui diroit l'état où elle étoit, l'on voyoit ſa fin aſſurée & bien prochaine. L'Archevêque d'Auch lui dit : Madame, votre mal empire, on vous croit en danger; elle entendit ce langage, & reçut ce diſcours avec des ſentiments très-chrétiens. L'on fit deſcendre la châſſe de Sainte Genevieve, le Roi nous avoit toutes conſultées, ſavoir s'il le feroit : je lui dis qu'il ne falloit pas mettre les miracles à tous les jours, que le mal de la Reine étoit d'une nature à ne pouvoir guérir, à moins que Dieu n'en voulût faire un viſible, que nous n'étions plus dans le temps qu'il les accordoit par des conſidérations humaines, que nous n'étions pas aſſez gens-

de-bien pour nous attirer sa bénédiction. Il me répondit qu'il étoit de mon sentiment, que tout le monde lui conseilloit de le faire, qu'on l'avoit assuré que c'étoit l'usage; & sans qu'il eût rien décidé, j'appris le lendemain qu'on l'alloit descendre. J'y courus, & l'après-dîner j'y retournai pour voir toutes les Processions qui y venoient des Paroisses voisines & des Couvents. Je m'en allai au sortir de Sainte Genevieve au Salut à Saint-Severin, où le Saint Sacrement étoit exposé pour prier Dieu pour la Reine. Après le Salut, je m'en allai au Louvre, où l'on me dit qu'elle étoit encore plus mal que lorsque je l'avois quittée. On la pansa, ce qui me donna la curiosité de m'approcher; de la Lunée qui étoit un habile homme, me dit, sa playe est sechée, c'est une femme morte. Je vis que personne ne le disoit au Roi, je lui dis : Sire, cela va mal, Votre Majesté devroit commander à ses Médecins & Chirurgiens de lui dire la vérité, afin que l'on songeât à lui faire recevoir ses Sacrements. Le Roi suivit mon conseil, & leur donna ordre de ne la pas flatter. Ils lui répondirent que puisqu'il leur commandoit de ne lui pas cacher son état, elle pouvoit mourir dans un moment, & qu'il n'y avoit plus rien à es-

pérer. Le Roi appella Monſieur d'Auch & Monſieur de Montaigu, & leur dit qu'il falloit dire à la Reine de ſonger à la mort. Le dernier lui dit : Ah, Sire, elle eſt dans ſon redoublement, & ſi on lui dit cela, on la fera mourir. Le Roi ſe récria : Vous voulez donc qu'elle meure ſans Sacrements après une maladie de ſix mois ; cela ne me ſera pas reproché, il n'eſt pas temps dans l'état où elle eſt d'avoir de la complaiſance. Tout le monde demeura d'accord qu'il avoit raiſon, & après avoir donné ordre à Mr. d'Auch de lui annoncer la mort, il le fit, & lui dit qu'elle n'avoit plus que peu de moments à vivre. Elle reçut cette nouvelle avec une force & une tranquillité chrétiennes, & avec une ſi vive crainte de la mort, que l'un & l'autre état me ſurprirent. Elle demanda ſon Confeſſeur, & nous dit : Retirez-vous, je n'ai plus beſoin ni affaire de rien que de ſonger à Dieu. Le Roi, la Reine, Monſieur, Madame, & moi, nous allâmes dans ſon cabinet, pendant qne l'on apporta notre Seigneur ; & pour n'y pas demeurer inutiles, on réſolut comment l'on porteroit le deuil. L'on parla des autres affaires qu'il y avoit à régler, & du partage du logement de St. Germain, que le Roi partiroit pour

aller à Verſailles dès le moment qu'elle ſeroit morte, que Monſieur iroit à Saint-Cloud, & que je demeurerois pour ordonner ce qui ſeroit néceſſaire. Je ſuppliai le Roi de me donner le moins d'emploi qu'il pourroit auprès de ſon corps, parce que j'étois très-peureuſe. Il me dit que j'en ſerois la maîtreſſe. Il commanda lui-même les carroſſes, & ordonna de tout.

Lorſqu'on nous dit qu'on portoit Notre-Seigneur, nous allâmes dans la cour au-devant : Monſieur d'Auch l'avoit été chercher à la Paroiſſe, il y avoit un monde infini dans la chambre, le Roi & Monſieur tinrent la nape lorſque la Reine communia; après qu'elle eut reçu Notre-Seigneur, elle appella le Roi & la Reine, Monſieur & Madame, l'un après l'autre; & après avoir parlé à chacun en particulier, elle demanda le Roi & la Reine enſemble, & enſuite fit de même de Monſieur & de Madame. Cela dura peu; je fus fort étonnée qu'elle ne dît rien à Mr. le Prince ni à moi qui étions préſents. Le Roi alla reconduire le St. Sacrement juſqu'à la Paroiſſe, pour moi je n'allai que dans la cour. Mr. d'Auch revint ſe mettre auprès de la Reine, d'où il ne ſortit point juſqu'à ſa mort avec Montai-

gu; jamais je n'ai entendu Prélat si bien dire ni parler de Dieu avec tant de zele, de capacité & de piété.

L'on envoya chercher l'Extrême-Onction que l'on porta dans l'Oratoire de la Reine mere par une porte de derriere : elle la demanda, & dit que les pieds lui froidissoient : on lui répondit que rien ne pressoit. Elle répliqua : Je crois que l'on n'aura pas loin à l'aller chercher, parce que j'ai entendu ouvrir la porte de mon Oratoire; on la lui donna. J'avoue que lorsque je vis sortir ces beaux & grands flambeaux de crystal, dont elle avoit paré son Oratoire avec tant de diamants, & une croix que la Reine ma grand'mere avoit fait faire avec tant de soin, je dis encore une fois que j'avoue que je fis des réflexions qu'il me seroit utile que j'eusse toujours présentes dans mon esprit, pour connoître l'abus de cette vie, & pour penser plus sérieusement que je ne fais à une autre qui ne finira jamais. Elle reçut ce dernier Sacrement avec une dévotion qui ne peut s'exprimer. Nous conservons nos bonnes & nos méchantes habitudes jusqu'à la mort, j'en vis une preuve lorsqu'on lui mit les Saintes-Huiles aux oreilles. Elle dit : Ah, M^e. de Fleix, levez bien mes cornettes, de peur que ces

Huiles n'y touchent, parce qu'elles sentiroient mauvais : ainsi elle porta l'aversion du mal-propre jusqu'à la fin de sa vie, parce qu'elle étoit naturellement extrêmement propre. Monsieur lui baisa les pieds ; pour moi quelque envie que j'eusse de le faire, je n'en eus pas la force. Un moment après, elle demanda quelques besoins, on cria tout haut, le Roi crut qu'on disoit qu'elle se mouroit, il tomba sur Mlle. d'Elbœuf & sur moi presque évanoui ; nous l'ôtâmes de la ruelle, Mr. le Prince & Mr. de Créqui le menerent dans le cabinet, il étouffoit, je lui jettai de l'eau sur le visage, je vis qu'il ne revenoit point, je m'avisai de le déboutonner. L'on fut auprès de la Reine depuis dix heures & demie du soir jusqu'à six heures & demie du matin : l'on empêcha le Roi d'y revenir : j'avois une peine mortelle de voir qu'un monde infini de toutes sortes de gens la venoient voir, & succédoient les uns aux autres sans discontinuer.

Après minuit on commença à dire des messes dans un Oratoire auprès d'elle ; à quatre heures elle voulut qu'on en dît une de la Passion, je l'entendis, & la regardois de temps-en-temps parce qu'elle l'entendoit par la porte qui donnoit sur l'au-

tel. A cinq heures on lui donna un bouillon; elle le prit comme une perſonne qui avoit grand beſoin de nourriture. Monſieur Seguin fut contraint de lui dire de l'avaler plus doucement, elle lui répondit qu'elle le trouvoit bon, & qu'il falloit ſe ſoutenir autant qu'on le pouvoit. Me. de Beauvais, ſa premiere Femme-de-chambre, lui vint dire le ſoir, comme on lui annonçoit qu'elle n'avoit plus rien à eſpérer, qu'un Aſtrologue avoit dit que ſi elle paſſoit le mardi, elle ne mourroit. pas Elle ſe ſouvint de cette prédiction, & demandoit ſouvent quelle heure il étoit; il ſembloit que ce ſouvenir lui donnoit quelque eſpérance, & qu'elle avoit une très-grande impatience que minuit fût paſſé. Le Roi entendit la meſſe à ſix heures, j'entendis ſonner la groſſe cloche de Notre-Dame. Comme on ne le fait jamais que dans de grandes occaſions, je dis: L'on croit la Reine morte; un moment après, Monſieur fit un grand cri, le Médecin entra, le Roi lui dit: Elle eſt donc morte? Il lui dit: Oui, Sire; Il ſe mit à pleurer comme un homme pénétré de douleur. Me. de Fleix porta ſes clefs au Roi, l'on alla dans ſon cabinet chercher ſon teſtament, qui fut lu devant toute la parenté, à la réſerve de

Monfieur, qui ne voulut pas y demeurer. Après que Mr. le Tellier eut achevé la lecture, le Roi monta en carroffe pour s'en aller, & je m'en allai chez moi me coucher.

Le lendemain & les deux jours fuivants, je fus extrêmement vifitée de toutes les Dames qui alloient à Saint-Germain avec leurs mantes, elles vinrent chez moi avec le même habit. J'allai conduire le cœur au Val-de-Grace, qui étoit porté par Mr. d'Auch, qui fe mit dans le carroffe du corps à la bonne place : Me. de Longueville & la Princeffe de Carignan étoient avec moi, je ne voulus pas me mettre auprès de Mr. d'Auch qui étoit ma place naturelle, je la fis occuper par Me. de Longueville, comme la plus dévote. Le lendemain j'allai dîner à St. Germain, pour recevoir les ordres du Roi pour conduire le corps à St. Denis ; il étoit au Confeil, où j'allai lui parler devant les Miniftres : j'avois Me. de Montauzier avec moi. Après qu'il m'eut expliqué de quelle maniere il vouloit que le tout s'exécutât, je lui dis : S'il arrive des difputes entre les carroffes des Princeffes étrangeres & ceux des Ducheffes, comment en devrai-je ufer ? Il me répondit : Comme on a accoutumé. Me. de Montauzier lui repartit, que cela

n'avoit jamais été décidé, qu'il seroit mieux que les uns ni les autres n'en menassent pas; le Roi décida que cela se fit de cette maniere. Les Princesses, qui prétendoient l'emporter sur les Duchesses, furent mortifiées de ce réglement. Ma sœur & Mesdames les Princesses du Sang se mirent dans les carrosses du Roi ou de la Reine. Je me mis dans celui de la Reine mere, j'avois avec moi ses Dames-d'honneur & d'atour, Mademoiselle de Guise, Madame la Princesse de Bade, Mesdames les Duchesses d'Epernon, de Sully & de Chaulnes; les autres Princesses du Sang avoient choisi d'autres Duchesses. Lorsqu'on eut chanté le *Libera*, on partit du Louvre sur les sept heures du soir, après avoir mis le corps sur le chariot. Je ne parlerai pas de l'ordre de la marche, parce que cela est imprimé en beaucoup d'endroits. Nous arrivâmes à onze heures, nous en fûmes plus d'une & demi à attendre le corps dans l'Eglise, parce qu'il n'étoit pas arrivé, à cause de l'embarras que fit la procession des Religieux de l'Abbaye, qui étoient sortis de St. Denis pour aller au-devant; & une harangue que Mr. d'Auch fit sur la porte de l'Eglise, & la réponse du Pere-Prieur, me donnerent une grande langueur, & me firent souffrir

un froid mortel. Nous ne sortîmes de l'Eglise qu'à deux heures. L'on fit un service à St. Denis & à Notre-Dame avec les cérémonies ordinaires; Messieurs de Matignon & de Gamaches, Chevaliers du Saint-Esprit, portoient ma queue. Si je me voulois embarquer à faire le détail de cette cérémonie, j'en dirois trop, & je me deviendrois ennuyeuse à moi-même.

Lorsque la Reine mere fut morte, chacun retourna à la Cour, Monsieur & Madame furent les premiers. Jusques-là le Roi avoit gardé quelques mesures de secret sur son amour pour la Valliere, il ne vouloit point donner de chagrin à la Reine mere; lorsqu'il fut hors de cette appréhension, cette affaire devint publique.

Dans ce temps-là, la Reine n'avoit que six Dames, dont Madame de Montespan en étoit une; le nombre en fut bientôt augmenté, le Roi aime tout ce qui va à la grandeur. Nous allions souvent à Versailles, personne n'y pouvoit suivre le Roi sans son ordre; cette sorte de distinction intriguoit toute la Cour, chacun la vouloit avoir, ma sœur faisoit là-dessus des tentatives qui ne lui réussirent que rarement. Me. de Poussé, dont j'ai déja parlé, prit auprès d'elle une fille qu'elle avoit en Religion. Me. de Choisy ne parloit

que de la beauté de cette Demoiſelle, qui n'avoit rien, à mon gré, de beau, qu'une grande jeuneſſe, & avec cela, un air de campagnarde. Il me ſouvient que je dis un jour au Roi, qu'il verroit avec ma ſœur une jeune Demoiſelle bien faite. Il me répondit qu'il me remercioit de l'avoir averti, parce qu'il s'appuyeroit contre la muraille, & qu'on lui avoit voulu perſuader qu'il ne la pourroit voir ſans s'évanouir. Cette maniere de raillerie me fit connoître qu'on lui avoit parlé de cette fille chez la Valliere, chez laquelle Me. de Monteſpan commençoit à aller. Elle a beaucoup d'eſprit, elle l'a agréable, elle s'attache dans les converſations à railler ſur ce qui peut lui être utile, ou qui doit divertir les gens à qui elle veut plaire. Ainſi elle ne perdit pas l'occaſion de prévenir le Roi ſur cette jeune Demoiſelle. La Valliere, qui avoit beſoin de ces ſortes de ſecours pour l'amuſer, étoit ravie qu'elle allât chez elle. Dans ce temps-là elle auroit regardé comme un malheur le projet que Me. de Monteſpan avoit dans la tête de travailler à ſe bien établir dans l'eſprit du Roi, afin de la détruire. Il eſt à croire que dans celui où elle ſe trouve, elle doit bénir Dieu de l'avoir tirée d'un état qu'elle concevoit autant heu-

reux, qu'elle le doit considérer à présent pernicieux.

Ma sœur alla à St. Germain, où Mlle. de Pouſſé n'eut pas beaucoup d'admirateurs sur sa beauté. Je l'appris par une lettre de Me. de Choisy, que je trouvai sur la table de ma sœur comme j'allois lui rendre une visite : elle appelloit cette fille son ange, & lui disoit que les Dames l'avoient trouvé bien faite, que les Messieurs n'en avoient pas été charmés. Ma sœur ne put réussir par le savoir-faire de Me. de Choisy, à obtenir la permission d'aller à Versailles. Un jour de plaisirs que l'on y devoit faire, elle me pria d'en parler au Roi. Je le fis; il me refusa: Je le pressai extrêmement, il me l'accorda, à condition que je ne l'en prierois plus. J'eus matiere de me répentir de l'avoir fait, & je n'eus garde de le faire une seconde fois; elle alla dire au Roi quelques discours qui avoient été faits dans le carrosse de la Reine, & avoit si bien fait qu'elle avoit brouillé Madame avec elle. Le Roi m'en parla, parce que c'étoit lui qui avoit empêché que la Reine ne lût une Comédie qui faisoit le sujet de son chagrin; elle avoit vu par une terrasse qu'on la lisoit sans elle; Me. de Montauzier & moi nous fîmes tout ce que nous pûmes

pour empêcher la Reine de ſe fâcher. Ma ſœur faiſoit ſa relation au Roi dans un endroit particulier, où l'on apprêtoit la collation ; j'entendis qu'elle lui diſoit que c'étoit moi qui avois aigri la Reine contre Madame. Je m'approchai, je la pris par le bras, & dis au Roi qu'elle ne lui diſoit pas vrai. L'affaire fut éclaircie, & je vis bien que cette conduite avoit été inſpirée à ma ſœur par Me. de Choiſy. Me. de Montauzier, qui avoit été témoin de ma conduite, en rendit compte au Roi. Il me dit : Vous avez voulu qu'elle vînt, vous en voilà récompenſée. La Reine, qui ſut l'affaire, vouloit qu'on la renvoyât ; je la ſuppliai de ne le pas faire : elle demeura & parut fort honteuſe, par les pardons qu'elle fut obligée de me venir demander ; elle fut bannie des promenades de la Reine. Les voyages de Verſailles finirent par un que la Cour alla faire à Fontainebleau, où je n'allai pas parce que j'avois des affaires à Paris.

J'étois à St. Germain lorſque Me. de Vendôme y amena Mlle. de Nemours prendre congé du Roi pour s'en aller en Savoye, où elle la conduiſoit. Ce mariage ne ſoutenoit pas la grandeur de cette Maiſon, qui avoit toujours épouſé des filles, des ſœurs, ou des petites-filles de Rois.

Mr. de Laon, à préſent Cardinal d'Etrées, couſin germain de Me. de Vendôme, avoit fait ce mariage, ſans faire aucune réflexion qu'il avoit déja marié Mlle. de Nemours avec le Prince Charles, ainſi que je l'ai dit. Il l'avoit toujours ſoutenu bon, juſqu'au moment qu'il vouloit travailler à conclure celui de Savoye; il accommodoit toujours les affaires ſelon qu'elles lui étoient bonnes. Il en a uſé de même à l'égard de la Reine de Portugal, qui étoit Mlle. d'Aumale; il la maria avec le Roi; le mariage conſommé, elle écrivit à toutes ſes amies combien elle avoit raiſon d'être ſatisfaite, qu'elle avoit épouſé le plus honnête-homme du monde, que rien ne manqueroit à ſon bonheur lorſqu'elle auroit un enfant, qu'elle eſpéroit d'en avoir bientôt. J'ai vu tout ce que je viens de dire dans une lettre qu'elle avoit écrite à Me. de Béthune, qui la lut à la Reine en ma préſence, & deux ans après Mr. le Cardinal d'Etrées voulut qu'elle ne fût pas mariée, & il lui négocia le mariage du Prince de Portugal, fit reléguer le Roi ſon frere dans une Iſle, & dit que ſa vie n'étoit pas en ſûreté: ainſi elle eſt dans le cas d'avoir deux maris, & dans celui d'avoir épouſé les deux freres. Mr. d'Etrées peut avoir à ſe faire ce genre de reproche,

& avoir quelque crainte d'être parvenu au chapeau de Cardinal par cette voie, lui qui, par sa capacité grande & ample, par sa qualité, & par beaucoup d'autres raisons, auroit pu venir à cette dignité sans aucun secours que celui de son mérite. Il doit avoir quelque douleur que des considérations humaines lui ayent fait approuver ce qui ne se peut pas faire qu'il ne condamne dans le secret de sa conscience; elle a eu une fille de ce dernier mari, qui est fort débauché, à ce que tout le monde dit. Il y a pourtant espérance qu'elle en demeurera à celui-ci : si la raison du déréglement étoit suffisante pour rompre un mariage, elle ne pourroit pas quitter son mari & épouser un troisieme frere, puisqu'il n'y en a plus en Portugal que le Roi & celui qui est son mari.

Dans ce temps-là le Roi s'occupoit, comme il a toujours fait, des affaires qui regardoient la guerre; il fit aller des troupes camper à Fontainebleau dans le temps qu'il y étoit avec toute la Cour, & il nous faisoit voir par la discipline & par le service qu'il leur faisoit faire, qu'il ne vouloit pas demeurer inutile ni les laisser oisives, ainsi que nous en avons vu, & que nous en voyons encore des effets. Il avoit remarqué qu'entre toutes

ſes troupes celles des Dragons l'avoient ſervi plus utilement, & avoit pris le Régiment qui étoit ſous le nom de la Ferté, pour le mettre ſous celui du Régiment du Roi. Il avoit intention de le rendre encore meilleur qu'il n'avoit été. Il avoit voulu prendre un homme de mérite & de qualité pour le mettre à la tête; Mr. le Cardinal lui avoit voulu donner ſon neveu pour cela; il voulut de ſon chef aller prendre le Marquis de Peguillin, qui étoit Capitaine dans le Régiment de Grammont ſon oncle, dans lequel il avoit fait des actions extraordinaires; de maniere que le Roi trouva dans ſa perſonne un homme de la premiere qualité de France, d'une valeur infinie, & qui en avoit donné des marques dans des occaſions où ſa tête avoit autant de part que ſon courage. Lorſqu'il fut dans les Dragons, il les rendit encore plus redoutables qu'ils n'avoient jamais été, par des actions qui ſurprenoient les Généraux d'Armées ſous les ordres deſquels il ſervoit, parce qu'ils voyoient qu'il les comptoit pour rien, tant il ſe ſentoit un courage au-deſſus de ce qu'il venoit de faire. Mr. de Turenne en donna une marque publique, il le choiſit pour commander dans Furnes, qui étoit une place ou-

verte de tous côtés, & au milieu des Ennemis. Cela lui attira une telle envie, que celui qui commandoit le Régiment de la Marine se sentit blessé de ce que Mr. de Turenne ne lui avoit pas confié la garde de ce poste, & il voulut faire difficulté de lui obéir. Mr. de Peguillin ne consulta que le service du Roi, il lui fit connoître qu'il n'avoit pas demandé à commander à sa place, ni pensé à lui faire aucune injustice, qu'il devoit songer à lui obéir, ou qu'il le mettroit en état de le devoir faire. L'autre continua dans sa premiere difficulté, il le fit arrêter prisonnier, & tous ceux qui voulurent murmurer. Cette résolution & cette conduite qui n'est pas ordinaire à un jeune homme de 18 ans, plut extrêmement au Roi, ses amis en furent pénétrés, & ceux qui étoient jaloux de son mérite ne pouvoient pas se défendre de l'admirer. J'ai oui parler de ce fait plusieurs fois; j'ai voulu expliquer les raisons que le Roi avoit eues de rendre les Dragons de bonnes troupes, parce que je dois être naturellement portée à justifier le bon goût qu'il a, & le bon choix qu'il fait faire des gens & de tout.

Cela m'a insensiblement fait sortir du campement de Fontainebleau, dans lequel

je vais rentrer, pour expliquer que la Maison du Roi, les Régiments des Gardes Françoises & Suisses, étoient campés auprès de Moret, où nous les allions voir tous les jours. Les Dragons avoient un camp séparé; ils n'étoient pas moins distingués dans la paix, que par leurs actions dans la guerre; leur maniere d'habillement avec leurs bonnets, marquoit une espece de bravoure dans cette troupe, qui ne se voit pas dans les autres. Un jour le Roi les voulut faire voir aux Dames, il les fit venir camper entre le Mail & le Parc; on admira l'adresse avec laquelle cette troupe faisoit l'exercice, & personne n'étoit surpris d'entendre parler des actions qu'elle avoit faites pendant la guerre. Leur Colonel parut avec un air qui le distinguoit autant des autres Officiers, qu'il avoit fait dans les occasions où ils ne pouvoient l'imiter qu'avec peine. Je parle de ce brave & de ces Officiers, ainsi que je l'apprenois, & comme tout le monde le disoit dans ce temps-là. Dans celui-ci l'on ne seroit pas surpris de m'en entendre dire du bien, puisque celui que tout le monde m'en a dit, & celui que je lui ai connu, m'ont donné des sentiments d'estime pour lui qui ne lui sont pas désavantageux. Per-

dant le camp de Moret, le Roi alloit visiter les troupes tous les jours; un entre autres il mit pied-à-terre, & entra dans la tente de Mr. de Peguillin qu'il trouva magnifiquement meublée. Tout aussi-tôt qu'il fut dedans, il fit monter la garde par ses Dragons devant la porte de sa tente: ce qui parut nouveau, parce que le Régiment des Gardes qui n'étoit pas loin doit toujours garder le Roi. Celui qui avoit donné cet ordre, étoit extraordinaire en tout; ce qui auroit paru une entreprise dans un autre, devint pour lui une action naturelle pour tout le monde: pour moi, qui le trouvois un homme de bon esprit, j'aurois dès ce temps-là aimé à lui parler, tant la réputation d'honnête-homme & d'homme singulier me touche. Il étoit particulier, il se communiquoit à peu de gens; je savois plus de nouvelles de ce que je viens d'écrire par autrui que par moi-même; & c'est de cette maniere que j'appris que lorsque la guerre fut déclarée contre l'Espagne, après le siege de Lille, où Mr. de Peguillin, selon son ordinaire, se comporta d'une maniere surprenante, le Roi augmenta les Dragons de deux Régiments, & créa exprès la Charge de Colonel-Général pour la lui donner.

J'allai à Forges prendre mes eaux, comme j'avois accoutumé de faire toutes les années ; & après les avoir achevées, j'allai à Eu, où je séjournai quelques jours, pendant lesquels je fis le mariage de Mlle. de Prie avec Mr. de Gouffreville qui étoit un Gentilhomme jeune & riche : elle étoit vieille & pauvre, & de grande qualité. Mademoiselle de Vandy devenue plus paresseuse depuis que j'eus pris Mlle. de Prie, je fus obligée de prendre des filles. On me proposa deux sœurs de la Maison de Créquy, qui étoient fort pauvres, que l'on m'amena ; je les trouvai à ma fantaisie : l'une étoit fort grasse, & l'autre fort maigre, elles avoient l'air de Demoiselles de campagne, je les menai à Paris avec moi, & ne les montrai point que je ne fusse de retour de Berry, où j'allai après avoir demeuré 15 jours à Paris, d'où je faisois ma cour à Vincennes où le Roi étoit. J'aurois mieux fait de ne pas faire ce voyage ; ceux qui faisoient mes affaires, m'avoient conseillé d'aller moi-même dans mes terres pour la vente des bois qui étoient très-considérables ; au-lieu de me faire une bonne affaire, ils m'embarquerent dans une très-mauvaise. Les affaires que j'eus à Argenton m'y

firent séjourner 10 ou 12 jours; delà j'allai chez Mr. de St. Germain-Beaupré, où je fis la plus grande chere du monde, surtout en poissons d'une grosseur monstrueuse, que l'on prend dans les fossés qui sont très-beaux, aussi-bien que la maison qui a un air de grandeur. On donne à manger aux poissons d'une maniere extraordinaire, on sonne une cloche, & ils viennent tous : cela me parut assez singulier pour le remarquer ici. Mr. de St. Germain-Beaupré me vint reconduire jusqu'à Chiverny, où Me. de Palvoisin, veuve de Boisrogre de la Maison de Châtillon, m'amena sa fille qu'elle m'avoit priée de prendre. C'étoit encore une fille de grande qualité avec peu de bien; son pere avoit été toute sa vie à Monsieur, je ne pouvois pas refuser de la prendre. Lorsque je les montrai toutes trois, personne n'en dit mot, & c'étoit justement ce que je desirois. Le Roi fit tendre ses tentes dans la garenne de St. Germain, elles étoient très-belles, il y avoit des appartements complets, comme dans une maison; le Roi y donna une grande fête, Madame de Montauzier y tint une petite table où j'envoyai Châtillon de Crequy, & je n'en gardai qu'une pour être à celle de la Reine.

Me. de Montauzier avoit la ſienne dans le même lieu, toutes les perſonnes qu'elle y fit mettre, étoient, ou devoient être de celles qui peuvent manger avec la Reine. Dans une autre fête de Verſailles, où je n'étois pas, Me. de Navailles tenoit une table de la même maniere; Me. de Langeron s'y voulut mettre, elle lui dit de ne le pas faire, parce que cette table eſt comme celle de la Reine.

Dans le temps que l'on continuoit ces ſortes de plaiſirs, je m'en allai à Eu, où j'appris quelque jours après par un Courier que Mr. le Duc m'envoya, que ma ſœur d'Alençon étoit mariée avec Mr. de Guiſe. J'en fus ſurpriſe, parce que, lorſque j'étois partie, il ne s'en diſoit rien. Il me manda auſſi que le Roi partoit pour aller en Picardie, & me marquoit le jour qu'il arriveroit à Amiens. Me. m'écrivit pour me donner part du mariage de ma ſœur; elle, Mlle. & Mr. de Guiſe, en firent de même; je leur fis réponſe. Il n'y a que 17 lieues d'Eu à Amiens, j'allai dans un jour. Le lendemain que j'y fus arrivée, le Roi me dit : Je ne vous ai pas fait part du mariage de votre ſœur, parce que ce n'eſt pas moi qui l'ai fait; votre belle-mere m'en a tant fait parler, que j'y ai conſen-

ti, après m'avoir proposé celui du Prince Charles, que je n'ai pu écouter, parce que les affaires qu'il a avec moi, ne sont pas en bon état. Il me dit : Je n'ai rien donné à votre sœur, m'en voilà quitte. Je lui répondis : Si vous avez cru ne rien donner, vous n'avez pas laissé de le faire sur mon compte. Il me répliqua : Je n'en ai pas eu l'intention. Me. de Montespan me fit rire, & me conta que lorsqu'ils s'étoient mariés, ils avoient eu besoin de carreaux, qu'ils en avoient envoyé chercher chez elle, qu'on leur avoit prêté ceux qui servoient à ses chiens, qu'elle n'y avoit pris garde qu'à l'Evangile. La plaisante maniere avec laquelle elle me fit cette relation, me divertit extrêmement.

Le Roi suivoit toute la frontiere, & alloit de Ville en Ville en corps d'armée, sans pourtant avoir déclaré la guerre. Il mena la Reine voir les Troupes : après cela il partit pour s'en aller, & nous allâmes à Compiegne, où Mr. l'Evêque de Noyon nous venoit souvent voir. L'on s'occupoit à la promenade & au jeu, je demeurois presque tous les soirs jusqu'à minuit sur la terrasse avec Me. de Montespan, que la Reine fit mettre de son jeu, parce qu'il lui manquoit un joueur. L'on

jouoit trop gros jeu pour elle; la Reine voulut que j'en fusse de moitié. Un soir que je m'étois promenée avec elle jusqu'à deux heures après minuit, je me mis au lit; j'entendis sur les quatre heures un grand bruit au-dessus de moi; j'envoyai prier la Princesse de Bade qui y logeoit, de le faire cesser. L'on me vint dire qu'elle s'étoit levée, parce qu'il étoit arrivé un courier que le Roi avoit envoyé pour dire à la Reine de s'en aller à Amiens, qu'elle partoit le lendemain; j'allai moi-même m'éclaircir de cette nouvelle; Madame de Montespan, que je trouvai avec elle, me la confirma, & nous allâmes ensemble éveiller tout le monde. Avant que le Roi partît de Paris, il avoit déclaré une fille de Mlle. la Valliere, & lui avoit acheté une Terre, & l'on commença à l'appeller Me. la Duchesse de la Valliere. Elle étoit allée à Versailles lorsque le Roi étoit parti, & avoit avec elle Mlle. Marianne. C'étoit le nom de la petite-fille que le Roi avoit reconnue, qui parut publiquement chez Me. Colbert; & Madame disoit, que lorsqu'elle avoit accouché à Vincennes, elle avoit été dans sa chambre, que l'on avoit ôté tout ce qui pouvoit donner du soupçon de l'état où

elle étoit; qu'elle lui avoit dit : Je me meurs de la colique; qu'ainsi elle n'avoit fait que passer pour aller à la Ste. Chapelle; que Boucher étoit cachée, de peur qu'elle ne reconnût tout le mystere, & que lorsqu'elle eut passé, elle avoit dit à Boucher de se presser; qu'elle vouloit être accouchée devant que Madame fût de retour de la messe; qu'elle avoit veillé le même soir jusqu'à près de minuit, & que comme c'étoit un samedi, elle avoit fait *medianox* de la même maniere que tout le reste de la compagnie, & avoit eu la tête découverte comme si elle avoit été au bal. Au sortir de Compiegne, nous allâmes à la Fere; pendant que la Reine jouoit le soir, je vis que tout le monde se parloit bas avec des manieres mystérieuses. Je m'en allai à ma chambre, où je débrouillai toutes ces petites façons, & j'appris que M^e. de la Valliere arrivoit le lendemain : c'étoit justement ce qui intriguoit la Reine, elle étoit chagrine de ce retour. Le lendemain je fus habillée de bon matin, je m'en allai chez la Reine parce qu'elle avoit dit qu'elle partiroit aussi-tôt qu'elle seroit sortie du lit : je fus très-surprise de trouver dans son anti-chambre M^e. la Duchesse, la Marquise de la Valliere, & M^e. du

Roure, assises sur ses coffres. Elles me saluerent, & me dirent qu'elles étoient si lasses qu'elles ne pouvoient se soutenir, qu'elles n'avoient pas dormi de toute la nuit. Je leur demandai si elles avoient vu la Reine, elles me dirent que non. J'entrai dans son cabinet, je la trouvai toute en larmes; elle me dit qu'elle venoit de vomir, qu'elle n'en pouvoit plus, & Me. de Montauzier haussoit les épaules, & me répéta deux ou trois fois: Voyez l'état où est la Reine. Me. de Montespan se récrioit encore plus fort qu'elle, pour me faire comprendre qu'elle lui faisoit pitié, tant elle concevoit sa douleur juste. La Reine alla à la messe dans une tribune; la Duchesse de la Valliere descendit en-bas, & la Reine fit fermer la porte de crainte qu'elle ne remontât. Quelque précaution qu'elle pût prendre, elle se présenta devant elle comme nous allions monter en carrosse; la Reine ne lui dit rien. A la dinée elle défendit de lui porter à manger, Villacerf ne laissa pas de lui en faire donner. Tout l'entretien du carrosse ne fut que sur elle; Me. de Montespan disoit qu'elle admiroit sa hardiesse de s'oser présenter devant la Reine; elle disoit: Il est certain que le Roi ne lui a

pas mandé de venir; & lorsquelle est partie, il faut quelle n'ait compté pour rien le déplaisir qu'elle lui feroit, ni les duretés qu'elle devoit concevoir qu'elle recevroit de la Reine. Me. de Montauzier & Me. de Bade enchérirent par-dessus toutes ces doléances. Me. de Montespan reprit, & dit: Dieu me garde d'être maîtresse du Roi; si j'étois assez malheureuse pour cela, je n'aurois jamais l'effronterie de me présenter devant la Reine. Ce n'étoit que pleurs ou plaintes; pour moi, je fus toujours dans le silence, je compris que c'étoit la conduite que j'avois à tenir. Elle ne parut pas le soir à Guise, & la Reine défendit à tous les Officiers des Troupes de son escorte de laisser partir le lendemain qui que ce soit devant elle, afin qu'elle ne pût pas approcher du Roi devant qu'elle l'eût vu. Quand Me. de la Valiere fut sur une hauteur d'où elle voyoit l'armée, elle comprit que le Roi y devoit être; elle fit aller son carrosse à travers les champs à toute bride : la Reine le vit, elle fut tentée de l'envoyer arrêter, & se mit dans une effroyable colere. Tout le monde la supplia de ne le vouloit pas faire, qu'elle diroit elle-même au Roi de quelle façon elle en

avoit ufé. Lorfque le Roi fut arrivé au carroffe de la Reine, elle le preffa extrêmement d'y entrer; il ne le voulut pas, difant qu'il étoit crotté. Après qu'on eut mis pied à terre, le Roi fut un moment avec la Reine, & s'en alla auffi-tôt chez Me. de la Valliere, qui ne fe montra pas ce foir-là. Le lendemain elle vint à la meffe dans le carroffe de la Reine; quoiqu'il fût plein, on fe preffa pour lui faire place, elle dîna avec la Reine à fon ordinaire avec toutes les Dames. Nous fûmes 3 jours à ..... pendant lefquels Me. de Montefpan me pria de tenir notre jeu; elle s'en alloit demeurer dans fa chambre qui étoit l'appartement de Me. de Montauzier proche de celle du Roi, & l'on avoit remarqué qu'on avoit ôté une fentinelle que l'on avoit mife jufques-là dans un degré qui avoit communication du logement du Roi à celui de Me. de Montauzier, & elle fut mife en-bas pour empêcher que perfonne n'entrât par l'efcalier. Le Roi demeuroit dans fa chambre prefque toute la journée, qu'il fermoit fur lui, & Madame de Montefpan ne venoit point jouer, & ne fuivoit pas la Reine lorfqu'elle alloit fe promener comme elle avoit accoutumé de faire. Après que les

trois jours furent paſſés, le Roi s'en alla avec ſon armée d'un côté, & nous de l'autre. La premiere journée nous fûmes coucher à Vervins, & la deuxieme à Notre-Dame de Lieſſe. Me. de la Valliere, qui revenoit avec nous, alla à confeſſe, & Me. de Monteſpan auſſi. On reçut nouvelle que Me. de Monteſpan ſe trouvoit mal, & le lendemain que ce n'étoit que la rougeole. Lorſque nous arrivâmes à Compiegne, nous la trouvâmes preſque guérie: j'ai une crainte mortelle de ce mal, & comme je n'étois pas néceſſaire auprès d'elle, je me contentai d'aller moi-même apprendre de ſes nouvelles, ſans entrer dans ſa chambre.

L'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui étoit le Marquis de Fuentes, doutoit toujours que le Roi voulût déclarer la guerre. Une des premieres nouvelles qu'il en apprit fut la réduction de Douai & Tournai, attaqués & pris en peu de jours: il étoit au déſeſpoir le jour que nous allâmes en entendre le *Te Deum*: il demeura auprès de la Reine qui étoit un peu indiſpoſée dans ſon lit. Le Roi vint à Compiegne après la priſe de ces deux places; j'étois logée dans ſon appartement, il ne voulut pas m'en déloger, & dit qu'il ne devoit ſé-

journer que peu : il prit ſeulement une anti-chambre. Pendant qu'il y demeura, il voyoit tous les jours Mᵉ. de Monteſpan dans ſa chambre, qui étoit au-deſſus de celle de la Reine. Un jour à table, elle me dit que le Roi ne s'étoit venu coucher qu'à quatre heures ; il lui répondit qu'il s'étoit occupé à lire des lettres & à faire des réponſes. La Reine lui dit qu'il pouvoit prendre d'autres heures, il tourna la tête d'un autre côté, afin qu'elle ne le vît pas rire : dans la crainte d'en faire autant, je ne levai pas les yeux de deſſus mon aſſiette. Madame de la Valliere s'en étoit allée à Verſailles, le Roi alla rendre viſite à Madame, qui avoit penſé mourir d'une fauſſe couche. Monſieur avoit été la voir lorſqu'il partit de l'armée. Le Roi y vit Mᵉ. de la Valliere ; & lorſqu'il fut revenu, il continua les mêmes viſites particulieres à Madame de Monteſpan ; qui paroiſſoit fort gaye dans le carroſſe de la Reine : elle y venoit avec le Roi, & railloit preſque toujours avec lui. Ne ſachant pas que la Reine dût ſuivre, j'avois réſolu de m'en aller à Forges prendre mes eaux, j'appris que la Reine devoit aller en Flandres ; j'avois envie de faire le voyage avec elle, je remis mes eaux à

une autre fois ; le Roi me demanda ſi je n'allois pas à Forges, je lui répondis que non. Nous allâmes la premiere journée coucher à Mondidier ; le ſoir lorſque j'entrai dans la chambre de la Reine, le Roi me dit : Me. de Monteſpan a quitté le jeu, parce que l'on jouoit trop gros jeu au brelan, j'ai pris ſa place, je crois que vous ne vous ſouciez pas d'être de moitié ; je répondis que non.

L'on reçut la nouvelle de la priſe de Courtrai, que le Maréchal d'Aumont avoit aſſiégé ; l'on dit au Roi que cette place avoit peu duré. On rapporta que Mr. le Marquis de Peguillin, qu'il avoit envoyé avec un corps détaché d'environ 5000 hommes, avoit fait ſon attaque deux jours après celle du Maréchal d'Aumont, & n'avoit pas laiſſé la ſeconde journée de la ſienne de paſſer un foſſé preſque à la nage, & de ſe loger ſur la contreſcarpe de la citadelle, après avoir pris tous les dehors ; qu'il avoit conduit ſon travail avec une prudence & une vigueur infinies ; qu'il avoit obligé les Ennemis à battre la chamade, & à lui donner des ôtages ; que le Maréchal d'Aumont, jaloux de voir que la place avoit été priſe du côté de Mr. de Peguillin, avoit con-

tinué à faire tirer à son attaque; que l'autre, qui a autant de sagesse qu'il avoit eu d'adresse & de bravoure dans ce qu'il venoit de faire, lui avoit envoyé les ôtages, & avoit fait connoître aux Ennemis qu'ils devoient en faire descendre du côté de Mr. le Maréchal d'Aumont; qu'ainsi la capitulation avoit été signée. Le Roi écouta cette relation avec un très-grand plaisir. Nous allâmes à Amiens, où Monsieur, qui venoit de voir Madame, nous vint joindre; puis nous fûmes à Arras coucher seulement, & le lendemain à Douai, où nous séjournâmes deux ou trois jours. Celui que nous en partîmes, les Officiers du Fort de la Scarpe, pour faire honneur au Roi, avoient fait tirer le canon à boulets; il en passa un par-dessus son carrosse qui en fut assez près. Nous arrivâmes à l'armée de Mr. de Turenne campée auprès d'un village nommé Contiche; il nous y donna un fort méchant souper: outre la méchante chere qu'il faisoit d'ordinaire, ce soir-là, le feu prit à sa cuisine, ce qui avoit augmenté le mauvais goût des viandes. Je dormis sur un siege ou dans le carrosse; le lendemain j'étois si endormie, que je n'entendis pas les tambours qui battoient dans les bois

par lesquels nous passions, où l'on avoit envoyé des détachements. Le Roi, qui se réjouissoit avec Madame de Montespan, cria, comme nous étions proche d'Orchies : Nour versons. Il fit le bruit qu'il falloit pour m'éveiller, je voulus regarder, je vis deux Capucins qui regardoient passer le Roi par-dessus les murailles de leur jardin. Je dis au Roi que c'étoit une laide vision que la vue de deux Moines. A la pointe du jour nous arrivâmes à Tournai; l'on alla droit à la Cathédrale, où nous ne trouvâmes ni Prêtres ni Chanoines : ils vinrent pour chanter le *Te Deum* de l'arrivée de la Reine ; ils arriverent les uns après les autres, cette cérémonie ne fut guere réguliere. Après qu'elle fut finie, nous fûmes chez la Reine, où le couvert étoit mis pour manger : elle ne voulut pas se mettre à table, elle aima mieux se coucher. Le Roi me demanda si je voulois dîner, je lui répondis que oui ; je me mis à table avec lui : les autres Dames firent les façons pour manger avec le Roi, parce que la Reine n'y étoit pas. Il leur dit : A quoi bon toutes ces manieres ? puisque ma cousine y est, vous vous y pouvez mettre comme si la Reine y étoit. Il en re-

vint quelques-unes. Au sortir de table, je m'en allai coucher; je ne voulus pas le faire que je ne fusse éclaircie de la chambre dans laquelle étoit mort l'Evêque, parce que l'on m'avoit logée à l'Evêché, où il venoit de mourir. Une vieille servante me montra la chambre, je fis rendre mon lit dans une autre bien éloignée de celle-là : naturellement je crains les morts, & n'ose pas approcher de l'endroit où ils sont trépassés. Me. de Montespan ne suivoit plus la Reine qu'à la messe; pour les promenades, elle disoit qu'elle alloit dormir.

Lorsque nous eûmes séjourné trois jours à Tournai, le Roi me dit : La Reine a laissé ses Officiers à Arras, on leur a envoyé ordre de lui donner demain à souper à Douai, vous avez ici les vôtres, il faut que vous lui donniez à dîner à Orchies. Je lui dis que je le ferois, que la chere seroit mauvaise, à cause du jour maigre, que la difficulté de trouver du poisson pendant la guerre me serviroit d'excuse, si je la faisois mourir de faim. Lorsque nous fûmes hors de la Ville, le Roi s'en alla à son armée, & la Reine avec son escorte s'en alla aussi; celle qui conduisoit le Roi fut attaquée par les ennemis, qui

furent pouſſés juſques dans la contreſcarpe de Lille ; les Gendarmes du Roi firent bien leur devoir en cette occaſion. Nous couchâmes à Douai, & le lendemain ſur le chemin d'Arras nous eûmes une grande allarme, qui nous fit aller plus vîte qu'à l'ordinaire. Il étoit ſurprenant de voir courir les chevaux des vivandiers, qui ne ſe pouvoient pas traîner devant l'allarme ; lorſque la peur eut animé le fouet des charretiers, ils alloient d'une vîteſſe incroyable. Pendant notre ſéjour à Arras nous avions tous les jours des nouvelles du Roi, nous priions Dieu pour ſa conſervation, & pour la proſpérité de ſes armes. Le Marquis de Montpezat, qui en étoit Gouverneur, avoit des manieres d'agir amuſantes, qui divertiſſoient la Reine, & qui me faiſoient autant de plaiſir qu'à elle. Me. de Monteſpan continuoit de loger avec Me. de Montauzier, & s'occupoit preſque tous les jours à la viſite des hôpitaux, & alloit ſouvent à un de petites filles pour les voir travailler, & le ſoir elle nous contoit ce qu'elle avoit vu, & en contrefaiſoit les plus ridicules : la Reine y prenoit plaiſir, & lui faiſoit cent amitiés. Nous apprîmes que le Roi avoit fait une longue marche, & qu'au bout

il avoit assiégé Lille le jour de la Notre-Dame d'Août. Dans ce temps-là, un jour que j'avois la migraine, l'on avoit apporté à la Reine une lettre de la poste : le lendemain après avoir demeuré quelque temps avec elle, & que tout le monde fut sorti, elle dit : J'ai reçu hier une lettre qui m'apprend que le Roi étoit amoureux de Me. de Montespan, & qu'il n'aimoit plus la Valliere ; je n'en crois rien. Il est aussi marqué, me dit-elle, que c'est Me. de Montauzier qui conduit cette intrigue ; qu'elle me trompe, que le Roi ne bougeoit d'avec Me. de Montespan chez elle, lorsque nous étions à Compiegne. L'on n'oublie rien de tout ce qui me peut persuader cette intrigue, & tout ce qui me peut porter à la haïr ; j'ai envoyé la lettre au Roi. Je lui répondis qu'elle avoit bien fait. Me. de Montespan apprit ce que j'avois répondu à la Reine, elle me fit de grands remerciments sur l'obligation qu'elle m'avoit, & qu'elle me devoit toutes les bontés que la Reine avoit pour elle ; qu'elle se doutoit bien d'où cette lettre lui étoit venue. Tout le monde en accusoit Me. d'Armagnac, la Reine & Me. de Montespan étoient persuadées que c'étoit elle. La derniere fut

encore mieux traitée de la Reine, qui vouloit lui faire connoître par les marques d'amitié qu'elle lui donnoit, que la lettre ne lui avoit laissé aucune mauvaise impression. Me. de Bade avoit fait quelques actions qui avoient déplu à la Reine, elle me dit qu'elle avoit empêché que le Roi ne la chassât, qu'elle faisoit l'entendue, qu'elle avoit de l'obligation à la Molina, & vivoit mal avec elle. Me. de Montauzier lui dit: Il se peut faire, Madame, qu'on lui a rendu de méchants offices dans l'esprit de V. M.; puisqu'on lui a voulu faire savoir que je donne des maîtresses au Roi, que ne peut-on pas faire contre tout le monde? La Reine lui répondit en termes équivoques: Je sais plus qu'on ne croit, je suis sage & prudente, & ne suis la dupe de personne, quoiqu'on en puisse imaginer. Cette maniere de parler me surprit: je n'en dis rien. Villacerf me trouva le lendemain, & me voulut faire entendre que les intentions de la Reine dans cette conversation avoient quelque rapport à Me. de Montauzier.

Lille se trouva meilleure que les autres places, & avec une plus forte garnison, elle dura quelques jours, mais non pas tant qu'elle auroit dû, parce que la pré-

ſence du Roi & la vigueur des Officiers & de ſes troupes étonnerent les Aſſiégés. J'ai oui-dire que Mr. de Peguillin s'y ſignala en beaucoup d'actions de bravoure & de tête; entr'autres celle où il prit la demi-lune qui obligea les ennemis à battre la chamade le jour de ſon attaque. Après qu'il eut emporté cette demi-lune l'épée à la main, & qu'il y eut fait un grand logement, les Ennemis lui donnerent des ôtages qu'il envoya au Roi par Lamy qui lui ſervoit d'Aide-de-Camp. Le Roi fut ſi ſatisfait de ce qu'il venoit de faire, qu'il le fit relever devant que la Capitulation fût ſignée, pour l'envoyer prendre un détachement de 2000 chevaux à Tournai, afin d'aller joindre le Marquis de Créquy, avec ordre de lui dire de marcher aux Ennemis qui s'étoient aſſemblés pour venir ſecourir Lille. Lorſqu'il l'eut joint, & qu'ils eurent nouvelle qu'ils étoient près d'eux, & que Mr. de Bellefonds avoit un corps particulier, Mr. de Créquy lui fit propoſer de ſe joindre avec le ſien, afin d'être aſſez fort pour combattre les Ennemis : il refuſa de le faire. J'ai oui conter que Mr. de Peguillin dit à Mr. de Créquy, qu'ils étoient aſſez forts pour aller chercher les Ennemis : ils mar-

cherent deux heures devant le jour; & comme il commençoit à faire tant soit peu clair, ils se trouverent aux mains avec eux. L'affaire fut contestée long-temps; nos premieres troupes furent renversées & ralliées, ensuite elles retournerent à la charge; Mr. de Peguillin fut deux ou trois fois pris, & autant de fois débarrassé des ennemis, percé de dix coups d'épée en son juste-au-corps, & une de ses bottes coupée d'un coup de sabre. Il opposa de nouvelles forces aux ennemis dans le temps que le Marquis de Créquy en faisoit de même sur la droite, & que tantôt l'un étoit victorieux, un moment après l'autre renversoit ce qui lui étoit opposé. Mr. de Peguillin s'avisa de faire mettre pied-à-terre à ses Dragons, & de les faire glisser le long de quelques hayes pour prendre les ennemis par le flanc dans le temps qu'il les chargeroit par la tête. Lamy, qui lui servoit d'Aide-de-Camp, lui rendit compte qu'il avoit exécuté son ordre; il attaqua avec de nouvelles forces les ennemis, qui dans le temps qu'ils voulurent revenir à la charge, reçurent la décharge des Dragons qui les mirent en désordre. Monsieur de Peguillin s'apperçut de leur état, les poussa, & acheva de les rompre; Mr. de Créquy

en

en fit de même de son côté, il y eut quantité de prisonniers, parmi lesquels il y avoit beaucoup d'Officiers considérables, & extrêmement de tués. Le Lieutenant-Général de la Cavalerie, Dom Antonio deCordoue, le Chevalier de Villeneuve, Commissaire général, & le Reingrave, furent du nombre des prisonniers; le Roi permit au Reingrave de s'en aller sur sa parole en Hollande, & il mena à Arras les deux autres pour les faire voir à la Reine, il lui dit: Ce sont d'honnêtes gens qui ont eu envie de vous voir.

Le lendemain que le Roi fut arrivé à Arras, nous en partîmes pour aller coucher à Peronne, où je pris congé de la Cour pour aller à Eu me reposer des fatigues de la campagne. J'y demeurai deux mois, après lesquels je m'en retournai à la Cour, qui passoit l'hyver à Paris, où Mr. de Lorraine avoit envoyé Mr. de Vaudemont son fils, que tout le monde trouvoit très-bien fait. Il faisoit sa cour au Roi très-assiduement, selon les leçons que son pere lui avoit données; il étoit fils de Me. de Cantecroix, dont le mari étoit fils de la Marquise d'Autriche, bâtarde de l'Empereur Rodolphe. Il croit avoir été légitimé; cependant la plupart des Princes de cete Maison prétendent

que non, & le traitent comme bâtard; le Roi le fit traiter comme un cadet de Lorraine. Dans le même temps, le Roi d'Angleterre avoit envoyé le Duc de Montmouth son fils, qui étoit très-joli, tout le monde en disoit du bien, & le Roi en faisoit plus de cas que de Mr. de Vaudemont. Me. de la Valliere accoucha d'un fils, & cela se passa avec les mêmes précautions que pour la fille dont j'ai déja parlé: tout le monde soupçonna ses couches, on le sut, & elle vouloit qu'on n'en eût rien appris. Après tout ces mysteres, il fut légitimé au Parlement de Paris sous le nom de Comte de Vermandois, & la fille, sous le nom de Mlle. de Blois; ils furent mis entre les mains de Me. Colbert, où ils ont été élevés. L'on dansa un ballet à Paris, où Mr. de Vaudemont parut avec beaucoup d'approbation: on disoit qu'il étoit devenu amoureux de la Motte, dont j'ai parlé.

Fin du Tome cinquieme.





